

**UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI**

**GOUFFRE HUMAIN : REPRÉSENTATION DE LA  
SEXUALITÉ CHEZ HOUELLEBECQ**

Mémoire présenté

Dans le cadre du programme de Maîtrise en lettres

En vue de l'obtention du grade de Maître ès arts

PAR

© ISABELLE DUMAS

**Janvier 2013**

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI  
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.



**Composition du jury :**

**Claude La Charité, président du jury, Université du Québec à Rimouski (UQAR)**

**Martin Robitaille, directeur de recherche, Université du Québec à Rimouski (UQAR)**

**Ginette Michaud, examinatrice externe, Université de Montréal (UdeM)**

Dépôt initial le 10 septembre 2012

Dépôt final le 18 janvier 2013





## ***REMERCIEMENTS***

Nous tenons à remercier chaleureusement le professeur Martin Robitaille qui a dirigé notre mémoire de maîtrise en nous apportant tout le soutien et l'encadrement nécessaires pendant l'année et demie de notre formation. Nous remercions également le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) pour l'appui à notre projet accordé dès notre première année de maîtrise avec la bourse Joseph-Armand-Bombardier. Enfin, nous disons merci à l'Université du Québec à Rimouski (UQAR) pour avoir supporté financièrement notre projet de présenter une communication au troisième colloque international sur l'œuvre de Michel Houellebecq intitulé « L'unité de l'œuvre de Michel Houellebecq » qui s'est tenu à Marseille les 3-4 et 5 mai 2012.



## **RÉSUMÉ**

On admet généralement que la production romanesque de Michel Houellebecq est caractérisée par un univers froid, résultant d'une vision crue et clinique de la société contemporaine. En d'autres mots, d'une dissection « détachée » des phénomènes sociaux actuels. Nous croyons plutôt que l'œuvre littéraire de Michel Houellebecq fouille l'existence humaine. Elle érige des mondes grinçants d'un hyperréalisme subjectif, où les gens s'anesthésient avec de l'alcool et des somnifères et tentent de fuir le manque affectif dans les produits pornographiques, la masturbation et l'automutilation. Les héros houellebecquiens se sentent inaptes à établir des contacts humains. Le regard affûté qu'ils promènent sur une société contemporaine de surconsommation qui instrumentalise, en tout, la jeunesse, l'érotisme et la séduction érigés en valeurs leur annonce par avance l'échec dans l'atteinte du beau sexe. En investiguant sur l'humain tout entier, le modèle théorique de la micropsychanalyse est à même de porter un éclairage des profondeurs sur les émotions et sur les relations humaines. Les définitions micropsychanalytiques de l'agressivité et de la sexualité révèlent leur prépondérance dans toute vie humaine : l'agressivité comme force vitale, mais aussi comme charge contre soi ou contre l'autre. La sexualité comme élan vers l'autre, mais également vers soi, pour pallier le vide omniprésent. Les réflexions sur la sexualité et sur les relations humaines transformées par les époques que proposent Foucault, Sloterdijk, Bruckner et Finkelkraut éclairent et alimentent notre conception de la société contemporaine et de ses enjeux. En exploitant ces outils de compréhension de ce qui travaille les corps dans l'intimité et en société, nous avons dégagé la représentation de la sexualité humaine contemporaine dans les romans de Houellebecq. Notre analyse nous a menée à une conception de la sexualité pourvue d'une nature, clairement explicitée par des lignes de force et des déterminants immuables, et s'accordant largement avec celle de la micropsychanalyse, mais aussi d'une culture, manifestement modelée par les valeurs du marché de la surconsommation, ce qui dégrade les relations humaines et intimes en réifiant les corps et en posant le plaisir et la liberté de l'individu comme souverains. Une déliquescence initiée selon Houellebecq par Mai 68.

**Mots clés** : Houellebecq ; micropsychanalyse ; sexualité ; agressivité ; amour ; Sloterdijk ; Bruckner ; capitalisme ; individualisme ; Mai 68



## **ABSTRACT**

*It is generally believed that Houellebecq's novels are a clear case of a cold world resulting to a crude, clinical vision of contemporary society. In other words, a detached dissection of actual social phenomena. We rather believe that Houellebecq's works mesh thoroughly into human existence. His works set up caustic crowds, causing subjective hyper-realistic visions where people anaesthetize themselves with alcohol and sleeping pills as well as try to escape emotional lack with pornography, masturbation and self mutilation. Houellebecquian heros feel a general incapability to come into contact with others. More critically, this is a contemporary society of overconsumption that constantly exploits youth, eroticism and seduction elevating the status of values that herald the setback of women by seduction. Through a full human examination, mycro-psychoanalysis is able to deeply enlighten human emotions and relationships. Its definitions of aggressiveness and sexuality reveal their predominance in every human live : aggressiveness as vital strength, but also as a charge against self or against other. Sexuality as a surge towards the other, but also towards the self, to compensate for the omnipresent void. Reflections about sexuality and relationship transformed by the society that Foucault, Sloterdijk, Bruckner and Finkelkraut enlighten and enrich our conception of contemporary society and its stakes. By utilising this tools of comprehension of what influences humans private and public behaviours in society, we have discovered the representation of contemporary human sexuality in Houellebecq's novels. Our analysis had brought us to a conception of sexuality that has an essence, clearly illustrated with field lines and determiners, that largely collaborates with those of micro-psychoanalysis theory, while also proving a culture that is obviously shaped by values of overconsumption that degrade relationships and affairs in reifying people and placing individual's pleasure and liberty as supreme. An initiated decline, according to Houellebecq, by May 68.*

**Keywords :** *Houellebecq ; micropsychoanalysis ; sexualiy ; aggressiveness ; love ; Sloterdijk ; Bruckner ; capitalism ; individualism ; May 68*



## *TABLE DES MATIÈRES*

REMERCIEMENTS .....	vii
RÉSUMÉ .....	ix
ABSTRACT.....	xii
TABLE DES MATIÈRES.....	xiii
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
CHAPITRE 1 UNE DÉFINITION MICROPSYCHANALITIQUE DE LA SEXUALITÉ HUMAINE : COMPRENDRE LES CORPS	
HOUELLEBECQUIENS .....	11
1.1 LA MICROPSYCHANALYSE : L'HOMME TOUT ENTIER .....	12
1.1.1 LE VIDE MICROPSYCHANALYTIQUE.....	13
1.1.2 L'ESSAI EN MICROPSYCHANALYSE .....	20
1.1.3 PULSION DE MORT-DE VIE : LA VIE S'EXPRIME SUR UNE SURFACE DE MORT.....	23
1.1.4 LES TROIS ACTIVITÉS CARDINALES DE L'HOMME : SOMMEIL-RÊVE, AGRESSIVITÉ ET SEXUALITÉ .....	26
1.1.5 LE « TRAITEMENT » MICROPSYCHANALYTIQUE.....	43
1.2 LA SEXUALITÉ DANS LES ROMANS DE HOUELLEBECQ ÉCLAIRÉE PAR LE MODÈLE THÉORIQUE DE LA MICROPSYCHANALYSE.....	45
1.2.1 L'IRRÉPRESSIBLE BESOIN-DÉSIR .....	45
1.2.2 AGRESSIVITÉ-SEXUALITÉ : UN COMPAGNONNAGE DE FAVEUR.....	50
1.2.3 AGRESSIVITÉ SEXUELLE ET SEXUALITÉ AGRESSIVE DES INDIVIDUS HOUELLEBECQUIENS.....	54
1.2.4 CARACTÉRISTIQUES IDÉENNES DE LA SEXUALITÉ .....	58
1.2.5 UNIVERSELLES VELLÉITÉS BISEXUELLES : ENVIE DU SPERME, ENVIE DU PÉNIS.....	59



1.2.6 L'AMOUR : L'ESSAI ÉPHÉMÈRE-PERPÉTUEL DE NE PAS ÊTRE SEUL.....	62
1.2.7 L'ORGASME : « TOUCHER » LE VIDE .....	67
1.2.8 « MOURIR » : L'INDIVIDU HOUELLEBECQUIEN EN ORGASME .....	69
<b>CHAPITRE 2 HOUELLEBECQ CONTRE LE MONDE</b>	
<b>HOSTILE : INDIVIDUALISME SOUVERAIN ET CAPITALISME SAUVAGE.....</b>	<b>73</b>
2.1 SOCIÉTÉ DE MARCHÉ : LE TOUT-MARCHANDISE, LE TOUT-CONSOMMER .....	73
2.1.1 UN MONDE DE MARCHANDISES EN TRANSACTIONS : CHALEUR HUMAINE À L'ÉTALAGE.....	74
2.1.2 TRANSACTIONS SEXUELLES : LIT DE FORTUNE ET FAUTE-DE-MIEUX.....	77
2.1.3 SOCIÉTÉ ÉROTIQUE-PUBLICITAIRE : L'ÉROTISATION CAPITALISTE .....	84
2.1.4 CONSOMMATION FINALE ET UTILISATION INTÉGRALE : L'INDIVIDU TERMINAL, LE DERNIER HOMME .....	87
2.2 HOUELLEBECQ À LA BOURSE DES CORPS : LE LIBÉRALISME EST UN FÉODALISME.....	94
2.2.1 LES LOIS TRISTES DU MARCHÉ LIBRE : LE LIBÉRALISME SEXUEL .....	94
2.3 HOUELLEBECQ ET L'AMOUR DANS UN MONDE DE SOUVERAINETÉS : CRÉPUSCULE, REFUGE.....	112
2.3.1 SOUVERAINETÉ DE L'INDIVIDU-MONADE : INSINCÉRITÉ, CALCULS ET APOGÉE ..	112
2.3.2 L'AMOUR VALEUR REFUGE : REMPART ET RÉDEMPTION .....	121
<b>CHAPITRE 3 HOUELLEBECQ OU LE RESSAC DE 68.....</b>	<b>131</b>
3.1 FAMILLES ATOMISÉES : LES PARTICULES ORPHELINES .....	131
3.1.1 JOUIR, SANS ENTRAVES NI RESTRICTIONS .....	134
3.1.2 LA FILIATION INTERROMPUE : CONFUSION, ABANDON ET RANCŒUR .....	138
3.2 CORPS RÉIFIÉS : DÉCLIN ET DÉRÉLICTION .....	145
3.2.1 HOUELLEBECQ AU « CAMP DES VIEUX » : « L'APORIE CONSTITUTIVE ».....	146
3.2.2 HOUELLEBECQ CHEZ LES JEUNES : RÉDEMPTION, ANGOISSE ET NAUFRAGE.....	148
3.3 LES PERSONNAGES HOUELLEBECQUIENS HÉRITIERS DE 68 : DÉSIRS LIBÉRÉS ET CORPS CONTINGENTS.....	155

3.3.1 « VOUS SEREZ MESURÉS DE LA MESURE DONT VOUS AVEZ MESURÉ » : MISÈRE DES SOIXANTE-HUITARDS.....	155
3.3.2 LES VIEUX ENFANTS HOUELLEBECQUIENS : PRISONNIERS HÉDONISTES.....	159
CONCLUSION GÉNÉRALE QUELLE EST LA REPRÉSENTATION DE LA SEXUALITÉ HUMAINE QUI SE DÉGAGE DES ROMANS DE HOUELLEBECQ ? .....	163
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES .....	187



## INTRODUCTION GÉNÉRALE

*Je suis l'écrivain de la souffrance ordinaire.*

Michel Houellebecq en entrevue pour Le Figaro, 4 septembre 2001<sup>1</sup>.

La littérature française contemporaine connaît une montée des écrits de l'intime<sup>2</sup> dont on tient aisément Virginie Despentes, Catherine Millet et Michel Houellebecq pour les têtes d'affiches. Une littérature chaude qui choque encore d'ouvrir les portes des chambres à coucher et de faire voir sous les vêtements et dans la chair. Et pourtant, ne dit-on pas que le mot « chien » ne mord pas ? Mais le sexe des lettres dérange et dérangera toujours. Car alors que le cinéma pornographique montre des corps actant la sexualité, la littérature de l'intime, quand elle ne donne pas dans l'anecdote, cherche à comprendre la sexualité dans tout ce qu'elle découvre entre les pages. Cette descente dans les gouffres humains est parfois insoutenable et toujours plus bouleversante que n'importe quel film X.

On rencontre très souvent dans la critique la tentation de réunir toutes les œuvres littéraires contemporaines marquées par la sexualité sous une même bannière : celle de l'exhibition stricte d'une vie intime – fictive, autobiographique ou autofictionnelle. La vie sexuelle d'un personnage, seul, en couple ou en groupe, sans sortir du cas personnel de sa sexualité. L'axe de cette littérature est alors exclusivement une histoire de conflits entre des désirs inavouables chahutés par la morale. Donc, un questionnement sur la normalité ou la

---

<sup>1</sup> Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation FIG et la page, entre parenthèses.

<sup>2</sup> Par écrits de l'intime dans la littérature contemporaine, nous entendons les textes littéraires où la représentation de la sexualité d'un ou de plusieurs personnages marque la diégèse, que ce soit par l'abondance des détails lors des « scènes sexuelles » ou par le grand nombre de celles-ci dans l'histoire.

déviance des pratiques sexuelles de ce personnage. En somme, quelque chose de très intime offert à un public qui se pose les mêmes questions en privé. Et aucune réponse n'est proposée, car aucune question n'est posée à l'humain, à la sexualité humaine ou à la société qui l'accueille. La sexualité est ainsi dépliée, étayée, illustrée en mode personnel pour diffusion publique. Cette sexualité est désespérément immanente. Comme si la sexualité humaine n'était nullement travaillée par la publicité, par le cinéma, par Internet, ou même par l'économie mondiale de marché. En d'autres mots, par le monde.

Le littéraire est pour nous la question jamais refermée de ce qu'est l'existence. Qu'est-ce que vivre ? Qu'est-ce qu'être humain ? Qu'est-ce que la vie : aimer, communiquer, apprendre, vieillir ? La littérature ne *sait* pas. Elle cherche, car c'est le seul connaître. Elle montre, pour mieux sonder. Et déploie, pour mieux donner à penser. C'est certes en cela que l'œuvre de Michel Houellebecq se détache des autres écritures du sexe de petites vies croustillantes. Tous les personnages houellebecquiens vivent leur sexualité solitaire, libertine ou en couple hédoniste en tentant de mieux comprendre la sexualité humaine. Et ils le font en observant la société : l'économie de marché et l'érotisation publicitaire, la marchandisation des rapports humains et la montée de l'individualisme, de même que toutes les pratiques et les produits sexuels. Ce quadrillage honnête et aigu d'un monde à décrypter mène naturellement aux fondements de l'humain et aux questions existentielles, que les humanités n'ont de cesse de fouiller.

### **État de la recherche**

Michel Houellebecq est un écrivain contemporain. Son œuvre est en train de se construire. Il est donc impossible, pour la critique savante, de profiter d'un recul appréciable sur sa production afin d'y jeter un regard surplombant. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que la littérature critique (savante ou non) sur son œuvre soit peu fournie et qu'elle apparaisse comme une première série de tâtonnements et de tentatives souvent peu convaincants. Par-delà le manque de distance critique, la surprenante crudité de

l'œuvre de Michel Houellebecq dérange et secoue. Elle suscite des lectures et des appréciations extrêmement variées, donnant dans l'attaque personnelle de l'auteur, les préjugés, les reproches au style et le jugement de valeur. Mais également dans des lectures plus profondes, capables de fouiller les gouffres humains que Houellebecq a ouverts et explorés dans l'écriture. Murielle Lucie Clément est l'auteure de plusieurs articles et d'une trilogie sur l'œuvre de Michel Houellebecq. Dans *Houellebecq, sperme et sang*<sup>3</sup>, elle a cherché à déterminer l'importance du sang, de même que la place de l'amour, de la tendresse et de la compassion dans les romans de Houellebecq. Dans *Houellebecq revisité*<sup>4</sup>, elle se penche cette fois sur la question de l'écriture houellebecquienne, sur la nature du contenu sexuel de ses romans, sur l'impact qu'ont les rêves des personnages dans leur vie, et enfin, sur les filiations d'écriture et l'intertextualité. Malheureusement, aucun de ces ouvrages et articles n'arrive à explorer quelque élément que ce soit en profondeur. La superficialité et surtout le manque d'unité de ses analyses rendent impossible de dégager un apport réel à la critique sur Houellebecq. Liza Steiner, dans *Sade-Houellebecq, du boudoir au sex-shop*<sup>5</sup>, « interroge les points de convergence existant<sup>6</sup> » (SH) entre le marquis de Sade et Michel Houellebecq. Si l'idée est intéressante, l'analyse déçoit grandement par sa compréhension superficielle et sa conception erronée de la sexualité des personnages houellebecquiens « soumis, [affirme-t-elle] à la tyrannie d'une jouissance élevée en impératif catégorique<sup>7</sup> ». Sous ce jour, les individus houellebecquiens se trouvent entraînés par leur société à s'épanouir dans une sexualité active, intense, alors qu'ils n'en éprouvent pas l'envie. Je cite à nouveau Steiner : « la majeure partie des personnages houellebecquiens ne recherchent dans la sexualité que le "soulagement" et non une véritable jouissance<sup>8</sup> ». Une lecture qui se révèle totalement fausse dès que les personnages

<sup>3</sup> Murielle Lucie Clément, *Houellebecq, sperme et sang*, Paris, L'Harmattan, 2003.

<sup>4</sup> Murielle Lucie Clément, *Houellebecq revisité*, Paris, L'Harmattan, 2007.

<sup>5</sup> Liza Steiner, *Sade-Houellebecq, du boudoir au sex-shop*, Paris, L'Harmattan, 2009. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation SH et la page, entre parenthèses.

<sup>6</sup> Quatrième de couverture de l'ouvrage.

<sup>7</sup> *Idem*.

<sup>8</sup> Liza Steiner, « Du boudoir au sex-shop : l'écriture de la crise démocratique à travers la confrontation Sade/Houellebecq », Murielle Lucie Clément et Sabine van Wesemael (dir.), *Houellebecq à la Une*,

houellebecquiens vivent un amour authentique avec une femme, libérant le désir constamment renouvelé d'une sexualité épanouie dans des pratiques hédonistes très variées. Ce qui se produit dans tous les romans, à l'exception d'*Extension du domaine de la lutte*. Aurélien Bellanger, dans *Houellebecq écrivain romantique*<sup>9</sup>, propose un ouvrage qui tente de « justifier le sentiment que l'œuvre romanesque et poétique de Houellebecq constitue une synthèse littéraire des découvertes scientifiques, des questionnements philosophiques et des aspirations religieuses » (HÉR : 12). L'analyse est bien menée et convaincante. Toutefois, Bellanger délaisse largement l'œuvre romanesque de Houellebecq, au profit de sa poésie. Or, la thèse de Houellebecq écrivain romantique ne peut être correctement étayée sans l'apport significatif des romans dans l'analyse, vu la prépondérance de l'œuvre romanesque chez Houellebecq écrivain. Olivier Bardolle, dans son essai *La littérature à vif (le cas Houellebecq)*<sup>10</sup>, suggère que Michel Houellebecq est le seul écrivain « lisible » depuis Proust et Céline. Il parvient, dans son analyse, à faire ressortir des éléments qui alimentent la réflexion sur la totalité de l'œuvre houellebecquienne, en se penchant sur le désir de Houellebecq de creuser le vrai, de « montrer le monde tel qu'il est, hélas » (LCH : 60), d'« épingler l'animal humain sans chichis, sans ménagements, [d'] asséner avec force précision, [de] ne pas faire de cadeaux » (LCH : 67). Et les enjeux d'un style plat, hostile et asséché<sup>11</sup>. Malheureusement, cette analyse stimulante et prometteuse est par trop mince pour nous laisser satisfaits. Une vingtaine de pages disséminées dans l'essai sont consacrées à l'auteur, confinant le lecteur en reste dans une antichambre bien mise de l'œuvre houellebecquienne. Dominique Noguez, dans *Houellebecq, en fait*<sup>12</sup>, propose lui

---

Amsterdam, Rodopi, coll. « Faux Titre », 2011, p. 302. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation HU et la page, entre parenthèses.

<sup>9</sup> Aurélien Bellanger, *Houellebecq écrivain romantique*, Paris, Léo Scheer, 2010. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation HÉR et la page, entre parenthèses.

<sup>10</sup> Olivier Bardolle, *La littérature à vif (le cas Houellebecq)*, Paris, L'esprit des péninsules, 2004. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation LCH et la page, entre parenthèses.

<sup>11</sup> C'est dans ces termes qu'Olivier Bardolle parle du style de Houellebecq dans son essai *La littérature à vif (le cas Houellebecq)*.

<sup>12</sup> Dominique Noguez, *Houellebecq, en fait*, Paris, Fayard, 2003. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera directement donnée dans le corps du texte avec l'abréviation HF et la page, entre parenthèses.

aussi une analyse extrêmement intéressante de l'œuvre de Michel Houellebecq. L'ouvrage rassemble des lettres et des extraits du journal de Noguez concernant l'auteur, le tout intégré au corps d'un texte qui pense tout Houellebecq : notamment, son « goût de la vérité » (HF : 65), son impressionnante « faculté synthétique » (HF : 65), son « humour gris » (HF : 34), son « écriture blanche » (HF : 34). De même que sa « franchise sans limite mais sans chichi, pour laquelle un chat est un chat, un vagin un vagin et une masturbation, le contraire d'une glorieuse partie de plaisir » (HF : 34). Donc, sa manière personnelle et « très crue de décrire les êtres et les choses » (HF : 50). De plus, Noguez propose une excellente étude du style de l'auteur qui déploie le matériau de la sensibilité, de l'hyperacuité du regard et de l'humour houellebecquiens. Mais, tout comme c'est le cas avec *La littérature à vif : le cas Houellebecq*, si la lecture est réellement convaincante, portée par des réflexions toujours justes et parfois géniales, elle demeure un strict et intelligent survol des lignes de forces houellebecquiennes. Quant aux articles de revues et aux communications de colloque sur l'œuvre de Houellebecq, force est de constater que l'écrasante majorité aborde les rapports humains entre les personnages d'un œil évaluateur, prompt à juger leurs actes, rapide à étiqueter leur sexualité et leur équilibre mental à l'aune d'états monolithiques et stériles : normal, obsédé ou maniaque sexuel, dépressif et névrosé. Ce qui ne fait que juger les personnages en tenant le tri de leurs actes bons et mauvais, dérangés et insolites comme une fin en soi. Au lieu d'essayer de mieux les comprendre en cherchant les forces souterraines : agressivité, désir, solitude, peur, etc. qui les sous-tendent en permanence.

### **Problématique**

L'œuvre houellebecquienne est entièrement traversée par une crise du sexuel, par son échec et sa misère au sein des relations humaines. Ce mal sévit partout, sans distinction aucune, ni de sexe, ni de nationalité, ni de classe sociale. Il est souffrance, entrave à vivre et gouffre dévorant. Il se déploie partout et s'articule, chez Houellebecq, au commerce, à l'offre et au tourisme sexuels, à la masturbation, à la prostitution, à la détresse, au rejet, à la solitude et à la dépression. Parmi tous les ouvrages que nous avons présentés, un seul se



penche principalement sur la problématique de la sexualité dans les romans de Houellebecq (SH). Nous avons vu qu'il le faisait d'une manière décevante, se méprenant entre autres sur un élément capital : la sexualité, dans les romans de Houellebecq, *n'est pas* un impératif catégorique à la jouissance pour des personnages dépassionnés. Car la sexualité n'est pas une somme de désirs ressentis ou non, selon les diktats de la société qui ont cours. Elle fait partie de l'humain qui la vit toujours, exorbitante ou en creux. Il ne peut donc ni l'ignorer ni la supprimer, mais essayer de la civiliser en gérant ses remous. Et puisque le sexuel apparaît ainsi chez Houellebecq, tel un déterminant de l'humain, nous croyons que c'est par le thème de la sexualité que son œuvre se révèle justement la plus profondément humaine, et vraie.

Dans les romans de Michel Houellebecq sont exploités de façon crue, lucide, voire clinique les thèmes de la solitude, de la vacuité et de l'absurdité de la vie, de la dépression, de l'automutilation, de la masturbation, de la sexualité payante. Et, bien sûr, de la sexualité comme force grondante et charge vive à domestiquer. Parallèlement, l'auteur pose un regard tout aussi impitoyable sur la modernité et sur ses avatars, sur le capitalisme « psychédélique<sup>13</sup> », sur une « société érotique-publicitaire<sup>14</sup> », sur l'individualisme et sur les enjeux des sciences et des technologies. La grande majorité des narrateurs et des personnages principaux masculins des romans sont des êtres névrosés, dépressifs (parfois les deux) qui ont de la difficulté à vivre leur vie. Ils éprouvent la brutalité du monde et ils en souffrent. Ils pressentent, semble-t-il, l'échec des relations humaines, rendues « progressivement impossibles<sup>15</sup> » dans la société actuelle. C'est pourquoi, dans un univers romanesque contemporain dominé par l'individualisme, la nouveauté et le consumérisme

---

<sup>13</sup> Peter Sloterdijk, *Le Palais de cristal. À l'intérieur du capitalisme planétaire*, Paris, Maren Sell Éditeurs, 2006 [2005] p. 244. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation PC et la page, entre parenthèses.

<sup>14</sup> Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998, p. 161. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation PÉ et la page, entre parenthèses. Nous avons pris soin de présenter un résumé de tous les romans de Houellebecq (voir annexe 1) afin de faciliter la compréhension des extraits cités dans le mémoire.

érigés en valeurs, et surplombé par le culte de la jeunesse – dans un univers très semblable au nôtre – les personnages ni jeunes ni vieux, ni beaux ni laids se fracassent sur la marchandisation des rapports amoureux et, partant, de la sexualité humaine. Cette dernière qui semble de plus en plus réservée à une « élite érotique<sup>16</sup> », celle des beaux corps et des charismes, paraît donc ressentie comme un gouffre brassant l'isolement affectif et le manque de chaleur humaine. En d'autres mots, la chair grise<sup>17</sup> et triste, mais surtout, la souffrance de percevoir de plus en plus l'autre à atteindre et à aimer comme une individualité qui érige son plaisir, son bonheur et son épanouissement au-dessus de tout. Tel un individu souverain au cœur froid, rendu incapable de don de soi et d'amour authentique.

Quelle représentation de la sexualité humaine contemporaine se dégage des romans de Michel Houellebecq ? Dans quelle mesure la révolution sexuelle de 1968 a-t-elle transformé le rapport des individus à la sexualité, à l'érotisme et à leurs relations intimes ? Dans quelle mesure et de quelle manière l'individualisme qui caractérise la société contemporaine est-il responsable de la dégradation des relations humaines et, partant, de la difficulté croissante à entretenir des relations amoureuses satisfaisantes ? Dans quelle mesure encore le capitalisme sauvage de l'époque contemporaine rend-il les rapports intimes de plus en plus problématiques ? C'est en cherchant des réponses fouillées à ces questions que nous proposons de dégager la représentation de la sexualité humaine qui traverse les romans de Michel Houellebecq.

---

<sup>15</sup> Michel Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, Éditions Maurice Nadeau, 1994, p. 16. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le texte avec l'abréviation EDL et la page, entre parenthèses.

<sup>16</sup> Michel Houellebecq, *La Possibilité d'une île*, Paris, Fayard, coll. « Le livre de Poche », 2005, p. 112. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation PDĪ et la page, entre parenthèses.

<sup>17</sup> Michel Houellebecq, *Poésie*, Paris, J'ai Lu, 2010, édition intégrale, p. 234 : « Nos vêtements trop larges abritent des chairs grises ». Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation PO et la page, entre parenthèses.

## Méthodologie

Silvio Fanti a fondé la micropsychanalyse vers 1950 après des années à pratiquer la psychiatrie et la psychanalyse freudienne. Une période au cours de laquelle il a revu le modèle freudien de l'investigation du psychisme. Si bien qu'il en est venu à articuler un prototype théorique de l'homme où le psychique et l'organique sont en constante interaction. Le modèle psychoorganique proposé par Silvio Fanti dépasse Freud en plaçant l'homme et son inconscient dans un contexte universel qui a le vide comme support. La micropsychanalyse conçoit qu'au sein du vide, où tout est créé, se dissout et se recrée, toute matière et toute vie résultent d'une somme d'essais. L'homme, essai d'essais<sup>18</sup>, serait sans cesse travaillé et déterminé par trois activités cardinales qu'il doit gérer : le sommeil-rêve, l'agressivité et la sexualité. Régnant sur un sommeil où il n'y a ni temps, ni loi, ni morale, la vie onirique remue les souvenirs, les désirs, les frustrations et les peurs de l'homme, toutes les nuits. Ce qui le transforme sans cesse et agit sur son activité diurne. La micropsychanalyse décrit l'agressivité comme la tension entre toutes les particules de matière en constante interaction, et ainsi au sein de toute forme de vie. Chez l'homme, l'agressivité se révèle donc la force continue qui innerve l'activité cellulaire et alimente en permanence le moindre élan vital. Quant à la sexualité, la micropsychanalyse soutient que la force de l'agressivité la nourrit constamment, au sein de la tension qu'est le désir jusque dans tous les rapports sexuels. Elle apparaît comme l'irrépressible besoin de tous les humains d'établir un contact physique. Cela, pour « abolir la solitude inhérente au vide omniprésent » (X : 210).

En investiguant sur l'humain tout entier, le modèle théorique de la micropsychanalyse est à même de porter un éclairage des profondeurs sur les émotions et sur les relations humaines. Les concepts de l'essai, de l'angoisse du vide et de la peur de la mort permettent de mieux comprendre pourquoi les humains s'affairent à mille choses et établissent mille

---

<sup>18</sup> « l'homme,/son corps et son esprit,/est un essai/composé d'essais. », Silvio Fanti, *L'homme en micropsychanalyse*, Paris, Buchet/Chastel, 1988 [1981], p. 11. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation X et la page, entre parenthèses.

contacts. Cela, en luttant dans le temps telle une cage où ils demeurent seuls. Les définitions de l'agressivité et de la sexualité révèlent leur prégnance dans toute vie humaine : l'agressivité comme moteur de l'activité quotidienne, mais aussi comme charge contre soi ou contre l'autre. La sexualité comme élan vers l'autre, mais également vers soi, pour pallier le vide. C'est pourquoi cette conception psychoorganique de l'humain peut nous aider à mieux comprendre l'économie de l'élan vital, de l'agressivité et du désir sexuel ainsi que leurs implications dans la vie humaine. Mais nous estimons que pour arriver à dégager la représentation de la sexualité humaine dans une œuvre littéraire, il est impératif de se pencher sur la sexualité humaine comme phénomène social dont la société écrit l'histoire. Notre analyse s'inspirera de l'*Histoire de la sexualité* de Michel Foucault, qui voit la sexualité humaine comme « une figure historique très réelle<sup>19</sup> » et tel un « dispositif » régi par le pouvoir<sup>20</sup>. La libération sexuelle dont Mai 68 marque le grand tournant a modifié le rapport de toute une génération, et de celles qui ont suivi, au corps et aux rapports sexuels, mais aussi au mariage et à la sexualité, désormais dissociables de l'amour. La montée de l'individualisme et d'un capitalisme sauvage – celui de la surconsommation – a opéré une transformation certaine dans la manière des humains de se définir et d'interagir. Les nouvelles « valeurs » d'un marché consumériste : nouveauté, variété et, avec de plus en plus de force, jeunesse, exotisme et érotisme, tendent à régler également un marché de la séduction. Un marché qui s'apparente à une bourse des corps pourvus d'un capital de beauté, de charme, et d'une valeur érotique. Cela résume quelques diagnostics sur le XX<sup>e</sup> siècle et sur les années zéro qu'ont posés Peter Sloterdijk, Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut que nous estimons essentiels dans notre démarche analytique.

---

<sup>19</sup> Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, Paris, Gallimard, coll. « Tell », 3 tomes, 1976 et 1984, tome 1, p. 207. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation HS, le tome (T1, T2 ou T3) et la page, entre parenthèses.

<sup>20</sup> « le dispositif de sexualité permet aux techniques de pouvoir d'investir la vie », (HST1 : 206). « Ne pas croire qu'en disant oui au sexe, on dit non au pouvoir ; on suit au contraire le fil du dispositif de sexualité », (HST1 : 207-208).

Nous croyons que l'œuvre littéraire de Michel Houellebecq fouille l'existence humaine. Elle érige des mondes grinçants d'un hyperréalisme subjectif, où les gens s'anesthésient avec de l'alcool et des somnifères, et tentent de fuir le manque affectif dans les produits pornographiques, la masturbation et l'automutilation. Les héros houellebecquiens se sentent généralement inaptes à établir des contacts humains. Le regard affûté qu'ils promènent sur une société contemporaine de surconsommation qui instrumentalise, en tout, la jeunesse, l'érotisme et la séduction, leur annonce par avance l'échec dans l'atteinte du beau sexe. Dans notre premier chapitre exclusivement, le modèle théorique de la micropsychanalyse sera convoqué pour nous aider à mieux comprendre la sexualité humaine, et ainsi les corps houellebecquiens. Dans les deuxième et dernier chapitres, les réflexions sur la sexualité et sur les relations humaines transformées par les époques ainsi que les constats sur Mai 68 que proposent notamment Foucault, Sloterdijk, Bruckner et Finkelkraut éclaireront et alimenteront notre conception de la société contemporaine et de ses déterminants. En nous inspirant de ces réflexions, nous tenterons de faire voir, dans le deuxième chapitre, comment le capitalisme sauvage et ses « valeurs » tels l'individualisme, la nouveauté et la séduction influencent les rapports humains, et surtout les relations intimes, dans les romans de Houellebecq. Dans le dernier chapitre, nous nous attacherons à présenter la conception houellebecquienne de la révolution sexuelle de Mai 68, afin que se dégage son rôle d'architecte maudit de la culture sexuelle contemporaine.

## **CHAPITRE 1**

### **UNE DÉFINITION MICROPSYCHANALITIQUE DE LA SEXUALITÉ HUMAINE : COMPRENDRE LES CORPS HOUELLEBECQUIENS**

**Avertissement :** Comme nous l'avons indiqué en introduction, nous souhaitons nous référer au modèle théorique de la micropsychanalyse que son fondateur Silvio Fanti a élaboré dans les ouvrages et les articles auxquels nous nous référerons tout au long du mémoire. Notre démarche n'a nullement l'objectif de tenter de reconduire les méthodes utilisées lors du traitement micropsychanalytique – c'est-à-dire durant les longues séances dans le cabinet du micropsychanalyste – au sein d'une analyse des personnages houellebecquiens. Loin de tenter de les micropsychanalyser en traquant leurs conflits psychiques entre les pages, nous proposons strictement de nous appuyer sur le modèle psychoorganique de l'homme théorisé par Silvio Fanti qui s'articule autour de notions intimement reliées entre elles : le vide, l'essai, la pulsion de mort-de vie, le sommeil-rêve, l'agressivité et la sexualité. La tentation de confondre notre démarche avec un cheminement différent visant à étudier l'inconscient d'un texte littéraire, par exemple, est facilement compréhensible, dans la mesure où les autres types de psychanalyses – et de psychologies, jusqu'à un certain point – assimilent totalement leur système théorique à leur cure. La micropsychanalyse se distingue nettement à notre avis de tous ces autres types de pratiques parce qu'elle a développé un modèle théorique bâti à partir du matériel de décennies de séances et de recherches, mais si étendu, comme nous le verrons, qu'il fonctionne indépendamment du traitement. En effet, le modèle théorique de la micropsychanalyse ne présente ni des esquisses de définitions (des pulsions, par exemple) ni des hypothèses encore à vérifier (sur le lien entre agressivité et sexualité, par exemple)

comme l'a fait Freud, mais bien des conclusions<sup>21</sup> vertigineuses : la force sous-tendant l'énergie élémentaire – celle de toute vie – et les fondements universels de l'humain contenus dans le sommeil-rêve, l'agressivité et la sexualité. Un modèle psychoorganique, celui de l'homme tout entier et dans l'univers.

### 1.1 LA MICROPSYCHANALYSE : L'HOMME TOUT ENTIER<sup>22</sup>

La micropsychanalyse, fondée par Silvio Fanti dans les années cinquante, est une « méthode d'investigation du psychisme extrêmement poussée<sup>23</sup> » qui place l'homme et son inconscient dans un contexte universel. D'essence et d'origine freudiennes, la micropsychanalyse propose d'aller au-delà de l'inconscient, dans la mesure où cette entité psychique « ne se pose plus en terminus de l'investigation psychanalytique<sup>24</sup> ».

---

<sup>21</sup> Nous tenons toutefois à préciser qu'il est plus que possible que certains résultats de recherches portant, par exemple, sur le sommeil sismique (que nous décrirons brièvement plus loin) se soient vus nuancés, voire invalidés au cours des trente dernières années par les neurosciences, par la physique, etc.. Nous avons donc mené notre analyse en connaissance de ce risque parce que nous estimions ce modèle théorique suffisamment complet : dépourvu d'importantes zones grises - dans les pulsions par exemple - créant des trous et ébranlant la structure. Précisons toutefois que puisque la micropsychanalyse est une pratique et une « science » toujours vivantes, nous saurions, par l'entremise des publications des micropsychanalystes, si des éléments significatifs du modèle théorique élaboré par Silvio Fanti avaient été invalidés au cours des dernières années. Pour ce qui concerne les fondements humains (sommeil-rêve, agressivité et sexualité), ce système se trouve donc à notre sens pleinement opérant. Signalons également que les micropsychanalystes voient d'un très bon œil les recherches menées dans le domaine des neurosciences et estimeraient profitable de puiser à celles-ci, dans le but, il nous semble, d'observer concrètement les interactions entre les synapses, leur plasticité, etc., afin de mieux comprendre les implications physiques des conflits psychiques, des traumatismes, des symptômes et des perversions qu'ils découvrent dans leur pratique.

<sup>22</sup> « La micropsychanalyse, c'est l'homme tout entier ». Extrait d'une longue séance citée sur la quatrième de couverture de *L'homme en micropsychanalyse* (X).

<sup>23</sup> La page où se trouve cet extrait cité est la quatrième de couverture de *L'homme en micropsychanalyse* (X).

<sup>24</sup> *Idem*.

### 1.1.1 Le vide micropsychanalytique

#### 1.1.1.1 Point d'orgue de la vie<sup>25</sup> : vide fondateur, vide créateur de l'univers<sup>26</sup>

Le vide constitue « le pivot théorique et technique<sup>27</sup> » de la « science micropsychanalytique » (X : 52), car il se révèle le support universel, celui de toute matière, qui est du « vide organisé énergétiquement » (IM). Il « est la source/de la vie<sup>28</sup> » (X : 36). La micropsychanalyse distingue les vides matériel, biologique et psychique en précisant qu'ils sont « en continuité » (X : 30) constamment<sup>29</sup>. Le vide matériel se rapporte à l'infiniment grand, tels l'espace ou notre atmosphère, mais également à l'infiniment petit, comme celui de l'atome : « près de cent pour cent/du volume d'un atome/est fait de vide » (X : 28). Le vide biologique renvoie quant à lui à notre constitution somatique, tels les cavités et les organes de notre corps : cavité crânienne, abdominale, pelvienne, rénale, cœur, tube digestif, vessie, cerveau (X : 27), etc.. Notons que la cellule, « unité anatomique de notre corps, a elle aussi un espace cavitaire » (X : 27). Le vide psychique est celui que la micropsychanalyse, lors des longues séances, tente d'appréhender à travers la méthode associative qui le « chahut[e] », selon Fanti. Toutefois, pour la micropsychanalyse, c'est le rêve qui est « le meilleur révélateur du vide psychique » (X : 48). Plus généralement, le vide psychique est quotidiennement ressenti de manière ponctuelle, discontinue, dans le

<sup>25</sup> « Le vide/est le point d'orgue/de la vie... ». (X : 50).

<sup>26</sup> « Le vide peut être considéré comme le créateur de l'univers ». Lao-Tseu cité par Silvio Fanti dans la dernière conférence donnée par Silvio Fanti, intitulée « Introduction à la micropsychanalyse », 1995, École normale supérieure, Paris, 4 avril. Non publiée. Disponible, comme tous les articles de micropsychanalyse cités dans le mémoire, en ligne sur le site de l'Institut francophone de micropsychanalyse au [www.micropsychanalyse.net](http://www.micropsychanalyse.net). Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation IM, entre parenthèses. À noter que tous les articles de psychanalyse cités dans le mémoire se présentent sur le site de l'Institut francophone de micropsychanalyse sur une seule longue page équivalant à environ quinze pages imprimées, c'est pourquoi nous donnerons seulement l'abréviation dans les références à l'intérieur du texte.

<sup>27</sup> Nous aborderons le rôle du vide au sein de la cure psychanalytique dans la sous-partie intitulée « Le "traitement" micropsychanalytique ».

<sup>28</sup> Signalons que plusieurs extraits cités de *L'homme en micropsychanalyse* (X) dans ce mémoire se présentent dans l'ouvrage sous forme de vers, c'est pourquoi nous utilisons les barres obliques pour les restituer.

<sup>29</sup> Cette distinction entre les vides, écrit Silvio Fanti (X), est faite, dit-il, plus par souci didactique que scientifique.



pointillé plus ou moins lâche de nos pensées, qui sont coupées, ponctuées du continuum du vide.

### 1.1.1.2 Organisation énergétique du vide : Le Dnv

Le Dnv, ou dynamisme neutre du vide, renvoie à l'organisation énergétique du vide que la micropsychanalyse définit à l'aide d'un modèle décrivant les étapes de son déploiement et les caractéristiques de ses constituantes. La trame énergétique du « continuum infini<sup>30</sup> » du vide est nommée énergie élémentaire (X : 55). Elle est diffuse et illimitée (X : 55). « Neutre par essence, elle n'a pas de finalité propre » (X : 55). Elle est intrinsèquement libre et homogène, et possède la « propriété naturelle de granuler » (X : 55), c'est-à-dire que « l'énergie élémentaire stimule sa propre condensation, ou mieux, sa propre concrétion » (X : 55). Les granules ou « paquets énergétiques (Planck) » (X : 81) qui en proviennent constituent le Dnv. Les déplacements de ces granules, effectués « dans le vide » (X : 56), sont en tout temps « fortuits » (X : 56), c'est pourquoi leurs collisions sont dites « stochastiques » dans le « sens étymologique de hasard pur » (X : 56). Ces « chocs stochastiques ont tendance à augmenter la charge des granules qui finissent par s'activer » (X : 56), dans ce que la micropsychanalyse nomme « mécanisme du tout-ou-rien » (X : 56). La « granulation » (X : 55) est la première étape de l'organisation énergétique du vide et « l'activation<sup>31</sup> » (X : 56) en constitue la seconde. Cette « activation consiste en l'acquisition d'infinies potentialités d'essais<sup>32</sup> » (X : 56).

---

<sup>30</sup> Silvio Fanti, *Dictionnaire pratique de psychanalyse et de micropsychanalyse*, Paris, Buchet/Chastel, 2003 [1983], p. 45. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation Y et la page, entre parenthèses.

<sup>31</sup> « Les granules de Dnv sont dites activées dès qu'elles atteignent stochastiquement un certain seuil énergétique » (X : 56).

<sup>32</sup> La notion d'essai sera définie et illustrée dans la partie 1.1.2 du présent chapitre.

### 1.1.1.3. Peur fondamentale du vide<sup>33</sup>

Le vide est omniprésent dans notre environnement, dans nos vies, dans nos corps. Mais si « le vide matériel ne réjouit personne [,] [le] vide psychique fait peur » (X : 44). Les longues séances ont permis à Silvio Fanti de poser que « la méconnaissance du vide provient de la peur inconsciente de se retrouver en face de son propre et originaire vide psychobiologique » (X : 45). Ce dernier qualifie cette peur de « terreur du vide universel » (IM) et d'« effroi devant l'insondable » (IM). Pour la micropsychanalyse, « l'angoisse-peur du vide [est] liée à des vécus d'annihilation psychomatérielle<sup>34</sup> ». Cette peur constitue « un apport spécifique de la micropsychanalyse » (AMV). « L'annihilation qui caractérise cette angoisse-peur est connectée associativement avec des représentations-affects d'éclatement dans le rien et de dissolution totale » (AMV). On comprend alors pourquoi le vide « exerce une répulsion extrême<sup>35</sup> » (AMV).

### 1.1.1.4 Vécus de béance des narrateurs et des personnages houellebecquiens

Le monde de Houellebecq est peuplé de narrateurs et de personnages qui vivent leur vide et le ressentent tantôt comme une échappatoire, sorte d'espace dans lequel s'enfouir et disparaître, à travers un sommeil médicalisé et/ou alcoolisé<sup>36</sup> ou dans l'abrutissement béat suivant un orgasme, par exemple, tantôt comme une angoisse, légère ou paralysante, ou même une peur panique. Sont ressentis, par les individus houellebecquiens, le vide matériel du monde extérieur, dans son immensité brutale et son indifférence glacée, et le vide psychique, notamment dans les « trous » qui à la fois troublent et engendrent la marche de

<sup>33</sup> « La peur fondamentale du vide mise en évidence par la micropsychanalyse » (X : 45).

<sup>34</sup> Daniel Lysek, « De la surdétermination à l'incompatibilité énergie-vide : l'appréhension micropsychanalytique du vide », in *Revue de la Société internationale de Micropsychanalyse*, Rome, Borla, 1994. Désormais, la référence de cet article sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation AMV, entre parenthèses.

<sup>35</sup> Précisons que Daniel Lysek soutient dans ce même article que le vide peut également être « attirant face à une tension de refoulé intolérable ».

<sup>36</sup> Narrateurs et personnages houellebecquiens tels Michel, Daniel, Annabelle et Bruno prennent des somnifères pour dormir, souvent à fortes doses et mélangés à de l'alcool.

la pensée et son expression. Mais également, le vide biologique de quoi, tous, ils sont faits. Ce vide avec lequel ils doivent vivre en le gérant, en le fuyant ou en l'agressant<sup>37</sup> par l'action, le mouvement. En l'étouffant par l'hyperphagie ou en le brouillant derrière un rideau d'alcool.

Le narrateur anonyme d'*Extension du domaine de la lutte* extériorise le vide matériel qu'il ressent comme une condition de sa souffrance :

Mais rien en vérité ne permet d'empêcher le retour de plus en plus fréquent de ces moments où votre absolue solitude, la sensation de l'universelle vacuité, le pressentiment que votre existence se rapproche d'un désastre douloureux et définitif se conjuguent pour vous plonger dans un état de réelle souffrance (EDL : 13).

Un monde dont la vacuité semble éprouvée de plusieurs manières. Le monde-matière est vide parce qu'insensé et indifférent. « Nous regardons vers les cieux, et les cieux sont vides » (PDÎ : 404), écrit Ferdinand<sup>12</sup>, un néohumain de *La Possibilité d'une île* qui, contrairement aux humains de l'ancienne race, n'a pas de religion en laquelle puiser une finalité à son existence. De même Daniel<sup>25,1</sup>, un autre néohumain commentant les écrits de son prédécesseur Daniel<sup>24</sup> : « Les insectes se cognent entre les murs, /Limités à leur vol fastidieux/Qui ne porte aucun message/Que la répétition du pire » (PDÎ : 178), décelant dans ces écrits « une lassitude, [u]ne sensation de vacuité étrangement humaines » (PDÎ : 178). Et le narrateur d'*Extension* d'affirmer : « Si Maupassant est devenu fou c'est qu'il avait une conscience aiguë de la matière, du néant et de la mort – et qu'il n'avait conscience de rien d'autre » (EDL : 147). Cet effroi devant un vide omniprésent peut se muer, chez Houellebecq, en angoisse paranoïde lorsque la vie est vidée de tout sens et que le monde y oppose une glaciale, une « inhumaine » neutralité. L'existence apparaît ainsi

---

<sup>37</sup> Silvio Fanti écrit que le stress est un essai « raté » pour l'individu d'agresser le vide (X : 45). Cet essai n'est considéré comme raté que par la personne, l'essai en lui-même étant invariablement neutre.

comme une menace dévorante, susceptible de ravalier au néant les personnages houellebecquiens. Ce que paraît vivre Daniel<sup>1,28</sup> :

Je ne sens plus de haine en moi, plus rien à quoi m'accrocher, plus de repère ni d'indice ; la peur est là, vérité de toute choses, en tout égale au monde observable. Il n'y a plus de monde réel, de monde senti, de monde humain, je suis sorti du temps, je n'ai plus de passé ni d'avenir [...] L'espace vient, s'approche et cherche à me dévorer. Il y a un petit bruit au centre de la pièce. Les fantômes sont là, ils constituent l'espace, ils m'entourent. Ils se nourrissent des yeux crevés des hommes (PDÎ : 418-419).

« Espace » intransigeant, terrifiant, menaçant, que l'on peut facilement remplacer par « vide ». Les « yeux crevés » de Daniel « imagent » la prise de conscience insupportable du vide. Il n'y a pas de choses à venir, car il n'y a aucun destin, rien que du sens ajouté, religions, sectes, occupations et fictions rassurantes. Du faux, du vide. Pareillement apparaît le monde à Michel, des *Particules élémentaires* : « [l]e monde extérieur avait ses propres lois, et ces lois n'étaient pas humaines » (PÉ : 279). Ce trait que Michel assène comme un fait insurmontable, insoutenable s'inscrit tout à fait dans la manière qu'a la micropsychanalyse de penser les origines de l'être humain. En effet, Silvio Fanti soutient que « l'être humain, comme l'univers, est d'origine énergétique dans le vide [...] C'est cette origine non-humaine de l'être humain qui explique pourquoi il a tant de mal à vivre " humainement " » (IM). Le monde et son système planétaire dont l'informatique et ses potentialités infinies de réseautage d'informations, également infinies, se révèlent vides, eux aussi : « l'informatique me fait vomir. Tout mon travail d'informaticien consiste à multiplier les références, les recoupements, les critères de décision rationnelle. Ça n'a aucun sens » (EDL : 83), jette le narrateur d'*Extension*. Mais ce sont certes le vide de la vie humaine et celui du corps lui-même (vide biologique) qui semblent les plus arides, cruels. Le narrateur d'*Extension* narre la mort accidentelle, fortuite, d'un homme dans un supermarché des Nouvelles Galeries (EDL : 66-67). Une vie qui se termine brutalement, prosaïquement, et dans l'indifférence. Un incident d'une vingtaine de minutes :

Il était environ dix-huit heures. [...] En tous cas, la conclusion que j'en tire, c'est qu'on peut très facilement passer de vie à trépas – ou bien ne pas le faire – dans certaines circonstances. On ne peut pas dire que c'ait été une mort très digne, avec tous ces gens qui passaient, qui poussaient leur caddies (on était à l'heure de plus grande affluence) [...] Je me souviens, il y avait même la chanson publicitaire des Nouvelles Galeries. [...] Déjà, ce n'était plus un homme mais un colis, pesant et inerte, on prenait des dispositions pour son transport. Et voilà le travail. Il était dix-huit heures vingt (EDL : 66-67).

Un monde vide d'indifférence devant des circonstances tragiques, telle la fin abrupte d'une vie, qui « peut fort bien être à la fois vide et brève » (EDL : 48), comme le remarque le narrateur. Circonstances trop « grandes », peut-être, pour appeler des réactions raisonnées sur le moment. Mais le monde est froid dans la vie de tous les jours :

Vous avez l'impression que vous pouvez vous rouler par terre, vous taillader les veines à coups de rasoir ou vous masturber dans le métro, personne n'y prêtera attention ; personne ne fera un geste. Comme si vous étiez protégé du monde par une pellicule transparente, inviolable, parfaite. [...] « J'ai l'impression d'être une cuisse de poulet sous cellophane dans un rayon de supermarché<sup>38</sup> » (EDL : 99).

Et la vie, en elle-même, est vide. Bruno se demande : « Et comment les gens supportent-ils de vivre sous le même toit qu'un préadolescent ? Ma thèse est qu'ils y parviennent uniquement parce que leur vie est absolument vide ; pourtant ma vie est vide aussi, et je n'y suis pas parvenu » (PÉ : 168). De même Michel, son demi-frère : « il ne voyait simplement plus aucune raison de continuer » (PÉ : 23). Daniel de *La Possibilité d'une île*, constatant : « c'était ainsi, je n'y pouvais rien, l'idée qu'un être humain, si insignifiant soit-il, puisse contempler le détail de mon existence, et son vide, m'était devenue insupportable » (PDÎ : 133).

En plus de vivre la vacuité quotidienne du monde extérieur, les narrateurs et

---

<sup>38</sup> Le narrateur d'*Extension* rapporte ici les paroles de son collègue Raphaël Tisserand.

personnages houellebecquiens éprouvent avec douleur le vide de leur corps, de leur esprit. Vides dits « psychobiologique[s] » en micropsychanalyse, ces vides corporels et spirituels se trouvant en interrelation constante. Les personnages houellebecquiens noient cette sensation de vacuité en consommant des produits sexuels ou en enfournant d'énormes quantités de nourriture. Tel Bruno des *Particules* :

Bruno commença à manger. Il se stabilisa rapidement autour d'un parcours alimentaire qui descendait le boulevard Saint-Michel. D'abord, il commençait par un hot-dog, dans l'échoppe au croisement de la rue Gay-Lussac ; il continuait un peu plus bas par une pizza, parfois un sandwich grec. Dans le McDonald's au croisement du boulevard il engloutissait plusieurs cheeseburgers, qu'il accompagnait de Coca-Cola et de milk-shakes à la banane ; puis il descendait en titubant la rue de la Harpe avant de se terminer aux pâtisseries tunisiennes (PÉ : 150).

Et Michel, de *Plateforme*, ainsi que l'une de ses collègues :

En général, en sortant du bureau, j'allais faire un tour dans un peep-show. Ça me coûtait cinquante francs, parfois soixante-dix quand l'éjaculation tardait. Voir des chattes en mouvement, ça me lavait la tête. [...] Je vidais gentiment mes testicules. À la même heure, de son côté, Cécilia se bourrait de gâteaux au chocolat dans une pâtisserie proche du ministère ; nos motivations étaient à peu près les mêmes<sup>39</sup>.

« Bluffer » ses vécus de béance, les gérer, les vaincre quotidiennement en remplissant son ventre à le faire éclater, en « nettoyant » sa tête par des transactions sexuelles, en vidant ses testicules. Chez Houellebecq, les vides se confondent et voyagent. Vide psychologique d'une vie sans forme, vide intérieur qui se mue en creux, énorme, de l'estomac, dans un appétit démesuré, voire insatiable. Sans nom, sans fond et sans fin, comme le vide omniprésent. Que l'on essaie de surmonter sa vie durant.

### 1.1.2 L'essai en micropsychanalyse

#### 1.1.2.1 L'Ide : le seul instinct

L'Ide ou l'instinct d'essais fait partie intégrante du modèle de l'organisation énergétique du vide défini par la micropsychanalyse. Il en constitue la quatrième étape. Les deux premières étant la granulation et l'activation, et la troisième, le « " bubbling " granulaire » (X : 60). Le « bubbling » « est provoqué par l'énergie mobilisée par les chocs fortuits entre granules » (X : 60) ou paquets énergétiques. C'est par cette troisième étape du « bubbling » « qu'un certain nombre de potentialités d'essais de la granule activée deviennent actualisables » (X : 60). Ainsi, l'Ide représente un « dynamisme du tout-est-possible » (X : 61), et constitue donc le « tout-pouvoir-faire/et le tout-faire » (X : 66), car pour la micropsychanalyse, « le dynamisme neutre du vide (Dnv) est, et l'Ide fait, [posant] le vide [en] continuum de l'être-faire » (X : 61).

L'Ide constitue ainsi la batterie énergétique de chaque cellule du corps humain comme de tout ce qui existe en se transformant sans cesse, tel le continuel renouvellement cellulaire. Un analysé que Silvio Fanti désigne sous le nom de « Le psychiatre » dans *L'homme en micropsychanalyse* affirme ainsi, à propos « de ce fameux hasard » (X : 69) inhérent à l'Ide : « il décide de moi... plus précisément des relatifs essais qui me font et me défont constamment » (X : 69).

Pour la micropsychanalyse, « l'organisation énergétique du vide se résume [donc] par la séquence : énergie élémentaire - Dnv - Ide - essais [, qui] ne réalise pas une boucle mais un tracé linéaire discontinu » (X : 86) au sein du vide continu, créateur.

---

<sup>39</sup> Michel Houellebecq, *Plateforme*, Paris, Flammarion, 2001, p. 22. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation PLAT et la page, entre parenthèses.

### 1.1.2.2 L'individu houellebecquien : un essai composé d'essais<sup>40</sup> ... qui s'essaie à la vie

Des mutations cellulaires aux avances sexuelles jusqu'au déploiement empirique du monde<sup>41</sup> et à l'échec de la communication trouée de temps morts où on ne sait pas dire ni faire, les romans de Houellebecq sont sillonnés par des essais qui prennent valeur, chez les personnages comme chez nous tous, de sauts dans le vide. Les individus houellebecquiens essaient d'« apparaître » aux autres pour briser leur solitude-supplée. Pour déchirer la « pellicule » qui les séparent du monde. Tel Bruno, des *Particules élémentaires*, qui « finit par montrer sa bite à une vendeuse de supermarché – qui, heureusement, éclata de rire et s'abstint de porter plainte » (PÉ : 64). Ils désirent parfois, au contraire, « disparaître ». De manière définitive, en attendant à leur vie, tel le narrateur d'*Extension* : « Un soir que Véronique était absente, j'ai avalé un flacon de Largactyl. Pris de panique, j'ai ensuite appelé les pompiers » (EDL : 104). Ou seulement pour un moment, parce que la souffrance est trop grande, la vie trop forte. Tel Michel, de *Plateforme*, qui a perdu sa conjointe Valérie dans un attentat à la bombe six mois auparavant, et dont l'absence ne l'a « jamais autant fait souffrir » (PLAT : 347) : « De plus en plus souvent, maintenant, je reste couché pendant la plus grande partie de la journée. Parfois j'allume la climatisation le matin, je l'éteins le soir, et entre les deux il ne se passe rigoureusement rien » (PLAT : 348). Et aussi la mère d'Isabelle dans *La Possibilité d'une île*, très malade, dont sa fille dit : « Elle veut le néant » (PLAT : 347). Les personnages tentent également de combler un vide intérieur : souffrance, ennui, ou bien le vide même, son effroi, en se gavant de nourriture. Tels des touristes en Thaïlande, dans *Plateforme* : « " Ils mangent, ils mangent... commenta Jean-Yves avec résignation. Qu'est-ce que tu veux qu'ils fassent d'autre ? " » (PLAT : 210).

---

<sup>40</sup> « l'homme,/son corps et son esprit,/est un essai/composé d'essai/composé d'essais » (X : 11). Il « est un essai comme un autre » (X : 15).

<sup>41</sup> Michel de *Plateforme* se fait cette réflexion : « Je continuais à me demander ce que j'avais fait, au juste, pour mériter une femme comme Valérie. Probablement rien. Le déploiement du monde, me dis-je, je le constate ; procédant empiriquement, en toute bonne foi, je le constate ; je ne peux rien faire d'autre que le constater » (PLAT : 276).



Les personnages houellebecquiens s'essaient également, avec des fortunes diverses, à s'exprimer par le langage. Le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* rapporte la fin d'un repas pris avec un ami prêtre alors que la conversation s'enlise :

« Tu dois accepter ta nature divine ! » s'exclame-t-il ; on se retourne à la table à côté. Je me sens un peu fatigué ; j'ai l'impression que nous débouchons sur une impasse. À tout hasard, je souris. Je n'ai pas beaucoup d'amis, je ne tiens pas à perdre celui-là. « Tu dois accepter ta nature divine... », répète-t-il plus doucement ; je promets que je ferai un effort. Je rajoute quelques phrases, je m'efforce d'établir un consensus (EDL : 32-33).

Le narrateur s'essaie à maintenir un contact humain agréable en tentant de neutraliser les tensions qui pourraient jaillir d'une différence de points de vue avec le prêtre dans une confrontation que le narrateur désire éviter, de toute évidence. Et y parvient, grâce aux essais dans le vide « sourire » et « phrases consensuelles ». De même Vincent, dans *La Possibilité d'une île*, qui tente d'être bon et sincère envers Daniel en se montrant attentionné et bienveillant quelques jours après un meurtre auquel ils ont assisté et, malgré eux, acquiescé en s'abstenant de dénoncer le meurtrier : « [j]e sentais que Vincent aurait souhaité donner à ces adieux un tour plus chaleureux, de temps en temps il me pressait le bras, ou me prenait par les épaules ; mais il ne trouvait pas réellement les mots, et ne savait pas réellement faire les gestes » (PDÎ : 301).

Des essais, encore dans le vide, mais malheureux, maladroits cette fois. Et le corps, essai d'essais, tente de maintenir ses systèmes en bon état de marche de mille manières et vers la vie. Alors que le renouvellement cellulaire, avec ses mutations fortuites, opère un lent travail de mort. Ce que décrit Christiane à Bruno, dans *Les Particules élémentaires* : « [l']augmentation du pontage des collagènes chez le sujet âgé, la fragmentation de l'élastine au cours des mitoses font progressivement perdre aux tissus leur fermeté et leur souplesse » (PÉ : 142). De même, le narrateur des *Particules* est bien conscient que les essais sont aveugles. Ici, ces derniers sont les architectes d'un cancer chez Francesco di Meola, un ami de la mère de Michel et Bruno :

Il était encore très bel homme, avec un visage ciselé et mat, de longs cheveux blancs, ondulés et épais ; pourtant à l'intérieur de son corps les cellules se mettaient à proliférer n'importe comment, à détruire le code génétique des cellules avoisinantes, à sécréter des toxines (PART : 81-82).

« [E]ssa[yer] de dormir ; en vain, une fois de plus » (EDL : 154), d'« allumer la chaudière » (PLAT : 12), « essayer quoi que ce soit avec un mec » (EDL : 28), « essayer de me rendre heureux » (PLAT : 116). Ou simplement « essayer de vivre » (PÉ : 238). L'essai surgissant de l'Idé dans le vide apparaît bien, dans les romans de Houellebecq, tel ce qui fait et détruit tout dans le monde empirique comme dans les corps désirants qui l'habitent. L'essai constitue bel et bien, également, l'expression universelle de ce Bruno constate : « [t]out est possible » (PÉ : 281).

### **1.1.3 Pulsion de mort-de vie : la vie s'exprime sur une surface de mort**

Pour la micropsychanalyse, il n'existe qu'une seule pulsion chez l'humain comme chez tout être animé : la pulsion de mort-de vie. « Rares sont les psychanalystes [...] qui acceptent pleinement la pulsion de mort et essaient d'en découvrir les implications théoriques et les répercussions psychodynamiques » (X : 87). Silvio Fanti est du nombre et estime que « [l]a micropsychanalyse donne de la pulsion de mort une explication cohérente en y intégrant la pulsion de vie » (X : 90). Mais surtout, en postulant qu'elle « repose sur/le principe de constance du vide » (X : 90). Cela fournit une définition de la première partie de la pulsion de mort-de-vie, à l'effet que « la pulsion de mort/est la propension/à revenir au vide » (X : 90). Elle est « ce qui pousse répétitivement/à la déstructuration, décomplexification, /désorganisation, minéralisation, /inorganisation, an-organisation » (Y : 84-85). Toutefois, précise Silvio Fanti, la pulsion de mort est pourtant « loin d'être une tendance entropique à faire le vide » (X : 91), car, elle « engendre/la pulsion de vie » (X : 92), qui se définit comme « la propension/à échapper au vide » (X : 92), mais également tel « ce qui cherche à annuler les effets de la pulsion de mort en poussant à la

structuration, la complexification, l'organisation » (Y : 85). Ainsi, « la pulsion de mort/est/source de vie » (X : 91). C'est donc parce que « l'immuable pulsion de mort est fortuitement enceinte de l'éphémère pulsion de vie avec laquelle elle entre en synergie » (X : 92) que la micropsychanalyse constate : « la pulsion de mort/est en fait/une pulsion de mort-de vie » (X : 93). C'est également pourquoi « la vie et la mort/sont les épiphénomènes/de la pulsion de mort-de vie » (X : 93), mais aussi que « la vie/est un accident/dû à l'échec énergétique de la mort » (X : 93).

### 1.1.3.1 Les copulsions

Les copulsions se révèlent le « prolongement dynamique de la pulsion de mort-de vie » (Y : 96) et sont définies comme « les unités motrices des entités psychobiologiques<sup>42</sup> » (X : 98). Afin d'illustrer la « commune identité originaire » (X : 98) des copulsions, Silvio Fanti nomme « tronc pulsionnel de mort-de vie » (X : 98) la pulsion de mort-de vie sur lequel « les co-pulsions bourgeonnent et s'arborescent uniformément » (X : 98). Les copulsions telles que définies par Silvio Fanti « sont les homologues des pulsions freudiennes spécifiques (de destruction, d'agression, sexuelle, d'autoconservation...) » (X : 98). Le préfixe « co » renseigne sur « l'étroite coopération » (X : 98) entre ces dernières et la pulsion de mort-de-vie. Le « destin co-pulsionnel » (X : 100) peut être économiquement résumé par la formule générale : « une co-pulsion/se charge, /charge/et se décharge » (X : 100).

---

<sup>42</sup> « [l]es entités psychobiologiques ne sont en fait rien d'autre que des entités psychomatérielles envisagées à un degré plus poussé de structuration pulsionnelle, c'est-à-dire à un niveau définissant précisément celui des co-pulsions. Le qualificatif " psychobiologique " entend donc simplement souligner la biologisation de certains ensembles d'essais des entités psychomatérielles » (X : 98).

### 1.1.3.2 Vide créateur-annihilateur<sup>43</sup> : va-et-vient pulsant corps et âmes houellebecquiens<sup>44</sup>

Dans *L'homme en micropsychanalyse*, Silvio Fanti fait ces remarques à propos de la pulsion de mort et de « sa nature secrète » (X : 89) :

elle s'ouvre à la passivité, à la fatigue sans nom de l'étude nocturne, à l'état nébuleux de l'endormissement et du réveil, à la lente et indirecte méditation en complète humilité, disponibilité et oblation. Pour qu'elle se dévoile, il faut surtout avoir le temps, prendre le temps, se cacher, se séparer du bruit, des amis à la culture brillante. [...] [Dans ces conditions, la pulsion de mort pourra peut-être] affleure[r] timidement. Comme en contrecoup d'une lame de fond partant du vide (X : 89).

Solitaires, sensibles et lucides, certains personnages du monde de Houellebecq semblent parfois happés par cette « lame de fond », comme aspirés par le vide mis à nu, puis ramenés vers la vie dans un sursaut, un élan, un essai. Le narrateur d'*Extension* se trouve au bar L'Escale à La-Roche-sur-Yon avec son collègue Raphaël Tisserand, vingt-huit ans et « toujours puceau » (EDL : 99). Tisserand engage une conversation avec une jeune fille, bientôt rejointe par ses camarades :

Tisserand ne lâchait pas prise, mais il commençait à être un peu dépassé ; il se laissait progressivement évincé du champ de la conversation, la chose n'était que trop visible. [...] Il esqua le geste de se lever, il tenta de capter le regard de la pseudo-Véronique, en vain. Se ravissant, il se laissa brutalement retomber sur la banquette ; complètement tassé sur lui-même, il ne se rendait plus compte de ma présence ; je me suis resservi un verre. L'immobilité de Tisserand dura un peu plus d'une minute ; puis un sursaut se produisit, sans doute imputable à ce qu'il est convenu d'appeler « l'énergie du désespoir » (EDL : 115).

<sup>43</sup> « Quant au vide et à son rôle créateur-annihilateur, la vie et la mort possèdent une égale valeur et sont en constant équilibre relatif » (X : 95).

<sup>44</sup> « ce va-et-vient qui pulse nos corps et nos âmes... » (X : 102). Extrait d'une longue séance avec la cliente nommée « la psychanalyste » s'exprimant à propos de la pulsion de mort-de vie.

Silvio Fanti soutient que « les connotations d'à-rebours, d'inertie et de statisme sont indispensables pour apprécier la dynamique subtile du *Todestrieb*<sup>45</sup> » (X : 88). Il nous semble clair que Raphaël Tisserand a connu, durant cette minute, une période d'aspiration par le vide, initiée par la pulsion de mort immuable, mais enfouie sous l'activité ordinaire et frénétique de la vie. La pulsion de mort est ainsi « vaincue », un moment seulement, par l'éphémère pulsion de vie. Jusqu'à la prochaine « lame de fond ». De même Bruno, des *Particules*, qui connaît une semblable expérience du vide omniprésent. Cette même attraction par le vide :

Tu travailles demain, je crois ? » intervint-il. Bruno ne réagit pas. Il contemplait un point bien défini du parquet ; mais à cet endroit du parquet il n'y avait rien, rien de bien défini ; juste quelques grumeaux de crasse. Cependant il se ranima en entendant le claquement du bouchon, reprit son verre (PÉ : 185).

C'est un bruit qui arrache Bruno à sa descente vers le vide et le « ranime ». Chez Tisserand, toutefois, il ne semble pas y avoir d'autre agent que la pulsion de mort permanente elle-même qui, ayant atteint un degré « critique » ou « seuil » de vide, a « engr[éné] la pulsion de vie » (Y : 137). Pour arracher ce dernier au vide, conformément au principe universel de constance du vide. Car le vide, grâce à sa fonction de « clapet » que réalise la pulsion de mort-de vie, possède une capacité créatrice d'essais, d'arrangements, de vie.

#### 1.1.4 Les trois activités cardinales de l'homme : sommeil-rêve, agressivité et sexualité

Du fait que le ça articule les bases énergétiques et pulsionnelles de l'homme « se dégage une phénoménologie micropsychanalytique que caractérisent les activités cardinales » (Y : 181). Lesquelles se définissent de la manière suivante : « l'homme est

---

<sup>45</sup> « (de *Tod* = mort et *trieb* = pulsion qui dérive du verbe *triben* = pousser) » (X : 87).

vécu par/la charnière idéenne-pulsionnelle de son ça/selon trois grandes modes : 1) le sommeil-rêve ; 2) l'agressivité ; 3) la sexualité » (Y : 181). Le choix du terme activité s'explique par le fait qu'une activité, pour la micropsychanalyse, apparaît comme un « mode psychobiologique d'expression/de l'intégration fonctionnelle/dans le ça-moi-surmoi/de l'énergétique idéenne/et de la motricité co-pulsionnelle » (Y : 182).

#### **1.1.4.1 Le rêve en micropsychanalyse : notre cœur psychique**

Pour la micropsychanalyse, « [l]e rêve est infini<sup>46</sup> » et il « est mouvance même ». Interpréter un rêve s'apparente à « remonter un fleuve » (Z : 217) en embrassant tout le cycle de l'eau par ses mouvements et ses expressions, jusqu'aux « courants ascendants de l'atmosphère en dissipation énergétique dans l'infini cosmique » (Z : 217). Mais le rêve est fondamental, car c'est par « l'étude du rêve, [que la micropsychanalyse] dépasse l'inconscient, plonge dans le ça et aboutit au cœur de l'organisation énergétique du vide » (Y : 187).

#### **1.1.4.2 Activité sommeil-rêve : l'énergétique carte vitale**

La micropsychanalyse souligne l'importance fondamentale de la découverte du sommeil sismique dans sa pratique. C'est ce type de sommeil qui préside à l'élaboration de l'activité fondatrice sommeil-rêve. Qualifiée de « fantastique découverte<sup>47</sup> » (X : 135) par Silvio Fanti, le sommeil sismique se caractérise d'abord par une « motilité corporelle complexe » (X : 138) : « secousses plus ou moins amples, agitant le corps entier et entrecoupées de brefs repos neuromusculaires » (X : 138) et par des « contractions

<sup>46</sup> Codoni et al, *Micropsychanalyse*, Nice, L'esprit du Temps, 2007, p. 230. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation Z et la page, entre parenthèses.

<sup>47</sup> Découverte « [e]ffectuée par D. Juvet-Meunier en 1968 chez le chaton et le raton, vérifiée par L.Garma en 1969 chez d'autres mammifères dont le porc et le lapin, elle est confirmée par C. Dreyfus-Brisac en 1970 chez le prématuré et le nouveau-né humain » (X : 137).

cloniques apparaissant par intermittence ici ou là, surtout au visage » (X : 138). Puis, par « une activité électro-encéphalographique inclassable<sup>48</sup> » (X : 138). À la lumière des résultats expérimentaux attestant que des « lésions spécifiques » (X : 138) ou « massives du tronc cérébral » (X : 139) et même « la section totale de la moelle épinière ne modifie[nt] pas [...] le sommeil sismique » (X : 139), la micropsychanalyse conclut que « le sommeil sismique/est l'écho cellulaire/d'un dynamisme originaire et autonome » (X : 139).

Ce sommeil apparaît chez tout être animé, « pour toutes les cellules et pour toute la vie » (X : 140) comme l'« énergétique conséquence cellulaire des oscillations idéennes de l'Ide dont il conserve la neutralité et la relative non-finalité » (X : 140). La micropsychanalyse va plus loin en affirmant que « la conception idéenne du sommeil sismique [...] est à même d'expliquer » (X : 141) notamment la variabilité du sommeil d'un individu à l'autre et chez chacun, d'une nuit à l'autre, pourquoi il « a de tout temps été invincible » (X : 141) et « n'a pas encore pu être provoqué » (X : 141), ni en cas de « véritable insomnie » (X : 141), ni en cas de « véritable hypersomnie » (X : 141). De surcroît, la micropsychanalyse en arrive à affirmer que l'« on rêve/de tout son corps » (X : 153) et qu'on le fait « en permanence, dans et par chacune de ses pensées et actions, cellules et particules » (Y : 197). Elle établit également que « le contenu latent/de chaque rêve/de chaque homme/est agressif-sexuel » (X : 152) parce que « l'agressivité [est] inhérente à l'énergétique idéenne<sup>49</sup> et donc plus primaire que la sexualité » (X : 152). De plus,

le lien entre la sexualité et les désirs spécifiques est si étroit que le rêve embraille la pulsion sexuelle. L'érection (entière ou non) du pénis et la turgescence du clitoris qui accompagnent et parfois annoncent les phases de sommeil paradoxal de la naissance à

---

<sup>48</sup> « L'activité encéphalographique se présente : 1) d'abord (du cinquième au septième mois fœtal) comme un tracé indifférencié, parsemé de silences et n'ayant de point commun ni avec les enregistrements du sommeil lent ou paradoxal ni avec ceux de l'état de veille ; 2) puis (dès le septième mois) sous la forme d'un tracé discontinu ou alternant, à partir duquel s'individualiseront des ondes rapides de bas voltage (sommeil paradoxal) et des ondes lentes de haut voltage (sommeil lent) » (X : 138).

<sup>49</sup> Idéen(ne), c'est-à-dire relatif à l'instinct d'essais (Ide).

la mort (j'insiste : chez le nourrisson et le vieillard, chez l'impuissant et la frigide) n'en sont qu'un exemple » (X : 152).

Quant à la nature des manifestations de la copulsion sexuelle au sein du rêve, Silvio Fanti affirme « [q]u'on le veuille ou non, le rêve est naturellement omnisexuel » (X : 152). En d'autres mots,

toutes les modalités sexuelles, possibles et impossibles, se retrouvent librement dans n'importe quel rêve et s'y affichent avec un raffinement inégalé : masochisme – sadisme – voyeurisme – exhibitionnisme – frôleurisme – frotteurisme – fétichisme – onanisme – homosexualité – hétérosexualité – polysexualité – inceste – pédophilie – gérontophilie – zoophilie – cannibalisme – coprophilie. Et j'en passe! Et je passe surtout les infinies combinaisons de deux ou plusieurs de ces modalités (X : 152).

#### 1.1.4.3 Les rêves agressifs-sexuels des individus houellebecquiens

Dans les romans de Houellebecq, tous les narrateurs et les personnages principaux masculins, le narrateur d'*Extension* et ceux des *Particules élémentaires*, Michel de *Plateforme* et Daniel de *La Possibilité d'une île*, racontent un ou plusieurs rêves. Le contenu onirique affleure, est mis en forme, consigné. Sans plus. Aucune interprétation n'est jamais fournie par ceux qui les racontent ou les vivent. Autre constante : la matière du rêve s'inscrit en continuité, en accord avec l'état d'esprit du rêveur.

Michel, de *Plateforme*, n'avait pas de vie sexuelle ou même de relation affective avant de revoir Annabelle. Cet homme traîne un corps las, privé d'amour maternel et qui ne sait pas aimer. Il semble une blessure et se sent profondément étranger au monde : « [l]e monde extérieur avait ses propres lois, et ses lois n'étaient pas humaines » (PÉ : 279). Et il « ne voi[t] simplement aucune raison de continuer » (PÉ : 23). « La nuit Michel rêvait d'espaces abstraits recouverts de neige ; son corps emmaillotté de bandages dérivait sous un ciel bas, entre des usines sidérurgiques » (PÉ : 89). Un peu plus tard, il rêve du contact avec



lui-même, dans une glace, avec « l'impression de tomber dans le vide » (PÉ : 235). Avant de se voir lui-même comme un autre : « le cerveau de l'homme mort, portion de l'espace contenant l'espace » (PÉ : 236). Et d'être placé devant deux sphères : « [d]ans la première sphère était l'être, et la séparation ; dans la seconde sphère était le non-être, et la disparition individuelle. Calmement, sans hésiter, il se retourna et se dirigea vers la seconde sphère » (PÉ : 236). De même Bruno, son demi-frère : il séjourne dans un lieu de vacances libertin et, rendu « déjà vendredi soir » (PÉ : 135), n'a pas réussi à « trouver une nana » (PÉ : 135). « Il dormit mal et fit un rêve pénible. Il se voyait sous les traits d'un jeune porc [...] entraîné dans un tunnel énorme et obscur, aux parois rouillées, en forme de vortex. [...] le tourbillon les entraînait vers des turbines aux hélices énormes et tranchantes » (PÉ : 135-136). Bruno se révèle ici l'expression, semble-t-il, d'un corps à vendre qui n'est que ce qu'il paraît, et dont personne ne veut. Un rejet signant l'envie de disparaître : s'automutiler, s'autodétruire. Un besoin-désir pareil à celui du narrateur d'*Extension*, qui n'a pas eu de relations sexuelles depuis « [u]peu plus de deux ans » (EDL : 148) :

Je tombe, je tombe entre les tours. Mon visage qui va se fracasser se recouvre de lignes de sang qui marquent précisément les endroits de la rupture. Mon nez est un trou béant par lequel suppure la matière organique. [...] un journal imprimé en gros caractères agressifs. [...] Octavie Léoncet, quatre-vingt-douze ans, a été retrouvée assassinée dans sa grange. Sa sœur, Léontine Léoncet, se fait un plaisir de montrer le cadavre aux journalistes. Les armes du crime sont là, bien visibles : une scie à bois et un vilebrequin. Tout cela taché de sang, bien sûr. Et les crimes se multiplient. [...] À chaque fois, devant ces outils tachés de sang, je ressens au détail près les souffrances de la victime. Bientôt, je suis en érection. Il y a des ciseaux sur la table près de mon lit. L'idée s'impose : trancher mon sexe (EDL : 141 à 143).

Ce qui rejoint Michel, de *Plateforme*, celui-là même qui visite quotidiennement les *peep-show* pour se « laver la tête » (PLAT : 22), tout nouvellement arrivé en Thaïlande, et fuyant les rapports humains avec de l'alcool et un cocktail de somnifères. Il rêve d'une « atmosphère rouge et poisseuse, presque liquide » (PLAT : 41) et des godets de pelleteuses

« tronçonnant » le corps d'un homme « en sept ou huit parties » (PLAT : 41). De même, à nouveau, le Michel des *Particules*, qui

rêva de poubelles gigantesques, remplies de philtres à café, de raviolis en sauce et d'organes sexuels tranchés. Des vers géants, aussi gros [que son canari, mort le soir même et jeté dans le vide-ordures], armés de becs, attaquaient son cadavre. Ils arrachaient les pattes, déchiquetaient ses intestins, crevaient ses globes oculaires » (PÉ : 16).

Il n'est pas question ici de proposer une véritable interprétation des rêves narrés dans les romans de Houellebecq, ce qui ne peut être fait de manière satisfaisante que dans le cadre d'une micropsychanalyse. L'interprétation du rêve est si complexe et vaste qu'« une étude plus poussée du rêve permet d'intégrer la vie entière en un seul rêve » (Z : 221). Nous souhaitons seulement laisser voir, par ces rêves, l'indéniable empreinte agressive-sexuelle de ceux-ci, avec le visage qui se fracasse, les meurtres qui se multiplient, les outils maculés de sang, et surtout, la figure insistante, omniprésente du corps mutilé qui apparaît toujours chez des rêveurs au corps affamé, rejeté, figure illustrée par les organes sexuels tranchés et le cadavre du canari sur lequel on s'acharne. Nous constatons, d'une part, que tout le sexuel est agressif : organes sexuels mutilés, chairs jetées à l'abattoir. La co-pulsion sexuelle est embrayée par la vue de cadavres ensanglantés et du plaisir sadique à tuer, suivi tout de suite de celui, masochiste, de « ressentir au détail près les souffrances de la victime » (EDL : 142). D'autre part, nous remarquons que le rêve chargeant la tension sexuelle la fait s'exprimer omnisexuellement. Comme ici, par le sadomasochisme : « Et les crimes se multiplient. [...] À chaque fois, devant ces outils tachés de sang, je ressens au détail près les souffrances de la victime. Bientôt, je suis en érection. Il y a des ciseaux sur la table près de mon lit. L'idée s'impose : trancher mon sexe » (EDL : 141 à 143).

Un second rapprochement pourrait être fait entre la définition micropsychanalytique de l'activité sommeil-rêve et les extraits cités. En effet, le narrateur d'*Extension* s'éveille brièvement avant d'être saisi de l'envie de trancher son sexe avec une paire de ciseaux. Et

la micropsychanalyse nous dit que « [c]’est dans le sommeil sismique, cellulaire substrat bioénergétique, que pullule sans intermittence le rêve » (X : 161). L’homme « dort pour pouvoir rêver [...] ou, plus précisément : a) parce qu’il doit métaboliser son stock onirique » (X : 161). Mais de ce stock demeurent des « restes nocturnes [, qui] émettent des impératifs nocturnes donnant naissance aux éléments diurnes qui exécutent les ordres de la nuit » (X : 162). C’est par l’« abrèvation – la métabolisation psychique ou somatique des résidus directs et indirects du travail psychique du rêve » (X : 162) – que ces ordres sont exécutés. Ou pas, une « insuffisance d’abrèvation » (X : 162) causant des hallucinations à l’état de veille, « seule voie métabolique » (X : 162) d’exécution de l’impératif. Un impératif nocturne, celui de trancher son sexe avec des ciseaux, est empêché par « un effort de la volonté » (EDL : 143) du narrateur d’*Extension*. En d’autres mots, « la nuit donne des ordres au jour » (X : 163) et « le matériel diurne procède directement ou indirectement du matériau nocturne » (X : 163). Voilà pourquoi, pour la micropsychanalyse, « la pensée et l’action sont le rêve continué » (X : 165), le travail du rêve [...] constitue le cœur de la vie psychique (Z : 196). Et le rêve, « le cœur/de notre cœur » (X : 162).

#### **1.1.4.4 L’agressivité : les trois guerres<sup>50</sup>**

##### **1.1.4.5 Guerre utérine : fondatrice et vitale agressivité**

C’est bien sûr également de l’instinct d’essais que procède la procréation. Comme toutes les cellules du corps, l’ovule et le spermatozoïde sont neutres et le demeurent. Tout a encore lieu au hasard des essais. D’ailleurs, les spermatozoïdes sont « dépourvus de tête chercheuse, de trajectoire définie et d’objectif propre » (X : 174). Mais si leur rencontre est fortuite, on remarque, tant chez l’ovule que chez le spermatozoïde, une « vitale agressivité cellulaire » (X : 173).

---

<sup>50</sup> Fait directement référence à la guerre utérine, à la guerre infantile et à la guerre adulte définies dans le chapitre sur l’activité cardinale de l’agressivité de *L’homme en micropsychanalyse* (X : 173-207).

Avec les enzymes destructeurs du casque qui recouvre sa tête, le spermatozoïde force la paroi ovulaire. Il essaie d'entrer en elle, tête première et en entier. Quand la tentative réussit, les couches protectrices de l'ovule sont corrodées, mais l'ovule se défend. Le spermatozoïde est un intrus, c'est un antigène, alors l'ovule essaie de l'éliminer. S'il réussit enfin à pénétrer l'ovule, ce dernier « est parcouru par un " frisson électrique " » (X : 174) qui le modifie. Aucun autre spermatozoïde ne pénétrera plus l'ovule, « son territoire rendu inviolable » (X : 174). Les deux cellules « fusionnent pour former le premier noyau diploïde » (X : 174) qui sera guidé vers l'utérus par le corps de la femme et commencera à se diviser en chemin. Il aura eu, pendant ces cinq jours de trajet, « neuf chances sur dix de mourir » (X : 175). C'est un « miraculé » (X : 175) qui devra guerroyer durant neuf mois. Entre le cinquième et le septième jour, l'embryon « essaie désespérément de creuser un nid dans la paroi de l'utérus pour s'y loger » (X : 176). Sa vie en dépend, car il erre dans la trompe de Fallope sans maison et sans nourriture depuis le premier jour. Il « ne peut subsister qu'en attaquant les tissus maternels » (X : 176) pour s'y abriter et y trouver la nourriture du « cannibale » (X : 176). En effet, l'embryon mange d'abord « les débris [de] la muqueuse utérine » (X : 176). Ensuite, il « rong[e] et érod[e] les vaisseaux utérins » de sa mère. Cette dernière fabrique, en réaction à ce « corps étranger » (X : 177), « des anticorps » (X : 177) qui ont pour mission de le tuer, puis de le phagocyter. L'embryon et la mère luttent donc par « des moyens cannibaliques » (X : 178). C'est que « le fœtus est un récepteur ultrasensible de la psychosomatique maternelle et de l'environnement » (X : 179). En d'autres mots, la mère lui « fait subir son état psychique (conscient et inconscient), ses angoisses et ses peurs. Tout comme elle le soumet à ses sensations-perceptions et à ses fonctions biologiques » (X : 179). C'est pourquoi la micropsychanalyse pose que :

[l]'état de fusion cellulaire caractérisant la psychosexualité de la femme enceinte englobe le fœtus qui tressaille au moindre détail d'un désir ou acte sexuel (...) Il sourit, plisse son front, ferme le poing et suce son pouce suivant son état de satisfaction. Le fœtus enregistre chaque excitation, fellation, coït vaginal ou anal de la mère. Il arrive même que les contractions utérines dues à l'orgasme maternel le compriment tellement qu'il montre des signes enregistrés de défaillance cardiaque. Parfois, elles vont jusqu'à provoquer son expulsion (X : 181).

En somme, même si « la sexualité maternelle met son fœtus en péril [...] [,à] ce sujet, le matériel de séance est stéréotypé [,] aucune femme/ne se prive de plaisir/par égard pour l'enfant qu'elle porte » (X : 181). Mais le fœtus sent aussi le père, car il « subit également le père qui pénètre la mère » (X : 181). Il est ainsi initié, par conditionnement, à la « violence paternelle [...] il apprend (déjà) que le père est le rival dont on pourrait se débarrasser, l'adversaire qu'au besoin on pourrait tuer » (X : 181). Pour la micropsychanalyse, tous les fœtus en garderaient « des traces malignement évolutives » (X : 181). En conséquence, puisque

la guerre utérine enseigne que le fœtus [...] participe aux ébats (combats!) amoureux de sa mère et, par elle, à ceux du partenaire [, qu' il] répond à chaque microdétail de la psychosexualité maternelle par un érotisme cellulaire [et parce qu'il] fait donc, simultanément à leurs réactivations chez la mère, des poussées libidinales : orales, sadiques-anales, phalliques et génitales » (X : 182),

il convient de nommer « stade initiatique » (X : 182) cette période qui constitue « l'apprentissage agressif-sexuel/auquel la mère/force son fœtus » (X : 182). Le stade initiatique « aiguillonne les stades classiques de la sexualité infantile, car ils sont présents et ils se chevauchent dès avant la naissance » (X : 183). C'est également durant ce stade que le fœtus apprend à identifier des agresseurs (la mère et le père) et que sont « détermin[ées] les caractéristiques de la sexualité adulte et leur rapport étroit à l'agressivité » (X : 183). C'est pourquoi la micropsychanalyse pose que « quand l'enfant naît, /il sait tout/de la vie aggressive et sexuelle » (X : 183). Le nouveau-né est également le rescapé du combat de l'accouchement, lieu d'un « corps à corps acharné » (X : 185) où les essais de destruction et de conservation du fœtus et de la mère « conjuguent de plus belle leur dynamisme agressif » (X : 185).

Délivrance qu'est la naissance, car le milieu utérin, « radicalement hostile » (X : 186) au fœtus-embryon, ne lui offre que l'expulsion « comme seul espoir de survie » (X : 186).

C'est alors que débute une autre guerre, engendrée par la guerre première et utérine : la guerre infantile.

#### 1.1.4.6 Guerre infantile : l'ultraspécialisation guerrière

Silvio Fanti soutient que c'est « [s]ans trêve et en état d'alerte [que] le nouveau-né devenu nourrisson s'essaie à la vie. Essaie la vie qui, pour l'instant, se résume encore à la mère dont il ne se démêle pas » (X : 187) et au corps de celle-ci, auquel « [i]l confronte chacune de ces cellules et toutes à la fois » (X : 187). Mais la guerre infantile « l'oppose non plus seulement à sa mère mais à l'environnement » (X : 190). C'est d'ailleurs au contact de la réalité extérieure que le nourrisson, à partir de son ça, forgera son moi, et enfin son surmoi, instances qui représentent « une ultraspécialisation guerrière » (X : 192). Si tout nourrisson en arrive à ce processus réactif, c'est qu'il sait, depuis sa vie utérine, depuis la « guerre » dans le ventre de sa mère, que son environnement le menace somatiquement et psychiquement. Cette guerre infantile est indéniable, car l'enfant se sent menacé et il l'est en effet ; « a) Somatique [...] 1) chaque année, cent mille enfants sont torturés à mort par leurs parents 2) chaque année, dix millions d'enfants sont estropiés à vie par leurs parents » (X : 192). De plus, « b) Psychique [...] 1) chaque année, dix millions d'enfants sont vendus par leurs parents<sup>51</sup> » (X : 193). Mais la cruauté des parents envers leurs enfants semble aller encore plus loin : « les représentants des multinationales, de la politique, de la Croix-Rouge et des différentes religions se transmettent le mot sans l'avouer publiquement : l'enfant/est/comestible » (X : 194). « L'enfant est la denrée la meilleure marché sur terre. Dans certaines villes, des restaurants plus ou moins privés proposent de l'enfant à une clientèle choisie » (X : 194). Voici un exemple tiré d'une longue séance dont un extrait est cité dans *L'homme en micropsychanalyse* :

---

<sup>51</sup> Précisons que ces chiffres datent des années quatre-vingts au plus tard, *L'homme en micropsychanalyse* (X) ayant été publié pour la première fois en 1981.

... un franc... un franc l'enfant... en gros... moi, je mangeais la cervelle... mon ami se régalaît des morceaux cartilagineux... et de ceux aux petits os fins, tendres encore... il les croquait... lui... à belles dents, les yeux grands ouverts, en parlant beaucoup... il mangeait de l'enfant parce qu'il aimait ça... vraiment... et non parce que rien ne coûte si peu... (X : 195)

#### 1.1.4.7 Guerre adulte : la révolte

Ainsi, l'enfant est forcé de s'aguerrir au cours des guerres utérine et infantile (celle-ci s'achève vers l'âge de cinq ans) qui ont « accumul[é] en lui » « une haine silencieuse » (X : 196). Il « me[t] en acte/ses deux premières guerres » (Y : 205) dans la guerre adulte qui le suivra jusque dans la mort. « Tantôt aimé puis délaissé, tantôt vainqueur puis vaincu, il acquiert son *pattern* psychobiologique » (X : 196) qui « tient à deux couples corrélatifs : vengeance-réparation, angoisse-culpabilité avec [lesquels il] va essayer de régler son contentieux utéro-infantile » (Y : 205). L'enfant essaiera sa vie durant de le faire en retournant son agressivité contre lui-même ou en la projetant contre d'autres personnes, « des substituts parentaux qu'il utilise comme boucs émissaires » (X : 198). Pour la micropsychanalyse, cette « sourde révolte fait alors place à une exigence de vengeance » (X : 198). En citant les travaux du docteur E. Fromm, Fanti explique que l'agressivité humaine est « maligne », elle est « destructivité ». Elle se distingue donc de « la simple agressivité animale de survie » (X : 199). C'est pourquoi l'homme tue, et qu'il « tue pour tuer » (X : 199).

Silvio Fanti affirme que la micropsychanalyse « rend possible une nouvelle vision scientifique de l'agressivité » (X : 202), en posant que l'activité agressivité est « enracinée dans le dynamisme naturellement interséant des oscillations en interférences et des essais en interaction » (Y : 200). La micropsychanalyse répertorie quatre copulsions agressives spécifiques : « de destruction », « de conservation », « d'agression » et « d'emprise » (Y : 200).

#### 1.1.4.8 Grondement souterrain : l'agressivité destructrice ou « sublime » de l'individu houellebecquien

L'agressivité apparaît dans tous les romans de Houellebecq comme une force agissante qui doit être gérée. Nous l'avons vu, l'agressivité est inhérente à l'énergétique idéenne. On ne peut donc qu'essayer de diriger l'objet-but des copulsions spécifiques de l'agressivité contre soi-même ou contre les autres. Ou encore la sublimer, dans un processus de « désagressivité<sup>52</sup> », qui consiste à désagressiver l'agressivité par « des déplacements de source, des échanges d'objets, des modifications de but » (SA) entre les copulsions agressives et la copulsion sexuelle. Cet « échange d'informations » (SA) entre les activités cardinales agressivité et sexualité est naturel, chez l'homme, car les deux copulsions constituent les « branches » « d'un tronc pulsionnel commun, la pulsion de mort-de vie » (SA). Ainsi, « [l]e partage du même bien-fonds énergétique permet à une des activités d'emprunter certaines caractéristiques de l'autre et facilite sa versatilité dynamique » (SA). La micropsychanalyse répertorie quatre « mécanismes plastiques [que] la sublimation utilise [...] pour son processus créateur » (SA) : « la symbolisation, la figuration, la mise en pensée et la mise en mots » (SA). Ceux-ci se révèlent les mêmes que les procédés qui entrent en jeu dans la dernière étape du travail du rêve, de même que dans le fantasme : la transformation du contenu latent en un contenu manifeste qui se veut acceptable, anodin. Du monde de Houellebecq se dégage une agressivité autodestructrice et maligne. Une agressivité d'agression, de destruction et d'emprise qui se trouve parfois sublimée. Nous avons relevé le désir du narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* de trancher son sexe avec une paire de ciseaux, cette tension à décharger s'avérant si forte qu'il cache les deux paires de ciseaux qu'il trouve « sous quelques livres [...] effort de la volonté, probablement insuffisant. L'envie persiste, grandit et se transforme. Cette fois mon projet est de prendre une paire de ciseaux, de les planter dans mes yeux et d'arracher » (EDL : 143). Ce n'est qu'avec des calmants qu'il parviendra à contenir cette injonction à se

<sup>52</sup> Daniel Lysek, « La sublimation de l'agressivité », in *Bulletin de l'Institut italien de micropsychanalyse*, no 22, Symposium de Turin, 1997. Dorénavant, la référence à cet article sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation SA, entre parenthèses.



mutiler. Quelques temps auparavant, lors de la soirée à l'Escale, le narrateur « heurt[e] un jeune électricien de deux mètres. « Il m'a dit : " Ho ! ça a pas l'air d'aller " d'un ton plutôt amical ; j'ai répondu : " Le doux miel de l'humaine tendresse... " en le regardant par en dessous » (EDL : 114-115). Le jeune homme qu'il a heurté ne répond pas par un mouvement agacé, agressif, comme cela aurait pu être le cas s'il avait passé une mauvaise soirée, par exemple, mais par la compassion. Puis, le narrateur « se heurte » encore à quelqu'un, et à une toute autre réaction :

J'ai entamé la traversée de la piste de danse, ma bouteille à la main ; juste avant d'arriver à destination j'ai trébuché dans une caissière et me suis affalé. Personne ne m'a relevé. Je voyais les jambes des danseurs qui s'agitaient au-dessus de moi ; j'avais envie de les trancher à la hache (EDL : 115).

Pas la moindre compassion, cette fois. Le narrateur se charge alors du désir (ou de la tension) d'agresser les autres, détestables d'indifférence. Mais il arrive à contenir son agressivité par une injonction du surmoi qui, certes, interdit un tel geste. Et parce qu'il est en position d'infériorité, seul, faible et au sol. Il va rejoindre Tisserand, puis se « resser[t] un verre » (EDL : 115). Réaction logique, naturelle, ayant déjà à la main une bouteille d'alcool. Les qualités de déprimeur et d'euphorisant de cette substance sur l'organisme sont bien connues. Toutefois, il se trouve bien sûr des situations, chez Houellebecq, où la charge aggressive explose, agresse, mutilé. Ou tue. Bruno, des *Particules élémentaires*, fracasse le crâne d'un chat : « le chat m'a regardé à plusieurs reprises pendant que je me branlais, mais il a fermé les yeux avant que j'éjacule. Je me suis baissé, j'ai ramassé une grosse pierre. Le crâne du chat a éclaté, un peu de cervelle a giclé autour » (PÉ : 70-71). De même Gianpaolo, dans *La Possibilité d'une île*, copain de Francesca, une adepte de la secte des Elohim que le prophète a choisie pour passer la nuit avec lui, et qui le tue de lui avoir ravi sa compagne :

La baie vitrée avait volé en éclats et le cadavre du prophète reposait au milieu du lit, nu, la gorge tranchée. [...] Lors du dîner de l'avant-veille, où le prophète avait jeté son dévolu sur l'Italienne, j'avais eu l'impression l'espace de quelques secondes, en voyant l'expression de son visage, que cette fois il allait trop loin, que ça n'allait pas se passer aussi facilement que d'habitude ; et puis finalement Gianpaolo avait paru se soumettre (PDÎ : 272-273).

Le copain italien n'est visiblement pas arrivé à canaliser son agressivité pour l'empêcher de se spécialiser en copulsion de destruction et en « but agressif " éliminer " » (SA). Si cela avait réussi, le jeune homme aurait pu, comme le personnage principal Daniel, voir son agressivité sublimée par le langage et par l'expression artistique.

Daniel est un humoriste célèbre devenu avec les années « de plus en plus méchant, et par conséquent de plus en plus caustique » (PDÎ : 21). Il se considère comme « un *observateur acéré de la réalité contemporaine*<sup>53</sup> » (PDÎ : 21), quelqu'un de « cynique, amer » (PDÎ : 36). Il a fait fortune avec « une parodie de film porno [...] intitulé " BROUTE-MOI LA BANDE DE GAZA (*mon gros colon juif*<sup>54</sup>) " » (PDÎ : 47) et des spectacles au titre provocateur : « " ON PRÉFÈRE LES PARTOUZEUSES PALESTINIENNES " » (PDÎ : 45) ou plus effacé : « " EN AVANT, MILOU ! EN ROUTE VERS ADEN " » (PDÎ : 57), mais « sous-titré 100% dans la haine – l'inscription barrait l'affiche, dans un graphisme à la Eminem ; ce n'était nullement une hyperbole ». (PDÎ : 57). Son plus grand succès est un scénario intitulé « " DIOGÈNE LE CYNIQUE " » (PDÎ : 51). Daniel explique son titre :

Contrairement à ce que le titre pourrait laisser supposer, il ne s'agissait pas d'un film en costumes. Les cyniques, c'est un point général oublié de leur doctrine, préconisaient aux enfants de tuer et de dévorer leurs parents dès que ceux-ci, devenus inaptes au travail, représentaient des bouches inutiles (PDÎ : 51).

---

<sup>53</sup> Je souligne.

<sup>54</sup> Je souligne.

Ce qui s'accorde tout à fait avec la révolte de l'enfant, entré dans la guerre adulte, qui ressent le besoin de se venger de ses parents et en sera animé sa vie durant. Daniel semble bien un vieil enfant en révolte, en guerre adulte. Par ailleurs, il écrit durant sa carrière une chanson rap : « Défonçons l'anus des nègres » (PDÎ : 142). Puis, un autre scénario : « " LES ÉCHANGISTES DE L'AUTOROUTE ", [...] qui devait me permettre de combiner astucieusement les avantages commerciaux de la pornographie et de l'ultraviolence » (PDÎ : 158), où Daniel imagine, comme arme,

un lanceur de disques d'acier acérés qui tourbillonneraient dans l'atmosphère pour sectionner les chairs, en particulier celles des deux amants. Il ne fallait pas lésiner, avoir la bite tranchée net dans la gorge de la fille, etc. [...] Je notai en marge : « prévoir un dispositif arrache-couilles » (PDÎ : 158-159).

Daniel humoriste s'exerce, sa carrière durant, à railler l'islam, « les familles recomposées, les journalistes du *Monde*, la médiocrité des classes moyenne en général » (PDÎ : 21) – tout en écrivant chansons et scénarios où sexualité et violence se confondent. Il nous semble que les choix artistiques de Daniel ne peuvent être seulement motivés par l'appât du gain, par les profits et par le succès médiatique. L'humoriste suggère aux enfants, (dans un film pour adultes) de tuer puis dévorer leurs géniteurs, chante de défoncer l'anus des nègres, met en scène une histoire où l'on sectionne les chairs d'un « couple faisant l'amour en pleine nature » (PDÎ : 158) et mutile les organes génitaux de l'homme. Tout cela apparaît comme une agressivité sublimée avec succès par la création artistique : la haine camouflée, et non destructrice, des hommes de race noire, sous-tendue par le stéréotype de leur « hypermasculinité<sup>55</sup> » rendue comique dans une chanson rap ainsi que la mutilation des corps au moment de l'acte sexuel dans un décor enchanteur (« une

---

<sup>55</sup> « " [O]n n'aperçoit plus le nègre ", écrit Frantz Fanon (1925-1961) dans *Peau noire, masques blancs*, " mais un membre... Il est pénis ". Ainsi résume-t-il le stéréotype de l'hypermasculinité des Noirs », texte de Jarrod Hayes, Di Folco et al, *Dictionnaire de la pornographie*, Paris, Presses universitaires de France, 2005, p. 398. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation DP et la page, entre parenthèses.

prairie très fleurie, à l'herbe haute, avec des coquelicots, des bleuets et des fleurs jaunes dont le nom m'échappait sur le moment » (PDÎ : 158). Cela est tout à fait inoffensif, acceptable, car aucun crime de quelque nature et gravité n'est commis. Mais Daniel en vient à éprouver un profond malaise :

ce que je ne parvenais plus à supporter, c'était le *rire*<sup>56</sup>, le rire en lui-même, cette subite et violente distorsion des traits qui déforme la face humaine, qui la dépouille en un instant de toute dignité. Si l'homme rit, s'il est le seul, parmi le règne animal, à exhiber cette atroce déformation faciale, c'est qu'il est le seul, dépassant l'égoïsme de la nature animale, à avoir atteint le stade infernal et suprême de la *cruauté*<sup>57</sup>. [...] Chaque soir, avant de monter sur scène, j'avalais une plaquette entière de Xanax. [...] j'étais obligé de détourner le regard pour ne pas voir ces *gueules*<sup>58</sup>, ces centaines de gueules animées de soubresauts, agitées par la haine (PDÎ : 59-60).

Après avoir passé de nombreuses années dans le domaine de l'humour noir, Daniel, quarante-sept ans, ne semble plus animé par la même force d'attaquer la société contemporaine dans ce qu'elle a de plus risible, de plus pitoyable. S'il a sublimé son agressivité dans une production artistique que l'on pourrait qualifier elle-même d'agressive, au contenu haineux et parfois ultraviolent, il ne paraît plus à même de frapper encore, de rire et de faire rire des gens qui éprouvent le plaisir de la cruauté et le recherchent visiblement. Écraser, agresser l'autre, mis en position d'infériorité par le contexte (sketch, scénario de film), Daniel l'accomplissait avec force, constance et succès. Regarder, s'imaginer le spectacle de l'humiliation du Noir que l'on mutile, ou encore observer l'agression destructrice du gagnant sexuel par l'ablation de son pénis et son émasculatation ; la demande du public est là. Daniel vieillissant en est conscient : après avoir confessé être devenu de plus en plus méchant, et donc caustique, il constate : « le succès, dans ses conditions, finit par arriver – d'une ampleur, même, qui me surprit » (PDÎ : 21). Le

---

<sup>56</sup> Je souligne.

<sup>57</sup> Je souligne.

<sup>58</sup> Je souligne.

public nombreux semble bien éprouver du plaisir au spectacle de l'humiliation de l'autre rendu faible et que l'on raille et/ou désire détruire. Un spectacle qui « réalise » pour eux des actes haineux et violents que la société condamne. Daniel en vient à abuser de calmants pour surmonter l'« atroce *tristesse des comiques*<sup>59</sup> » (PDÎ : 59) qui l'envahit alors qu'il se sent basculer dans « le camp des vieux » (PDÎ : 388). Il trouvera dans une sexualité épanouie avec une jeune femme (Esther, vingt-deux ans) un nouveau moyen pour canaliser une naturelle agressivité omniprésente, qu'il a longtemps sublimée de manière flamboyante et efficace par la création artistique et l'humour corrosif. La micropsychanalyse soutient d'ailleurs que « la sexualité est la voie de décharge la plus économique [de l'agressivité] pour l'équilibre psychobiologique » (X : 212), du fait des échanges d'informations (objets et buts) entre les deux activités qui sont facilités par le système pulsionnel. Ce dont Daniel semble conscient :

Le plaisir sexuel n'était pas seulement supérieur, en raffinement et en violence, à tous les autres plaisirs que pouvait comporter la vie ; il n'était pas seulement l'unique plaisir qui ne s'accompagne d'aucun dommage pour l'organisme, mais qui contribue au contraire à le maintenir à son plus au degré de vitalité et de force ; il était l'unique plaisir, l'unique objectif en vérité de l'existence humaine (PDÎ : 383).

#### **1.1.4.9 La sexualité : abolir la solitude inhérente au vide omniprésent<sup>60</sup>**

La sexualité s'inscrit à la suite du sommeil-rêve et de l'agressivité dans les activités cardinales de l'homme que définit la micropsychanalyse. Le but global de la sexualité est de « réaliser un contact, voire une fusion psychobiologique » (X : 210), cela dépendamment des zones corporelles (érogènes ou non) en jeu. Cette irrépressible tension vers un contact suscitée par l'activité et la copulsion sexuelle vise toujours « l'abolition de la solitude inhérente au vide omniprésent en satisfaisant-réalisant le besoin-désir de pénétrer-être

---

<sup>59</sup> Je souligne.

<sup>60</sup> (X : 210).

pénétré<sup>61</sup> et de s'autoreproduire » (Y : 208). En effet, « c'est finalement l'autoreproduction que vise la co-pulsion sexuelle pour tenter de pallier au *sic vide* » (Y : 208).

### 1.1.5 Le « traitement<sup>62</sup> » micropsychanalytique<sup>63</sup>

Toute micropsychanalyse a pour but l'homéostasie psychobiologique, c'est-à-dire l'atteinte d'une redynamisation de l'énergie de l'analysé en le libérant de ses répétitions névrotiques. Ces répétitions sont les symptômes de conflits psychiques qui entravent le bien-être de la personne au quotidien. Les conflits ou nœuds psychiques peuvent être à l'origine de peurs, de phobies, de perversions, de comportements répétitifs et/ou destructeurs (TOC, sadomasochisme, etc.) dans les relations amoureuses, familiales, professionnelles et sociales. Le processus de redynamisation micropsychanalytique se réalise par « l'appréhension du vide » (AMV) au cours des longues séances à l'aide de la méthode freudienne des associations libres, lesquelles se trouvent alimentées par des périodes d'étude des appoints techniques, que la micropsychanalyse a mis au point.

#### 1.1.5.1 Les longues séances : débloquent la parole

C'est au fil de ses expérimentations sur la durée des séances d'analyse que Silvio Fanti a déterminé qu'une plage de trois à quatre heures s'avérait le meilleur choix. La

---

<sup>61</sup> Précisons : le désir conscient ou inconscient de pénétrer n'importe quelle ouverture corporelle et d'être pénétré par n'importe quelle ouverture corporelle.

<sup>62</sup> Les micropsychanalystes nomment et considèrent les analysés comme des clients, et non comme des patients, c'est-à-dire des personnes diagnostiquées souffrantes (par un psychiatre, par exemple) et ayant impérativement besoin de voir leur affection traitée par une médication ou par un traitement spécifiques.

<sup>63</sup> Nous avons choisi de proposer une sous-partie décrivant la portion technique de la micropsychanalyse afin de mieux expliciter le rôle du vide dans la pratique micropsychanalytique, mais également dans le but de montrer les différences presque diamétrales entre les méthodes d'investigation du psychisme des micropsychanalystes et notre démarche d'analyse de l'œuvre houellebecquienne, sous-tendue strictement par le modèle théorique de la micropsychanalyse – donc par l'éclairage qu'elle porte notamment sur la sexualité humaine – et non par les moyens qu'elle prend pour laisser l'analysé prendre contact avec son vide constitutif.

fréquence des longues séances, nom donné aux séances de micropsychanalyse, est d'un minimum de cinq par semaine. De son côté, Freud proposait trois ou quatre séances hebdomadaires de cinquante minutes. D'aussi longues séances quasi quotidiennes ont pour effet de potentialiser la dynamique associative en stimulant la verbalisation chez l'analysé, qui dispose du temps « nécessaire » pour que « la parole se débloque » (Z : 43). En effet, pour que puissent véritablement se réaliser les associations libres, l'analysé doit absolument s'efforcer de s'exprimer avec la plus grande liberté, sans se soucier aucunement des règles, des lois, des tabous, des interdictions, de l'éthique, de la morale, de la vérité, du mensonge, et même de toute valeur. Dans le même temps, l'analysé essaiera également avec constance de laisser s'exprimer ses pensées en dehors des règles régissant habituellement la communication, c'est-à-dire de tout discours et de toute expression verbale, que ces conventions concernent la politesse, la bienséance, la décence, de même, bien sûr, que les règles encadrant la quantité et la qualité des informations communiquées et la prise en compte du destinataire (âge, statut, relation l'interlocuteur). Ici, on l'aura compris, le véritable destinataire de la prise de parole est l'analysé lui-même, auquel on accorde un long droit de parole qui lui est entièrement dévolu. Cela, afin qu'il apprivoise, petit à petit, son vide constitutif. Les associations libres recouvrent des mots, des ensembles de mots, des phrases interrompues, heurtées, nerveuses, affolées, répétitives ou très répétitives. Pour que les associations soient libres, il ne doit y avoir ni censure ni sélection. Puis, au fil des longues séances viendront se greffer les appoints techniques, dispositifs de renforcement du travail analytique mis au point par Silvio Fanti.

#### **1.1.5.2 Les appoints techniques : « à point » et soutiens**

La micropsychanalyse propose quatre appoints techniques concourant directement à renforcer le travail d'analyse en longues séances : l'étude de photographies de l'analysé, de son arbre généalogique (qu'il peut dessiner selon certaines directives), du plan de la maison de ses premières années, dit « de situation » (« l'immeuble proprement dit, sa façade, son emplacement dans le quartier, ses alentours immédiats... » (Z : 152-153)) ou « de détail »

(« les appartements, les différentes pièces et leur ameublement » (Z : 153)) et finalement la correspondance personnelle (amoureuse, sociale, familiale) de l'analysé. Le micropsychanalyste demande à chaque analysé en longues séances, au moment qu'il juge opportun dans la conduite de l'analyse, d'étudier minutieusement ses photos, sa correspondance, de dessiner le plan d'habitation d'enfance (en priorité, car là se situent, on l'a vu, les années cruciales de son développement) et de faire son arbre généalogique. Appoints et à *point* techniques, donc, le concours de ce matériel ne venant que lorsque jugé utile et souhaitable pour potentialiser le travail des associations libres sur le divan.

## 1.2 LA SEXUALITÉ DANS LES ROMANS DE HOUELLEBECQ ÉCLAIRÉE PAR LE MODÈLE THÉORIQUE DE LA MICROPSYCHANALYSE

### 1.2.1 L'irrépressible besoin-désir

Pareillement à l'analysée en longue séance qui affirme : « je ne me sens bien que lorsqu'un homme est en moi [...] je n'aime pas mon vagin vide » (X : 210-211). Ou bien à l'analysé qui confie :

... parfois... j'essaie d'enfiler un pied ou une main dans le vagin de ma femme... j'aimerais rentrer en elle avec tout mon corps... me blottir entièrement dans son utérus... être comme dans le ventre de ma mère... quand elle était toute à moi... un jour que j'étais dans sa bouche, j'avais introduit mes doigts dans son vagin et dans son rectum... comment être davantage en elle (X : 211),

les narrateurs et personnages des romans de Houellebecq sont habités de l'irrépressible désir d'un contact, d'une union, d'une fusion psychobiologiques. Ou en sont transpercés jusqu'à l'os lorsqu'ils en sont privés, dévorés par « l'insoutenable douleur de l'isolement affectif » (PDĪ : 439). Le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* voit même en cette



solitude, et ce vide, finalement, une cause directe des souffrances des patients d'un institut psychiatrique où il séjourne pour dépression :

l'idée me vint peu à peu que tous ces gens – hommes ou femmes – n'étaient pas le moins du monde dérangés ; ils manquaient simplement d'amour. Leurs gestes, leurs attitudes, leurs mimiques trahissaient une soif déchirante de contacts physiques et de caresses ; mais, naturellement, cela n'était pas possible. Alors ils gémissaient, ils poussaient des cris, ils se déchiraient avec leurs ongles ; pendant mon séjour, nous avons eu une tentative réussie de castration (EDL : 149-150).

Mais le manque affectif et sexuel doit souvent être géré *dans la vie de tous les jours*, et parfois, des personnages houellebecquiens peinent manifestement à domestiquer ces désirs, ces béances qui les habitent, ou plutôt qui les rongent. Comme le remarque encore le narrateur d'*Extension*, cette fois chez sa collègue Catherine Lechardoy :

Je n'éprouvais aucun désir pour Catherine Lechardoy ; je n'avais nullement envie de la *troncher*<sup>64</sup>. Elle me regardait en souriant, elle buvait du Crémant, elle s'efforçait d'être courageuse ; pourtant, je le savais, elle avait tellement besoin d'être *tronchée*<sup>65</sup>. Ce trou qu'elle avait au bas du ventre devait lui apparaître tellement inutile. Une bite, on peut toujours la sectionner ; mais comment oublier la vacuité d'un vagin ? (EDL : 46-47)

Le désir de réaliser un contact physique s'exprime d'une foule de manières chez Houellebecq. En cela, il témoigne de l'éventail infini des moyens humains pour essayer de toucher l'autre et d'en être touché. Loin de savoir par avance si l'entreprise sera couronnée de succès, les personnages essaient « sans filet » d'atteindre la personne désirée. Cela s'illustre par exemple avec une approche sexuelle directe mais non violente, tel le personnage de Fadiah, dans *La Possibilité d'une île*, qui forme un couple « ouvert » avec

---

<sup>64</sup> Je souligne.

<sup>65</sup> Je souligne.

Patrick : elle « enlaça [Daniel] par derrière, frottant son pubis contre [s]es fesses, posant ses mains à hauteur de [s]on bas-ventre » (PDÎ : 120). Ce à quoi répond Patrick qui discutait avec Daniel : « Elle fait ça avec tout le monde! (PDÎ : 120). Précisons que ce geste de Fadiyah sur Daniel pourrait être vu comme une tentative inconsciente et détournée de pénétrer ce dernier. En effet, la tension sexuelle essaie de se résoudre dans le contact le plus intime possible avec le corps d'une autre personne, ce qui peut également être fait avec un objet<sup>66</sup>, un végétal<sup>67</sup>, voire un animal dans les cas de perversions. Et cette tentative de contact est sous-tendue par le désir de pénétrer-être pénétré quand les zones corporelles le permettent *ou pas*, car l'élan vers la fusion avec l'autre, le désir de se fondre en lui est indépendant de ses possibilités pratiques de réalisation. Dans le cas où une fusion, une pénétration ne sont pas possibles, la motion sexuelle trouve un objet substitutif pour se décharger en totalité ou en partie, tel le frottement contre le corps de l'autre, contre un objet, un végétal, etc., ou encore, par l'intromission d'un doigt dans une oreille, d'une langue dans la bouche, etc. Bien sûr, le désir sexuel s'exprime également par écrit chez Houellebecq, tel qu'on le voit chez une femme amoureuse de Daniel qui « insista pendant un nombre d'années effroyable » (PDÎ : 313) pour qu'il daigne la toucher :

J'aurais pu, à l'extrême limite, opérer un cunnilingus sur la personne de Gros Cul [...] Mais même cela, j'en avais la certitude, n'aurait pas pu suffire – et n'aurait peut-être même fait qu'aggraver ses souffrances. Elle voulait, comme tant d'autres femmes, elle voulait être *pénétrée*<sup>68</sup>, elle ne se satisferait pas à moins, ce n'était pas négociable (PDÎ : 312).

Cette apparente certitude sur le caractère irremplaçable de la pénétration semble laisser voir que Daniel connaît et sent, chez lui comme chez la femme, le besoin-désir de pénétrer<sup>69</sup> -

---

<sup>66</sup> Tels une peluche, un oreiller, une couverture, etc.

<sup>67</sup> Par exemple, un arbre qu'une personne esseulée prendrait dans ses bras.

<sup>68</sup> Je souligne.

<sup>69</sup> Nous pourrions voir le désir de pénétration même dans l'exemple où Fadiyah est agente. En effet, se frotter les fesses dans le dos de Daniel peut apparaître comme un désir (conscient ou non) de le pénétrer.

être pénétré que décrit la micropsychanalyse. Plus généralement, les personnages houellebecquiens semblent être conscients qu'il n'y a aucune limite au spectre des expressions du désir sexuel dans ses moyens : courriels enflammés, frottements, regards éloquents, mais aussi dans ses objets substitutifs, comme nous le fait voir le narrateur d'*Extension* : « Je sais bien que les garçons bouchers se masturbent avec des escalopes... qu'ils continuent ! ça n'est pas cela qui pourra freiner le développement de ma pensée ! » (EDL : 95). De plus, il semble se dégager très nettement, chez Houellebecq, la certitude que le désir de pénétration et d'être pénétré n'est pas qu'un élan humain inscrit dans sa nature et toutefois ponctuel, mais plutôt un déterminant de ce dernier, dans la mesure où sa frustration est à même de faire basculer l'état mental ou plus « modestement » d'investir le corps, des années durant, d'une souffrance « ordinaire » parce que constante... et universelle. Une des fictions animalières de la main du narrateur d'*Extension* semble bien exprimer, par l'allégorie, cette même tension sans âge chez l'humain, immuable comme sa nature, attribuable absolument à la femme comme à l'homme :

doublé est la nature de la vache bretonne. À certaines périodes de l'année (précisément spécifiées par l'inexorable fonctionnement de la programmation génétique), [...] ses meuglements s'accroissent, se prolongent, leur texture harmonique elle-même se modifie jusqu'à rappeler parfois de manière stupéfiante certaines plaintes qui échappent aux fils de l'homme. [...] La clef de l'énigme est fort simple, et la voici : ce que désire la vache bretonne (manifestant ainsi, il faut lui rendre justice sur ce point, le seul désir de sa vie) c'est « se faire remplir » (EDL : 10).

Nous avons également remarqué qu'outre le désir protéiforme de pénétration et d'être pénétré illustré cette fois par l'heureuse formule « se faire remplir », laquelle s'aligne parfaitement sur l'expression « mon vagin vide » de l'analysée en longue séance citée plus tôt, la représentation de la sexualité chez Houellebecq semble problématiser jusqu'à un certain point ce que la micropsychanalyse nomme l'excitabilité

sphinctérienne<sup>70</sup>, de laquelle participent tous les orifices corporels. En effet, il nous paraît clair que le plaisir sexuel anal (intromission d'un doigt dans l'anus chez l'homme comme chez la femme ou pénétration anale de la femme) entre de plain-pied dans la sexualité des personnages houellebecquiens, donc dans leurs schèmes du plaisir sexuel non pas au plan personnel, mais humain. Cela est visible dans les pratiques sexuelles mettant en jeu l'anus, présentes dès les premiers rapports sexuels des personnages, et naturellement, sans quérir l'approbation du partenaire. Par exemple, Michel de *Plateforme* qui, pour donner du plaisir à sa nouvelle compagne Valérie – venant de lui dire : « " Alors lèche-moi, ça va me faire du bien " » (PLAT : 141) – met « un doigt dans son cul, approach[e] la bouche et embrass[e] le bouton » (PLAT : 141). De même Valérie qui donne du plaisir à Michel en le masturbant : « elle posa une main sur mes couilles, introduisit le majeur dans l'anus ; de l'autre main, elle continuait à branler avec régularité » (PLAT : 301). Dans *Les Particules élémentaires*, même scénario avec Bruno et Christiane qui viennent de se rencontrer : Bruno fit une brève pause, introduisit un doigt dans l'anus, un autre dans le vagin et recommença à lécher le clitoris du bout de la langue » (PÉ : 141). Le plaisir par voie anale semble aussi naturel que par voie génitale dans l'œuvre de Houellebecq et rend ainsi compte partiellement de l'excitabilité sphinctérienne décrite par la micropsychanalyse, car si l'orifice buccal intervient de manière importante également dans toutes les pratiques sexuelles des personnages, d'autres orifices corporels telles les oreilles n'ont toutefois aucune place au sein de celles-ci, alors que cette zone est généralement connue comme érogène. Mais les romans de Houellebecq rendent compte non seulement d'une diversité certaine dans les pratiques sexuelles, telles que l'échangisme (PÉ, PDÎ), la pénétration anale (PLAT, PDÎ), le triolisme avec une prostituée (PLAT) ou encore le « plan à quatre » (deux couples constitués) (PÉ, PLAT), la « partouze » (sexualité de groupe, pénétrations à la chaîne) (PÉ, PDÎ) et le SM (PLAT), mais ils décrivent également des pratiques sexuelles qui tiennent de l'acte criminel que la société condamne parce que la dimension agressive

---

<sup>70</sup> Qui sera définie au point suivant : « 1.2.2 Agressivité-sexualité : un compagnonnage de faveur ».

de l'acte sexuel dépasse les limites acceptables pour atteindre la cruauté – qui est la recherche d'un plaisir sadique destructeur. Le plaisir, par exemple, dans le désir de provoquer de la douleur chez l'autre, d'avoir pour but d'agresser, de détruire, de mutiler, de soumettre avec une force excessive, ou de tuer. Cela, dans d'innombrables modalités telles la mutilation de toute partie du corps, et en particulier des ouvertures corporelles (comme nous le verrons) ou encore l'ablation des organes génitaux, le meurtre précédé ou suivi d'un viol par une personne ou un groupe.

### 1.2.2 Agressivité-sexualité : un compagnonnage de faveur<sup>71</sup>

Tout dynamisme copulsionnel a comme caractéristique intrinsèque de « créer des liens moteurs entre les entités psychobiologiques » (Y : 207). Ainsi, « toutes les copulsions participent d'une manière ou d'une autre à l'activité sexuelle » (X : 210). Mais la copulsion sexuelle entretient un compagnonnage de faveur avec les copulsions agressives spécifiques du fait qu'elles procèdent toutes deux du tronc pulsionnel de mort-de vie, apparaissant comme deux barreaux de l'échelle pulsion de mort-de vie<sup>72</sup>. Cela réalise – toujours en accord avec le dynamisme neutre du vide et son absolue non-finalité et neutralité – de fortuits échanges d'informations, qui s'expriment par des relatives<sup>73</sup> équivalences et coïncidences d'objet-but (et même de source). C'est pourquoi le développement psychosexuel de tout être humain, qui s'amorce dès le stade initiatique, suivi du stade oral, anal, puis phallique « est immédiatement agressif-sexuel » (Y : 211). Ce développement s'amorce, nous l'avons vu, par « l'apprentissage agressif-sexuel auquel la mère force son fœtus » (X : 182). Le lien qui unit mère et fœtus est synaptique (« synapse fœto-maternelle ») (Y : 213), c'est-à-dire que « les projections-identifications de la sexualité de la mère enchaînent celles que le fœtus utilise pour former son ça-moi-surmoi » (Y : 213).

<sup>71</sup> « Si n'importe quelle co-pulsion peut s'intégrer à l'activité sexuelle, l'agressivité entretient avec elle un compagnonnage co-pulsionnel de faveur » (Y : 208).

<sup>72</sup> Nous empruntons cette analogie à Daniel Lysek (SA).

Ces trois instances psychiques se trouvent à l'état d'ébauche durant le stade initiatique qui couvre toute la grossesse en raison de cette profonde connexion mère-fœtus. Toutes les copulsions spécifiques agressives écrivent la sexualité de l'être humain dès le stade initiatique, durant les autres stades<sup>74</sup> du développement psychosexuel, puis pour la vie. De même, toute extériorisation sexuelle procède de l'une ou l'autre des copulsions agressives spécifiques. Le stade oral suit le stade initiatique. Il s'étend de la naissance à un an et est marqué, durant la période fusionnelle du nouveau-né avec la mère (de zéro à six mois<sup>75</sup>), par la copulsion aggressive spécifique « d'annihilation qui prend le contre-pied de la fusion et vise la destruction complète (y compris de soi-même), l'anéantissement » (Z : 241). Cela s'explique par le fait que durant cette période, « l'agressivité est centrée sur la survie, la satisfaction des besoins vitaux, l'évitement de leur frustration et de l'état de manque » (Z : 241). Cette agressivité nourrit en même temps la sexualité fusionnelle du nourrisson, qui peut être grossièrement circonscrite par « le monème enfant-bouche-sein-mère<sup>76</sup> » dans la mesure où, « à partir de la satisfaction initiale du besoin nutritionnel impliquant la zone buccale, le but pulsionnel peut se transformer autoérotiquement en plaisir exclusivement sexuel ou agressif » (Z : 240). Ainsi, la sexualité du nourrisson en stade oral fusionnel « cherche à obtenir un maximum d'intimité, de contact, de toucher pour assurer une incorporation maximale : téter, sucer, aspirer, déglutir, s'endormir sur place et pouvoir recommencer sans fin selon le principe de plaisir » (Z : 241). La période défusionnelle qui couvre le septième mois de vie à un an « permet à l'enfant de se dégager progressivement de sa dépendance totale à la mère [...] et de s'orienter vers une autonomie psychique et

---

<sup>73</sup> À prendre ici dans le sens du hasard, et non de ce qui n'est pas appréhendable de manière précise et juste.

<sup>74</sup> « Le mot " stade " est employé dans son acception freudienne d'organisation de pulsions partielles, agressives et sexuelles, dont la charge (déplaisir) et la décharge (plaisir) sont liées à une zone érogène » (Z : 236).

<sup>75</sup> De zéro à six mois et non durant la période intra-utérine, car le fœtus et sa mère sont en guerre, celle de la survie.

<sup>76</sup> Dans son article sur l'agressivité et la sexualité (Z : 231-250), Liliana Zanta précise que « la bouche comme source pulsionnelle et zone érogène spécifiquement orale ne se limite pas aux lèvres et à la cavité buccale mais englobe en particulier : a) l'appareil digestif : de la cavité buccale jusqu'à l'estomac ; b) l'appareil respiratoire : de la cavité buccale jusqu'au poumons ; c) l'appareil de phonation (et du langage) : de la cavité buccale jusqu'au larynx ; d) l'appareil sensoriel : l'appareil buccal (goût), nez (olfaction) yeux, (vision),

corporelle » (Z : 242) qu'il n'avait pas auparavant, formant, dans sa perspective, un tout psychobiologique avec la mère. « L'intervention de pulsions agressives ultraspécialisées de type sadique » (Z : 242) réalise cette défusion. La succion devient vorace, tend à épuiser le sein et à vider la mère » (Z : 242). Apparaissent des « désirs de mordillement, de morsure et même de dévoration » (Z : 242). L'incorporation caractérisant la relation mère-nourrisson du stade oral « prend une tournure de dévoration cannibalique » (Z : 242). La sexualité défusionnelle du nourrisson est « entièrement étayée sur la pulsionnalité agressive » (Z : 242) et s'exprime par l'ambivalence amour-haine et le sadomasochisme, car la mère est désormais un tout séparé de son nourrisson qui peut aimer, haïr, frustrer, rejeter son enfant. « Fondamentalement agressif » (Z : 243), le sadomasochisme « comporte toujours un plaisir à connotation sexuelle » (Z : 243) du fait de « l'érotisme lié au sein maternel » (Z : 243). Pour la micropsychanalyse, « [l]es vécus agressifs et sexuels du stade anal [de deux à trois ans] sont d'une importance et d'une richesse immenses » (Z : 243). Durant cette période, l'anus, le sphincter anal et les fèces ont une « prépondérance érogène » (Z : 244). Cela s'explique par l'apprentissage de l'enfant à contrôler son sphincter en étant « propre et obéissant, à faire ses selles quand [sa mère] le veut, où elle le veut et pendant le temps qu'elle le veut » (Z : 244).

Un apprentissage [qui] s'accompagne d'échanges amoureux, de tendresse, de caresses, de promesses, de récompenses, mais aussi de menaces, de réprimandes et de châtements (fessées...). Ainsi s'organise l'érotisation agressive et sexuelle de la zone anale et de la fonction sphinctérienne (Z : 244).

Précisons que toutes les ouvertures corporelles (bouche, méat urétral, fente vulvaire, orifices mammaires, narines, orifices auriculaires, yeux, pores de la peau, ombilic) apparaissent comme des « équivalents psychobiologiques sphinctériens » (Z : 245) à partir

---

oreilles (ouïe), peau (toucher). De même le sein, comme objet pulsionnel, peut être substitué par une autre partie, fonction ou qualité du corps maternel, telle que : la main, un doigt, la peau, l'odeur, la voix... »

du stade anal, ouvertures auxquelles sont liés tous les organes des sens. Cela pourrait expliquer, par exemple, pourquoi un des personnages houellebecquiens, David di Meola, désire se masturber dans l'« orbite saignante » (PÉ : 206) d'une vieille dame devant qui il a démembré son petit-fils ou sa petite-fille, comme on le verra.

C'est la copulsion agressive spécifique d'emprise qui marque le stade anal. Retenir-expulser les matières fécales, mais aussi « contrôler et maîtriser par la force n'importe quelle ouverture ou fermeture psycho-corporelle pour, finalement, arriver à dominer n'importe quel objet : personne, chose ou pensée » (Z : 246). Il en va de même pour la copulsion sexuelle. Elle est liée à la copulsion d'emprise, la décharge (plaisir) s'obtenant par le contrôle (ouverture-fermeture sphinctérienne) comme celui de toute ouverture corporelle ou objet relationnel. Le stade phallique couvre la période trois-cinq ans et est caractérisé par le complexe d'Œdipe et le complexe de castration. La pulsionnalité de ce stade (« dans ses vécus et ses désirs agressifs et sexuels) [...] se concentr[e] sur les organes génitaux » (Z : 247). « La problématique existentielle est de posséder ou non l'organe mâle » (Z : 247). Les complexes d'Œdipe et de castration engendrent, au point de vue agressif,

le désir de tuer qui peut avoir de nombreux corollaires suivant les modalités des vécus œdipiens et préœdipiens : désir d'être reconnu, désir d'appartenance, désir du pouvoir, désir de vengeance, désir d'éliminer l'autre, désir de castration, désir de meurtre sadique, désir de meurtre cannibalique... b) au point de vue sexuel, il existe deux désirs nucléaires : le désir de pénis et le désir d'inceste ; ils ont deux corollaires principaux : le désir de pénétration et le désir de procréation (Z : 249-250).

Ainsi, il appert que la copulsion sexuelle ne se charge, ne charge ni ne se décharge sans l'agressivité. Dès la conception, dès le stade initiatique. Et pour toute la vie, dans la mesure où « le sadisme et le masochisme [...] sont ensemble à l'œuvre dans les faits et gestes les plus banals d'une personne » (Y : 210-211). La micropsychanalyse pose chez tout humain le sadomasochisme sexuel (éprouver du plaisir à torturer-être torturé), social



(relations humaines (soi et les autres), meurtres, guerres, massacres) ou moral (relations avec soi et les autres) de tout être humain en fournissant l'explication suivante :

c'est au hasard du refoulement pré-originaire et originaire (en particulier anal) que les liens non spécifiques unissant énergétiquement [l'agressivité et la sexualité] se structurent et réalisent des équivalences entre les caractéristiques de la co-pulsion sexuelle et celles des co-pulsions agressives (X : 214).

La micropsychanalyse explique l'omniprésence du sadomasochisme chez l'humain en s'appuyant sur l'énergétique idéenne puis au dynamisme copulsionnel : le sadomasochisme vise copulsionnellement à réaliser la propension de la pulsion de vie, c'est-à-dire essayer d'échapper au vide, en jouant sur l'objet (externe ou personne propre) selon la propension de la pulsion de mort, c'est-à-dire en essayant de réduire cet objet à son vide constitutif. Donc, « le sadomasochisme/joue le rôle vital/de propulseur-amortisseur/de la pulsion de mort-de vie » (X : 217). En somme, comme le laissent voir les stades oral, anal et phallique, puis le vital sadomasochisme (latent ou manifeste), « la sexualité est au service de l'agressivité et motive avec elle l'ensemble des relations d'objet » (X : 219).

### 1.2.3 Agressivité sexuelle et sexualité aggressive des individus houellebecquiens

Tous les romans de Houellebecq témoignent d'une sexualité travaillée, marquée et exprimée par l'agressivité : rapports humains sadomasochistes latents (de type social, moral) ou manifestes (SM), agressivité sublimée par l'envie subite de rapports sexuels, ou encore rapports sexuels criminels. Bruno, des *Particules élémentaires*, se fait agresser et violer par un ou plusieurs pensionnaires du lycée de Meaux :

Pelé s'approche à son tour. Il est petit, râblé, extrêmement fort. Il gifle violemment Bruno, qui se met à pleurer. Puis ils le poussent à terre, l'attrapent par les pieds et

le poussent sur le sol. Près des toilettes, ils arrachent son pantalon de pyjama. Son sexe est petit, encore enfantin, dépourvu de poils. Ils sont deux à le tenir par les cheveux, ils le forcent à ouvrir la bouche. Pelé lui passe le balai de chiottes sur le visage. Il sent le goût de la merde. Il hurle. Brasseur rejoint les autres [...] Il sort sa bite, qui paraît à Bruno épaisse, énorme. Il se place à la verticale et lui pisse sur le visage. La veille il a forcé Bruno à le sucer, puis à lui lécher le cul ; mais ce soir il n'en a pas envie (PÉ : 43).

Le contrôle de Brasseur sur Bruno par l'évacuation de l'urine, par la fellation et par le contact bucco-anal semble clairement, dans cet extrait, une décharge-plaisir de type sadique. L'érotisation du sphincter, de la bouche à l'anus, mettant en jeu la copulsion spécifique agressive d'emprise règle bien ici la relation d'objet Bruno-Brasseur sur le mode du plaisir par l'asservissement. Une certaine communauté de destin avec Marylise, dans *Plateforme*, victime d'un viol collectif dans un métro :

Les quatre types s'étaient approchés d'elle, ils avaient tout de suite commencé à l'insulter. Elle avait tenté de discuter, de plaisanter avec eux ; en échange, elle avait récolté une paire de gifles qui l'avait à moitié assommée. Puis ils s'étaient jetés sur elle, deux d'entre eux l'avaient plaquée au sol. Ils l'avaient pénétrée violemment, sans ménagements, par tous les orifices. Chaque fois qu'elle tentait d'émettre un son elle recevait un coup de poing, ou une nouvelle paire de gifles. Cela avait duré longtemps, le train s'était arrêté plusieurs fois ; les voyageurs descendaient, changeaient prudemment de compartiment. En se relayant pour la violer les types continuaient à plaisanter et à l'insulter, ils la traitaient de salope et de vide-couilles. À la fin, il n'y avait plus personne dans le compartiment. Ils finirent par lui cracher et lui pisser dessus, réunis en cercle autour d'elle, puis la poussèrent à coups de pied, la dissimulèrent à moitié sous une banquette. [...] le commissaire n'était pas réellement surpris ; d'après lui elle avait eu, relativement, de la chance. Il arrivait assez souvent, après avoir utilisé la fille, que les types la terminent en lui enfonçant une barre cloutée dans le vagin ou l'anus (PLAT : 191-192).

La décharge de l'agressivité par une sexualité-agressive sadique et criminelle est innervée, ici, par les copulsions agressives spécifiques d'emprise (posséder l'objet « Marylise » en la dominant par les pénétrations à la chaîne, voire concurrentes, et par l'évacuation de

l'urine), d'agression (coups physiques, insultes) et de destruction (lorsque les agresseurs laissent leur victime pour morte en la « terminant » par un coup fatal).

Plusieurs personnes ne violeront ni ne tueront de leur vie, mais auront toutefois envie de regarder d'autres gens accomplir ces actes sadiques. Il y a un marché pour les films pornographiques et ultraviolents, comme on le voit avec Daniel de *La Possibilité d'une île*. Ce personnage semble éprouver du plaisir non pas seulement à l'idée des profits qu'il récoltera, mais à imaginer les chairs d'un couple lacérées et les organes sexuels de l'homme non pas mutilés mais sectionnés, arrachés. C'est d'ailleurs Daniel qui confiait qu'il lui était « arrivé à plusieurs reprises de baiser des filles dans l'unique but d'assurer mon emprise sur elles et au fond de les *dominer*<sup>77</sup> » (PDÎ : 216). Il semble bien s'agir dans les deux cas d'une décharge-plaisir oblique, camouflée, de type sadique également, par l'impression de dominer l'objet imaginé « couple faisant l'amour » ou l'objet bien réel « femme », mais qui s'avère tout à fait acceptable par la société, tant qu'il n'y a ni contrainte dans les rapports sexuels ni violence. Ni, bien sûr, de sexe véritablement tranché. L'agressivité et sa modalité copulsionnelle sadique paraissent réussir, chez Daniel, à se sublimer dans une sexualité fantasmatique et réelle tout à fait acceptable d'un point de vue moral. Tout comme Jean-Yves, dans *Plateforme*, qui arrive à contenir son envie de tuer la gardienne négligente de ses enfants. Il avait déjà saisi un marteau pour ce faire, mais se retient, décharge une partie de son agressivité : « [i]l claqua la porte derrière elle dans un mouvement de violence incontrôlée » (PLAT : 253). Puis, il se met à la recherche d'alcool et en déniché dans la cuisine. Juste après, « il composa successivement le numéro des trois filles qu'il avait rencontrées par Internet » (PLAT : 253). Cette sublimation réussie, c'est-à-dire non destructrice, morale et légale, s'apparente à ce que rapporte une analysée en longues séances : « un jour, j'ai lu qu'à New York on fait la queue pour voir un film où un père sodomise son enfant de quatre ans » (X : 215). À la différence près que l'inceste, la pédophilie et l'abus sexuel sont sévèrement condamnés et sanctionnés par la société. Cette différence est fondamentale d'un point de vue moral, mais d'aucune importance pour

l'instinct d'essais aveugle et le sommeil-rêve absolument omnisexuel, chef d'orchestre des activités cardinales agressivité et sexualité et de toutes les copulsions. C'est pourquoi tout, le meilleur comme le pire, est possible, chez l'humain. L'humain dont la fondatrice agressivité, la foncière et même vitale part sadomasochiste se déchargent dans la sexualité, canal naturel et de faveur. Ainsi David di Meola, dans *Les Particules élémentaires* :

un bon *snuff movie* pouvait se négocier extrêmement cher, autour de vingt mille dollars la copie. Un soir, invité à une partouze chez un ami avocat, David avait reconnu un de ses films diffusé sur un téléviseur dans une des chambres à coucher. Dans cette cassette, tournée un mois auparavant, il sectionnait un sexe masculin à la tronçonneuse. Très excité, il avait attiré à lui une gamine d'une douzaine d'années, une amie de la fille du propriétaire, et l'avait collée devant son siège. La fille s'était un peu débattue, puis avait commencé à le sucer. [...] David jouit dans la bouche de la fille au moment où sa lame tronçonnait le sexe (PÉ : 210).

Le jeune homme va même jusqu'au meurtre :

On avait retrouvé à son domicile une centaine de cassettes vidéo de meurtres et de tortures, classées et étiquetées avec soin ; sur certaines d'entre elles, il apparaissait à visage découvert. La cassette projetée à l'audience représentait le supplice d'une vieille femme, Mary Mac Nallahan, et de sa petite-fille, un nourrisson. Di Meola démembrait le bébé devant sa grand-mère à l'aide de pinces coupantes, puis il arrachait un œil à la vieille femme avec ses doigts avant de se masturber dans son orbite saignante ; en même temps il actionnait la télécommande, déclenchait un zoom avant sur son visage. Elle était accroupie, étroitement fixée au mur par des colliers en métal, dans un local qui ressemblait à un garage. À la fin du film, elle était allongée dans ses excréments ; la cassette durait plus de trois-quarts d'heure (PÉ : 205-206).

Ces actes criminels d'une cruauté et d'une horreur insoutenables qu'a choisi de décrire Michel Houellebecq dans ses romans trouvent bien entendu d'innombrables

---

<sup>77</sup> Je souligne.

résonances dans la réalité. Ils ne font que reconduire, de manière fantasmatique (comme chez Daniel dans ses films et toute sa production artistique) ou réelle et condamnable, une agressivité humaine qui est clairement, pour la micropsychanalyse, destructivité. Et une sexualité qui échoue parfois à canaliser correctement l'agressivité qui l'innerve constamment.

#### 1.2.4 Caractéristiques idéennes de la sexualité

La micropsychanalyse affirme que l'activité cardinale de la sexualité et « les myriades d'essais sollicités [par celle-ci] [...] conservent jusque dans leurs arrangements spécifiques, c'est-à-dire jusque dans la structuration psychobiologique de leurs ensembles, la neutralité, la non-finalité de l'Ide » (X : 222). Cela, en accord avec l'absolue neutralité, non-finalité et relativité de l'énergétique idéenne et, partant, des essais, puis de toutes les cellules des êtres vivants. Même, rappelons-le, les spermatozoïdes et les ovules. De cette manière, il est juste de dire que les relations sexuelles réalisées-consommées sur le mode de l'urgence tout comme les grossesses non désirées, accidentelles ou issues d'un viol (incestueux ou non), ectopiques, nerveuses, les fausses couches comme le vaste spectre des malformations physiques, des maladies et des insuffisances ne sont que l'expression d'essais absolument indifférents qui nous inventent, nous font, nous détruisent, nous tuent. Bien entendu, il est possible de tenter de sublimer la copulsion sexuelle, comme on le fait avec l'agressivité, en s'efforçant de canaliser l'énergie libérée par ces désirs-besoins en pratiquant un sport, en bricolant, en écrivant, etc. Mais la capacité de sublimation varie<sup>78</sup>, comme tout varie, d'une personne à l'autre et au sein d'une même personne. C'est pourquoi Silvio Fanti affirme que :

---

<sup>78</sup> « En somme, du niveau inconscient découle la capacité d'une personne à sublimer : sa propension à sublimer plus ou moins intensément, à sublimer de préférence son agressivité ou sa sexualité, et à le faire de telle ou telle manière » (SA : 15).

les femmes et les hommes/sont avant tout d'indifférents distributeurs/d'ovules et de spermatozoïdes. Même s'ils font semblant de s'affairer à mille choses et qu'elles que soient leurs capacités inconscientes de déformation ou de sublimation, ils n'existent et se perpétuent qu'au petit bonheur de leurs fortuites extériorisations sexuelles (X : 225).

### 1.2.5 Universelles velléités bisexuelles : envie du sperme, envie du pénis

Selon Silvio Fanti, il ressort du matériel des longues séances de tout analysé « un archaïque désir collectif à structuration orale : je l'appelle l'envie du sperme » (X : 223), qui s'avère « la référence psychomatérielle/et le bisexuel contenu phylogénétique de l'envie du pénis » (X : 223). Fanti se réfère à Melanie Klein et E. Jones pour poser que « l'envie du pénis représente un désir d'incorporation remontant aux premières projections-identifications » (X : 223). Il appuie cette observation avec l'attestation de la fellation, représentée par l'art dès la « plus haute Antiquité » (X : 223). Puis, en se basant toujours sur le matériel des longues séances, Silvio Fanti remarque que [d]e nos jours, la fellation est réclamée avec violence » (X : 224), toute nationalités confondues, et qu'« [a]u point de vue micropsychanalytique, cette voracité fait partie des co-pulsions de survie de l'homme moderne » (X : 224).

Les romans de Houellebecq ne représentent jamais l'envie du pénis chez l'homme. Toutefois, les modalités de l'éjaculation semblent une préoccupation très importante pour les personnages masculins et féminins, du fait de la récurrence, dans tout le romanesque, des scènes où elles sont mises en jeu. Ces modalités comprennent d'abord l'ingestion du sperme lors d'une éjaculation dans la bouche. Telle Esther, vingt-deux ans, jeune amante de Daniel : « Elle s'y prêtait maintenant avec joie, et j'éprouvai un immense bonheur à jouir dans sa petite bouche » (PDĪ : 196). Puis, le sperme jaillissant accidentellement sur le visage de la femme. Ce qui arrive à Christiane, nouvelle amante de Bruno dans *Les Particules élémentaires* lors d'une soirée dans une boîte pour couples libertins :

La femme commença à le branler, cependant que Christiane approchait à nouveau sa langue. En quelques secondes, pris par un soubresaut de plaisir incontrôlable, il éjacula sur son visage. Il se redressa vivement, la prit dans ses bras. « Je suis désolé, dit-il. Désolé. » Elle l'embrassa, se serra contre lui, il sentit son sperme sur ses joues. « Ça ne fait rien, dit-elle tendrement, ça ne fait rien du tout » (PÉ : 241).

De même qu'à Valérie, de *Plateforme*, de qui Michel pense qu'« elle devait avoir une bouche bien chaude, prompte à avaler le sperme d'un ami véritable » (PLAT : 49). Cela, avant même de la connaître et de devenir son amant.

Elle retira sa bouche et continua à me branler de deux doigts, tout en passant son autre main dans mon pantalon pour me caresser les couilles. Elle ferma les yeux ; j'éjaculai sur son visage. À ce moment, j'ai cru qu'elle allait avoir une crise de larmes ; mais finalement non, elle se contenta de lécher le sperme qui coulait le long de ses joues (PLAT : 174).

Autre modalité problématisant l'éjaculation : les divers endroits où la femme exprime le désir de recevoir l'éjaculat. Telle Christiane qui demande à Bruno : « " Jouis sur moi " . [...] Elle étala le sperme sur son visage et sur ses seins » (PÉ : 149). Pareillement à Jean-Yves, de *Plateforme*, avec la jeune Eucharistie, quinze ans :

La première fois il se retint, hésita à éjaculer dans sa bouche, mais très vite il s'aperçut qu'elle aimait ça [...] Elle savait très précisément, par ses gémissements, deviner l'instant où il allait venir. Elle éloignait alors son visage ; avec de petits mouvements précis elle orientait son éjaculation, parfois vers ses seins, parfois vers sa bouche (PLAT : 281).

Mais également Esther : « Immédiatement avant l'éjaculation elle se reculait légèrement pour recevoir le jet de sperme sur le visage ou dans la bouche, mais elle revenait ensuite à la charge pour lécher minutieusement, jusqu'à la dernière goutte » (PDÎ : 196).

Il apparaît clair que l'accueil du sperme par la femme, son désir de l'ingérer et, souvent, d'en couvrir son corps, constituent pour les narrateurs et personnages masculins un hommage, une preuve de respect, de tendresse et d'amour. Ce dont Esther est consciente : « l'expérience lui avait démontré de la manière la plus claire qu'il lui faudrait en prendre son parti, que la dégustation de leur sperme n'était pas pour les hommes un acte indifférent ni optionnel, mais constituait un témoignage personnel irremplaçable » (PDÎ : 196). Enfin, il se trouve également le regard de l'autre sur le sexe au moment de l'éjaculation. Accueil de celle-ci par les femmes aimées, tel que nous l'avons vu, mais aussi, parfois, son rejet. Rejet qui signe en quelque sorte le caractère « déplacé », indésirable du plaisir sexuel et de la sexualité active de l'homme mûr, tel Daniel, ou de l'adolescent disgracieux, comme Bruno. Cela provoque dans les deux cas une réaction agressive. Destructrice chez Bruno qui tue le chat ayant détourné la tête à la vue de son éjaculation : l'agressivité est projetée sur l'autre. Autoagressive chez Daniel, qui éprouvait déjà le sentiment de rejet lors d'une fête en l'honneur de sa copine Esther. Le rejet d'un homme de quarante-sept ans, seul parmi de jeunes gens dans la vingtaine avec qui Esther a des rapports sexuels libertins, cette dernière s'essayant à de nouvelles sensations sexuelles avec d'autres personnes que son copain. Ces jeunes gens qui refusent de toucher Daniel : une fille le repousse durant la nuit alors qu'il s'apprête à introduire un doigt en elle. Puis un second rejet, à l'aube : « je me masturbai rapidement près de la piscine. À quelques mètres de moi il y avait une fille vêtue de noir, au regard vide ; je pensais qu'elle ne remarquait même pas ma présence, mais elle cracha de côté au moment où j'éjaculais » (PDÎ : 335).

Dans les romans de Houellebecq, accueillir l'éjaculation, c'est accueillir l'homme. C'est réaliser un contact désiré avec lui. Et le sperme semble approfondir ce contact, car lorsque dans la bouche de la femme ou sur son corps abandonné à la substance – et donc à l'homme – une communion, une incorporation, une fusion spirituelle ont lieu. Ce désir perpétuel de fusionner duquel procède le moindre élan amoureux, car il a inventé l'amour.



### 1.2.6 L'amour : l'essai éphémère-perpétuel de ne pas être seul<sup>79</sup>

Pour la micropsychanalyse, l'amour est « essais égocentriques de possession » (X : 227) et « essais narcissiques de don de soi » (X : 227). Exclusivement, intégralement, « de par le monde » (X : 227). Parce que les essais amoureux « correspondent, dans leur structuration objectale-objective, à une tentative de récupération, de reconquête de la mère » (X : 227). Le besoin d'aimer apparaît ainsi comme une « formation de compromis entre l'impossible nouvelle fusion psychobiologique avec la mère et ses possibles substituts que sont les autres » (X : 229). Ainsi, pour la micropsychanalyse, le sentiment amoureux s'apparenterait bien à la recherche d'une complétude initiale que l'on nous a arrachée et qu'on ne cesse de rechercher, car on ne se remet pas de cette blessure originelle. Et cela semble aussi le cas chez Houellebecq : « Selon La Sœur Suprême<sup>80</sup>, la jalousie, le désir et l'appétit de procréation ont la même origine, qui est la souffrance d'être. C'est la souffrance d'être qui nous fait rechercher l'autre, comme un palliatif » (PDÎ : 367). Ce qui rejoint le plus-que-célèbre discours d'Aristophane dans le *Banquet* de Platon. Un texte que le personnage de Daniel<sup>25</sup> de *La Possibilité d'une île* connaît, ayant même retenu plusieurs passages par cœur, et qu'il propose comme définition de l'amour, taisant même celle de Socrate et de tous les autres...

Je reconnus le dialogue du *Banquet* dans lequel Aristophane expose sa conception de l'amour : « Quand un homme, qu'il soit porté sur les garçons ou sur les femmes, rencontre celui-là même qui est sa moitié, c'est un prodige que les transports de tendresse, de confiance et d'amour dont ils sont saisis ; ils ne voudraient plus se séparer, ne serait-ce qu'un instant. [...] Je me souvenais parfaitement de la suite : Héphaïstos le forgeron apparaissant aux deux mortels « pendant qu'ils sont couchés ensemble », leur proposant de les fondre et de les souder ensemble « de sorte que de deux ils ne fassent plus qu'un [...] Je me souvenais, surtout, des dernière phrases : « et la raison en est que notre ancienne

<sup>79</sup> « l'amour/est l'essai/de ne pas être seul » (X : 227).

<sup>80</sup> Écrit Daniel<sup>25</sup>, 11 (PDÎ).

nature était telle que nous formions un tout complet. C'est le désir et la poursuite de ce tout qui s'appelle l'amour (PDÎ : 467-468).

Dans tous les romans de Houellebecq, le désir de réaliser un contact s'exprime avec une insistance sans faille par une forte attraction et même par une fascination pour l'organe sexuel féminin. Une attirance psychosexuelle bien plus grande encore que pour n'importe quelle autre partie du corps de la femme. Cela, même si la femme désirée a une très belle poitrine, telle Valérie de *Plateforme* : « je me doutais déjà qu'elle avait des seins magnifiques ; mais c'était encore pire que ce que j'avais pu imaginer. Je ne parvenais pas à détacher mon regard des mamelons, des aréoles » (PLAT : 123). C'est la vulve de cette dernière qui attire le plus son amant Michel. Par exemple, il se masturbe en tentant de visualiser le sexe de Valérie, entraperçu à travers sa culotte avant qu'elle ne devienne son amante. Daniel de *La Possibilité d'une île* remarque, en observant des acteurs pornos « qui s'astiquaient mélancoliquement pour être en forme au moment de la *double*<sup>81</sup> » (PDÎ : 157), que « les hommes étaient vraiment de braves bêtes, parfois, dès qu'il était question de la chatte » (PDÎ : 157). Le narrateur d'*Extension* se masturbe dans les toilettes de L'Escale en se « concentr[ant] sur les vagins en général » (EDL : 113). De même Bruno, adolescent : « La nuit, il rêvait de vulves ouvertes. [...] L'univers était lent et froid. Il y avait cependant une chose chaude, que les femmes avaient entre les jambes ; mais cette chose, il n'y avait pas accès » (PÉ : 60-61). Puis une vingtaine d'années plus tard, dans un lieu d'estivage libertin en France : « pour une petite chatte enrobée dans une minijupe, il se sentait près à aller jusqu'au bout du monde. Enfin, du moins jusqu'à Bangkok » (PÉ : 106). Puis, au même endroit, il lance vers une inconnue qui lui semble gentille et douce<sup>82</sup>, au terme d'un bref échange : « " Sophie, j'ai envie de te lécher la chatte... " dit-il avec émotion » (PÉ : 134). Et quelques jours plus tard, avec son amante Christiane : « [i]l posa sa tête entre ses cuisses ouvertes, sentit qu'il allait s'endormir ainsi » (PÉ : 147). À nouveau

---

<sup>81</sup> Je souligne.

<sup>82</sup> « Les femmes, parfois, étaient tellement gentilles ; elles répondaient à l'agressivité par la compréhension, au cynisme par la douceur » (PÉ : 134).

Michel, de *Plateforme* : « Je me souviens de l'odeur de Valérie, du goût du sel qui séchait sur son sexe ; je me souviens de m'être endormi en elle, et d'avoir été réveillé par ses contractions » (PLAT : 308). Et Daniel : « J'avais probablement accordé trop d'importance à la sexualité, c'était indiscutable ; mais le seul endroit au monde où je m'étais senti bien c'était blotti dans les bras d'une femme, blotti au fond de son vagin » (PDÎ : 107). Et encore Michel, de *Plateforme* : il constate que son « enthousiasme pour les chattes n'avait pas déchu » (PLAT : 65) depuis la première fois où, enfant, une amie de onze ans la lui avait montrée, « maintenant sa culotte bien écartée pour que je puisse voir [...] j'y voyais même un de ses derniers traits pleinement humains, reconnaissables » (PLAT : 65). C'est d'ailleurs lui qui affirme : « [v]oir des chattes en mouvement, ça me lavait la tête » (PLAT : 22). Puis, alors qu'il discute de tourisme sexuel, il parle notamment de « l'appel immuable et doux de la chatte asiatique » (PLAT : 108). C'est également lui qui se demande : « À quoi comparer Dieu ? D'abord, évidemment, à la chatte des femmes » (PLAT : 157).

Le sexe féminin se révèle, chez Houellebecq, l'« origine du monde », lieu zéro, parfait parce que fusionnel, vers lequel tous les personnages principaux masculins semblent fortement attirés. Les seins, les fesses, la bouche, les cheveux, la peau des femmes ne suscitent qu'une petite fraction des commentaires, comparés à ceux qui pullulent sur leur vulve. Certes, parce que l'organe génital féminin est possibilité de retour à l'état fusionnel initial. Il est, en quelque sorte, amour, car un contact avec lui réalise la fusion et, partant, le retour à la « complétude initiale ». Du fait de sa très importante présence et de son symbolisme, il serait possible de dire que la vulve constitue, dans tous les romans de Houellebecq, une figure-maîtresse. Mais la réalisation d'un contact fusionnel avec le sexe féminin ne se limite pas à une complétude initiale retrouvée avec une partie de soi que l'on nous a arrachée. Fusionner avec le corps féminin en le pénétrant abolit la séparation, il vainc l'altérité, car il débouche sur la coprésence au monde. Donc, il arrête le temps et chasse l'idée de la finitude. Ainsi Bruno, dans une réflexion sur le sentiment amoureux, « déchu » aujourd'hui, et à propos du bonheur :

celui-ci étant indissociable d'états fusionnels et régressifs incompatibles avec l'usage pratique de la raison. [...] la disparition des tourments passionnels laissait en effet le champ libre à l'ennui, à la sensation de vide, à l'attente angoissée du vieillissement et de la mort (PÉ : 282-283).

Ce qui s'accorde tout à fait avec la vision micropsychanalytique de la sexualité et du sentiment amoureux qui en découle intégralement : la sexualité comme l'essai « d'abolir la solitude inhérente au vide omniprésent » (X : 210) et l'amour comme « l'essai/de ne pas être seul » (X : 227). Plus précisément, l'essai de retourner à une complétude initiale, qui est la fusion avec la mère. L'essai de pallier le vide ressenti en cherchant à devenir-redevenir plein, complet. Car le vide omniprésent signe l'angoisse du néant. Et « l'angoisse de mort est l'obligatoire relais nucléaire de tous les types particuliers d'angoisses spécifiques » (X : 96), telle l'angoisse-peur de la castration et celle de dissolution dans le vide.

Le monde de Houellebecq fait une large place, comme nous l'avons vu, à des situations où sont problématisés des états fusionnels ou leur désir d'atteindre ces états. Ceux-ci sont en eux-mêmes régressifs de par le besoin-désir qui les sous-tend : reconquérir (apparemment inconsciemment) la mère et n'y parvenir que de manière détournée. Mais l'état de bonheur peut aussi être atteint en reconduisant un comportement agressif-sexuel qui date de la phase orale fusionnelle du nourrisson dont l'autoérotisme est liée au sein de la mère, source vitale de nourriture, condition de sa satiété et source de plaisir érotique par la succion. Ainsi Daniel : « le jour était levé maintenant, je voyais ses mamelons bouger au rythme de sa respiration. J'avais envie d'en prendre un dans ma bouche, de téter et de ne plus penser à rien<sup>83</sup> » (PDÎ : 35). Daniel semble bien ici avoir retrouvé cet état benoît, repu, fusionnel. État régressif que l'on retrouve encore chez son dernier successeur,

---

<sup>83</sup> Rappelons qu'au stade oral, la « sexualité fusionnelle » (Z : 241) du nourrisson avec sa mère consiste à « téter, sucer, aspirer, déglutir, s'endormir sur place et pouvoir recommencer sans fin selon le principe de plaisir » (Z : 241).

Daniel<sup>25</sup> : « je dormais par périodes d'une heure ou deux, mais sans savoir pourquoi j'éprouvais le besoin de me blottir dans une des anfractuosités » (PDÎ : 470) du sable, à cet endroit « creusé d'excavations peu profondes qui ressemblaient à de petites tombes » (PDÎ : 470). Ce qui rappelle à la fois l'envie de tout jeune enfant d'enfouir son visage dans le creux fessier ou l'entrejambe de ses parents et celui de pénétrer un orifice en désirant y enfouir son corps, s'y perdre. L'atteinte du bonheur par l'amour signifie non pas seulement l'incorporation, mais l'anéantissement, la « mort à soi » pour renaître. Non plus « à côté » du monde, séparé de lui par une pellicule ou une glace, ou encore étranger à lui de par ses lois « inhumaines », mais *avec* le monde. « Être » le monde, ni plus ni moins. Dans la fusion et dans l'identité. Tel que le vit Daniel découvrant l'installation de son ami artiste Vincent :

J'avais l'impression de me mouvoir à l'intérieur d'un espace laiteux, isotrope, qui se condensait parfois, subitement, en micro-formations grenues [...] Étrangement je ne voyais plus mes mains ni aucune partie de mon corps. [...] je n'entendais même plus ma propre respiration, et je compris alors que j'étais *devenu*<sup>84</sup> l'espace ; j'étais l'univers et j'étais l'existence phénoménale, les microstructures étincelantes qui apparaissaient, se figeaient puis se dissolvaient dans l'espace faisaient partie de moi-même, et je sentais miennes, se produisant à l'intérieur de mon corps, chacune de leurs apparitions comme chacune de leurs cessations. Je fus alors saisi par un intense désir de disparaître, de me fondre dans un néant lumineux, actif, vibrant de potentialités perpétuelles (PDÎ : 401-402).

Vincent « appelle cet endroit l'amour » (PDÎ : 402) et en dit notamment que « [l]'homme n'a jamais pu aimer, jamais ailleurs que dans l'immortalité » (PDÎ : 402). Puis que « [s]i nous demeurons dans l'innocence, et dans l'approbation du seul regard, nous demeurons également dans l'amour » (PDÎ : 403). Comme pour Daniel, « mourir » dans la fusion et renaître avec le monde vainc la séparation, donc l'isolement et le vide, chez Vincent. Et cette « immortalité » accessible par son œuvre d'art est amour, justement, comme son nom

---

<sup>84</sup> Je souligne.

l'indique, car être le monde, c'est être dans son approbation, dans son accueil. Et dans son corps, en quelque sorte. C'est pourquoi Daniel ayant connu Esther, qu'il aime, confie dans son récit de vie : « ma vie entière, dans sa présence, sous son regard, est devenue bonheur » (PDÎ : 169). Puis, un peu après sa visite à Vincent, lors de laquelle il avait déjà perdu Esther, il a cette réflexion véhémence sur le sentiment amoureux : « [i]l n'y a pas d'amour dans la liberté individuelle, dans l'indépendance, c'est tout simplement un mensonge, et l'un des plus grossiers qui se puisse concevoir ; il n'y a d'amour que dans le désir d'anéantissement, de fusion, de disparition individuelle » (PDÎ : 412).

Avec l'installation de Vincent, cette disparition-renaissance-avec-le-monde a lieu par l'art. Le temps et l'espace sont abolis. Mais pour le reste, *dans la vie de tous les jours* – et dans le monde de Houellebecq – on ne peut mourir-vivre que dans l'amour en général, comme Daniel avec Esther : « c'était quand j'étais à l'intérieur d'elle, ou un peu avant, ou un peu après. Le temps, à ce stade, restait encore présent ; il y avait de longs moments où plus rien ne bougeait, et puis tout retombait dans un " et puis " » (PDÎ : 169). Et dans l'orgasme en particulier.

### 1.2.7 L'orgasme : « toucher » le vide

La micropsychanalyse soutient qu'hommes et femmes en orgasme jouissent de toutes leurs cellules, car le plaisir fuse en chacune d'elles. L'orgasme produit « un nivellement de l'énergétique idéenne » (X : 232) à la suite d'un point de départ psychique (représentations, affects, fantasmes) ou somatique (bouche, sein, anus, urètre, pénis ou une partie corporelle quelconque, le « corps [étant] tout entier conçu comme zone érogène » selon Freud), puis d'une tension [qui] s'installe au niveau des co-pulsions et produit un parasitage du fonctionnement co-pulsionnel. L'orgasme/réalise un court-circuit pulsionnel/entre les

entités psychobiologiques/et l'énergétique basale du vide<sup>85</sup> (X : 232). D'où son surnom largement répandu et « admis » de « petite mort ». L'Image est dite par Fanti « provoquée » dans sa « fonction d'écran du vide » (X : 232), la décharge-plaisir est sans nom, sans forme. S'ensuit donc l'impression de rejoindre le vide, de s'y dissoudre. L'impression, seulement, dans le « feu d'artifice<sup>86</sup> » de l'orgasme, car rejoindre la pulsion de mort et, ce faisant, le zéro pulsionnel, nous tuerait. Et nous y serions conduits en effet s'il n'y avait pas la pulsion de vie – immuable parce qu'idéenne – pour nous ranimer, juste au seuil du vide, juste avant que l'on s'y perde. Être ranimé, renouvelé, « refait » par la pulsion de vie jusqu'à un prochain essai de mort-de vie. Ou de coïncidence avec soi, qui est en fait Image sur du vide. À la fois « seuls vrais moments de [...] vie, purs instants de vérité<sup>87</sup> » et « ressac dissolvant » (X : 237). En accord, tout à fait, avec Daniel de *La Possibilité d'une île* qui tient l'amour comme « la vraie vie » (PDÎ : 343). Mourir et renaître : l'orgasme comme court-circuit puis rejaillissement. Une définition qui se prolonge d'ailleurs dans d'autres épithètes telle « petite mort », mais aussi avec l'étymologie grecque du mot orgasme : *orgân* « bouillonner d'ardeur<sup>88</sup> ». Toutefois, l'homme et la femme possèdent, semble-t-il, des capacités différentes à « toucher » le vide-renaître innervés de vie, de sève. Car pour la micropsychanalyse, « la femme/peut jouir/quasi-indéfiniment. L'orgasme de la femme est incomparablement plus puissant et agressif que celui de l'homme » (X : 233). Et ce, parce que « la femme/est naturellement/en intimité psychobiologique/avec le vide » (X : 234) pour deux raisons : « la variabilité du gonflement tissulaire qui accompagne ses règles » (X : 234) et « les fluctuations instantanées des bouffées vasodilatatrices » (X : 234). Cela témoignant de son « extraordinaire capacité de jouer psychosomatiquement sur la plasticité du vide cellulaire » (X : 234). Comme quoi la femme, pour la micropsychanalyse, serait plus à même de s'abandonner au vide en y fusionnant presque.

---

<sup>85</sup> Nous n'avons pas mis de guillemets dans ce passage entier, car nous avons reformulé et synthétisé un extrait de *L'homme en micropsychanalyse* (X : 232).

<sup>86</sup> « Le coït/est un feu d'artifice co-pulsionnel/éclatant dans le vide » (X : 238).

<sup>87</sup> Extrait d'une longue séance avec une analysée.

<sup>88</sup> *Orgân* : « bouillonner d'ardeur », Paul Robert et al, *Le Petit Robert de la langue française*, Paris, Dictionnaire Le Robert-SEJER, 2007, p. 1758.

### 1.2.8 « Mourir » : l'individu houellebecquien en orgasme

Il n'est pas possible de vérifier une meilleure adaptation au manque (le vide) chez les personnages féminins des romans de Houellebecq. Et le fait que les narrateurs soient toujours masculins (et non omniscients<sup>89</sup>) y est certainement pour quelque chose. Le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* fait toutefois cette remarque, signe qu'il se questionne lui aussi sur les vécus de béance des femmes que l'on peut certainement lier, ici, au complexe de castration :

Je n'éprouvais aucun désir pour Catherine Lechardoy ; je n'avais nullement envie de la *troncher*<sup>90</sup>. Elle me regardait en souriant, elle buvait du Crémant, elle s'efforçait d'être courageuse ; pourtant, je le savais, elle avait tellement besoin d'être *tronchée*<sup>91</sup>. Ce trou qu'elle avait au bas du ventre devait lui apparaître tellement inutile. Une bite, on peut toujours la sectionner ; mais comment oublier la vacuité d'un vagin ? (EDL : 47).

Alors que la micropsychanalyse suppose une intimité de la femme avec le vide en l'étayant d'exemples issus de la recherche scientifique<sup>92</sup>, le narrateur d'*Extension* comme les autres narrateurs et personnages des romans de Houellebecq considèrent plutôt le problème de la misère sexuelle, ou simplement celui du manque de chaleur humaine, en mettant hommes et femmes au même plan. Le complexe de castration n'est pas mis en relation avec la manière de chacun de pactiser avec son vide constitutif. Il semble bien que pour les narrateurs et les personnages houellebecquiens, la vacuité du vagin d'une femme

---

<sup>89</sup> Exception faite des narrateurs des *Particules élémentaires*, qui toutefois se gardent de décrire la jouissance de Christiane. On ne sait donc jamais vraiment, chez Houellebecq, ce qui se passe dans la tête des femmes non seulement en orgasme, mais en général.

<sup>90</sup> Je souligne.

<sup>91</sup> Je souligne.

<sup>92</sup> « sex-flush (de W.Masters et V.Johnson) que l'excitation fait naître dans certaines régions de son corps (visage, poitrine, ventre, dos) » (X : 234).



*versus* l'encombrante et lancinante présence d'un pénis occasionne des souffrances de même nature. Un organe sexuel senti, pour Bruno adolescent, tel « un bout de viande suintant et putréfié, dévoré par les vers » (PÉ : 154). Puis, à l'âge adulte : « la frustration sexuelle » rend l'organe « douloureux, chaud en permanence, légèrement suintant » (PÉ : 132). Ou pour son demi-frère Michel, comme une « bite [qui] lui servait à pisser, et c'est tout » (PÉ : 21). Alors qu'il n'y a rien sur la sensation de vide que peut ressentir la femme, sauf l'impression, comme on l'a vu, que s'en fait l'homme.

Il y va de même pour l'orgasme : la perspective des narrateurs houellebecquiens place hommes et femmes sur un relatif pied d'égalité dans la jouissance. L'orgasme masculin, « en un coup,... et quelque peu simplet [...] humain » (X : 234-235), comme le perçoit un analysé en longue séance, comparé à l'orgasme féminin, que la micropsychanalyse conçoit, rappelons-le, comme « incomparablement plus puissant et agressif » (X : 233), et de l'ordre du « divin », selon le même analysé en longue séance, ne semblent toutefois pas si éloignés en termes de puissance dans le monde de Houellebecq. Ainsi Michel, de *Plateforme*, qui décrit l'orgasme de Valérie : « [a]u moment de l'orgasme elle eut un soubresaut et poussa un cri déchirant ; puis elle resta immobile, comme anéantie » (PLAT : 135) lors de leur deuxième coït. Puis le sien, lors du premier, quelques heures auparavant : « J'eus l'impression de m'évanouir dans l'espace, parcouru par une onde de plaisir incroyablement violente. J'éjaculai longuement, à plusieurs reprises ; tout à fait à la fin, je me rendis compte que je hurlais. J'aurais pu mourir pour un moment comme ça » (PLAT : 134). Nous remarquons ici que Michel rapporte crier, hurler durant l'orgasme sans en avoir conscience au début, comme s'il mourait durant ces secondes à la porte du vide. Un cri inconscient que ne poussent jamais les femmes : aucune scène semblable n'est rapportée dans les romans. Comme si les femmes ne *perdaient pas la carte*, alors que les hommes « touchaient » le vide. Ainsi Michel, après un autre coït : « Nicole tenait toujours le bout de ma queue dans sa bouche. Valérie avait passé sa main autour de mon cou, elle me regardait avec une expression attendrie et mystérieuse ; elle me dit que j'avais crié extrêmement fort » (PLAT : 250). On pourrait comparer les passages à vide de Michel durant l'orgasme de même que la sensation d'être « un peu parti » (PLAT : 208) après un coït au choc atroce de

Bruno découvrant des adolescentes nues au Lieu du Changement et au « vertige plus prononcé » (PÉ : 105) qui l'oblige à « se cramponn[er] à la faïence du lavabo » (PÉ : 104). Cela laisse voir que les hommes semblent d'une part avoir du mal à gérer un désir qui les terrasse. D'autre part, qu'ils vivent des orgasmes nivelant tout, les rendant autistes et « négations » complètes de ce qui les entoure. Et que les femmes, telle Catherine Lechardoy, arrivent à demeurer maîtresses d'elles-mêmes dans une situation où le désir de réaliser un acte sexuel est manifeste. Mais également, que l'orgasme féminin apparaît, tel que le décrit la micropsychanalyse, bien davantage comme un début que comme un arrêt obligé, biologique, que fait toujours l'homme. Le temps, – très variable, notamment selon l'âge, l'attirance éprouvée pour la partenaire, l'état de santé et de fatigue – du moins, que dure la période réfractaire. Or, la femme ne connaît aucune « période-blocus » du genre, ce que semble bien constater Michel de *Plateforme* après un coït à trois avec une inconnue voisine de train :

Je tendis désespérément les muscles pelviens au moment où la femme jouissait avec de longs gémissements heureux, puis je me retirai très lentement. Je transpirais de tout mon corps, je haletais involontairement, je me sentis vaciller et dus m'asseoir sur une banquette. Les masses de vapeur continuaient à onduler dans l'atmosphère. J'entendis le bruit d'un baiser, je relevai la tête : elles étaient enlacées, poitrine contre poitrine (PLAT : 273).

De surcroît, la femme semble pour Michel davantage favorisée même au plan du plaisir « ordinaire » : « Les filles bougeaient en finesse, elles utilisaient pour nous savonner leurs seins, leurs fesses, l'intérieur de leurs cuisses : tout de suite, Valérie commença à gémir. J'étais émerveillé, une fois de plus, par la richesse des zones érotiques de la femme » (PLAT : 302).



## CHAPITRE 2

### HOUELLEBECQ CONTRE LE MONDE HOSTILE : INDIVIDUALISME SOVERAIN ET CAPITALISME SAUVAGE

#### 2.1 SOCIÉTÉ DE MARCHÉ : LE TOUT-MARCHANDISE, LE TOUT-CONSOMMER

« [D]e tout on peut passer commande<sup>93</sup> » écrit Alain Finkielkraut en parlant du centre commercial du *World Wide Web*. Et c'est bien un monde qui est à vendre. La matière humaine ne tend-elle pas à se soumettre aux mêmes critères que la marchandise industrielle ? Absolument, tranche Houellebecq :

Nous vivons non seulement dans une économie de marché, mais plus généralement dans une société de marché, c'est-à-dire un espace de civilisation où l'ensemble des rapports humains, et pareillement l'ensemble des rapports de l'homme au monde sont médiatisés par le biais d'un calcul numérique simple faisant intervenir l'attractivité, la nouveauté et le rapport qualité-prix<sup>94</sup>.

Le monde apparaît comme un « système intégral de marchandises » (PC : 25) réglées sur les « valeurs » d'une idéologie consumériste que Houellebecq circonscrit d'une ligne sèche et suffisante. Chacun est un produit sur le marché mondial du travail comme sur celui des relations humaines. Car le monde du capital a déployé les ressources d'un globe à consommer. Un « monde libre » (PLAT : 83), cosmopolite, dévoreur et découvreur immense de désirs toujours neufs. Tout est à prendre dans cet infini ouvert : beautés, produits, services, idées, carrières, conjoints, personnalités. Et puisque le choix est illimité,

---

<sup>93</sup> Alain Finkielkraut, *L'humanité perdue. Essai sur le XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points, Essais », 1996, p. 151. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation HP et la page, entre parenthèses.

<sup>94</sup> Michel Houellebecq, essai s'intitulant : « Approche du désarroi », *Interventions*, Paris, Flammarion, 1998, p. 63. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation INT et la page, entre parenthèses. À noter que cet ouvrage renferme plusieurs textes, dont « Prise de contrôle sur Numéris », que nous citerons plus loin.

c'est se vendre ou être laissé pour compte, « hors-jeu » de cette « halle en forme de monde » (PC : 283). Et pour les déchus, les « carencés », les obsolètes en marge des standards ou déchiquetés par les vagues et les vogues, reste à acheter. En payant les prix du marché.

### 2.1.1 Un monde de marchandises en transactions : chaleur humaine à l'étalage

Sur un territoire où le principe libéral s'étend sans frein et sans frontières, les sociétés se révèlent ce que Peter Sloterdijk nomme des « associations libres de clients<sup>95</sup> », « masses froides d'acheteurs nomades atomisés et connectés » (EIV : 142). Clients à pouvoir et à actes d'achat, eux-mêmes « produits ». Et qui vivent, de transactions en marchandises. Il est ainsi naturel d'apparaître en tant que personne comme un produit à identité (forte ou floue), à qualités, à potentiel, à charisme, à couleurs. Un capital animé et multiface, les unes lustrées, les autres « segmentantes » ou encore « disqualifiantes ». Tel un fruit frais et lisse, telle une viande avariée. Dans un monde-marché aux étals croulant sous des charges anonymes, on n'achète pas par compassion. Ainsi Bruno considérant une étudiante de sa classe et une jeune femme sur une plage naturiste, puis une femme moins jeune : « [l]e nègre sortait exactement avec celle que j'aurais choisie pour moi-même : mignonne, très blonde, le visage enfantin, de jolis seins en pomme » (PÉ : 192). Bruno « acheta une barquette de frites et circula entre les estivantes avant de jeter son dévolu sur une fille d'une vingtaine d'années aux seins superbes, ronds, fermes, haut plantés, aux larges aréoles caramel » (PÉ : 132). « Elle était brune, très bouclée, son teint était mat ; elle avait dû être très attirante à l'âge de vingt ans. Ses seins tenaient encore bien la route, mais elle avait vraiment de grosses fesses, constata-t-il à la piscine. » (PÉ : 128) Au premier abord, comme aux rayons des fruits du supermarché, on remarque et évalue la fraîcheur, l'attrait, l'état de

---

<sup>95</sup> Peter Sloterdijk, *Essai d'intoxication volontaire* suivi de *L'heure du crime et le temps de l'œuvre d'art*, Paris, Hachette Littératures, 2001 [1996], p. 142. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation EIV et la page, entre parenthèses.

conservation, la promesse de qualité pour le prix proposé. Et rien d'autre. Enclavée dans le principe libéral, modulée par le désir libéré, la rencontre est froide. Elle est transaction, au début. Puis relation, au mieux. Ou choc tiède d'individus-monades, sans adhésion. Dans l'indifférence.

Ainsi, la rencontre humaine, qu'elle soit professionnelle, amoureuse ou strictement sexuelle, est réductible à des cotes, des taux. Qui se déclinent et renseignent parfaitement en quelques mots, que lance par exemple le narrateur du récit *Lanzarote* : « je me souvenais d'une Libanaise rencontrée dans une boîte à partouzes : ultra-chaude, bonne chatte, bien douce, avec de gros seins en plus<sup>96</sup> ». Et à nouveau Bruno des *Particules* : « en face d'elle était assise une fille aux cheveux blond-roux, genre suisse-californienne : au moins un mètre quatre-vingt, corps parfait, impression de santé effroyable » (PÉ : 112). Mais l'on peut également et presque indifféremment apprécier les autres personnes que l'on rencontre sur la rue, sur la toile ou dans les petites annonces au moyen de chiffres-code, tel celui, rendu banal, des mensurations féminines : tour de poitrine, tour de taille, tour de hanches – jugés à l'aune du « standard idéal » « 36-24-36 ». De nature à laisser juger tous et chacun du *pedigree* physique de la femme. Ainsi, ne sommes-nous pas surpris de lire, dans *Prise de contrôle sur Numéris*, des « propositions chiffrées » :

Je demande à SANDRA.W de se décrire, elle me répond par le message suivant : « 165 58K 90TP. » Dans un sens, on peut y voir une volonté d'honnêteté et de transparence dans les relations humaines ; il est certain que toute description utilisant le langage articulé est sujette à l'imprécision et à l'amateurisme ; ainsi BOBRUN peut-il correspondre à une calvitie quasi-totale entourée d'une couronne de cheveux maigres, mais indiscutablement noirs [...] Certes, il paraît anormal que les paramètres de l'échange sexuel restent tributaires d'une description lyrique, impressionniste, pour tout dire peu fiable (INT : 33).

---

<sup>96</sup> Michel Houellebecq, *Lanzarote et autres textes*, Paris, Librio, coll. « Les Contemporains. Texte intégral », 2002, p. 10. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation LAN et la page, entre parenthèses.

Une description en tout semblable à la fiche signalétique d'une voiture : couleurs de la carrosserie et de l'intérieur, transmission, empattement, dimension des roues. Ou encore d'un jeans : entrejambe et ouverture de la jambe, taille basse, régulière ou haute mesurés en pouces, et même le poids du tissu en onces. Pareille est l'offre pornographique qui prolifère dans une cartographie des fantasmes, désirs et perversions qui sont autant de labels ou *tag* tels : « *lick* », « *pussy* », « lesbiennes », « gais », « *teens* », « matures », travestisme, fétichismes (avec des *tags* tels « pieds », « cheveux ») zoophilie, pédophilie, coprophilie, et bien d'autres encore :

une étymologie scrupuleuse est appelée à qualifier le sexe bizarre : sur l'Internet se côtoient les forniphiles (adeptes du mobilier humain à usage sexuel), les symphorophiles (qui tirent plaisir des accidents, des explosions), les hypergraviphiles (attirés par les femmes enceintes) (DP : 361).

Comme le sont les labels plus traditionnels tels : « blonde », « brune », « rousse », « métisse » (PLAT : 91), « beurette » (PÉ : 196) (« beurette arabe, « beurette 3/8 »), « beaufs » (PÉ : 132), « minettes » (PÉ : 132), « *bourgeoise excitante*<sup>97</sup> » (PLAT : 271).

« En système sexuel parfaitement libéral » (EDL : 100) se meuvent et transigent gagnants et perdants, élus et délaissés. Et puisque c'est l'argent qui court (et a cours) autour de la terre<sup>98</sup> – sans odeur, sans valeurs et sans frontières – ceux que Houellebecq nomme les « absents du sexe libéré, / [d]u plaisir ordinaire » (PO : 158) ont les moyens du sexe tarifé. Ou pas, si au label de perdant sexuel on ajoute celui, tout aussi tangible, de perdant économique. Oui, de tout on peut passer commande. En y mettant le prix. Ce que fait un nouvel habitant de Pattaya que rencontre Michel de *Plateforme* :

On ne vient pas à Pattaya pour refaire sa vie, mais pour la terminer dans des conditions acceptables. [...] Ce sont les termes qu'employa un homosexuel d'une cinquantaine d'années que je rencontrais dans un pub irlandais [...] il avait réussi à

<sup>97</sup> Je souligne.

<sup>98</sup> « l'argent court autour de la terre » (PC : 72).

mettre un peu d'argent de côté. Dix ans plus tôt, il avait constaté que les choses commençaient à mal tourner pour lui : il sortait toujours en boîte, dans les mêmes boîtes que d'habitude, mais de plus en plus souvent il rentrait bredouille. [...] Cela faisait déjà six ans qu'il était installé à Pattaya ; l'abondance de propositions sexuelles variées, excitantes et bon marché provoquait paradoxalement un apaisement du désir. Chaque fois qu'il sortait il était certain de pouvoir enculer et sucer de jeunes garçons magnifiques, qui le branleraient de leur côté avec beaucoup de sensibilité et de talent (PLAT : 343-344).

Cet homosexuel français, vieillissant et délaissé se révèle un perdant sexuel, mais un gagnant économique, qui s'est acheté une sexualité pleine par des transactions dans les étals de doigté et de délicatesse, dans la chaleur humaine et la chair belle « à l'étalage ».

### 2.1.2 Transactions sexuelles : lit de fortune et faute-de-mieux

« Je suis l'écrivain de la souffrance ordinaire », tranche Houellebecq dans un entretien pour Le Figaro en 2001 (FIG : 27). Les mondes que découvrent ses romans sont quadrillés de lacérations humaines. Les terres sont froides et les chairs sont grises<sup>99</sup> dans les villes mondiales, libérales où s'agitent des étrangers en concurrence *de corps et d'esprit*. Un brouillard sanglant<sup>100</sup> pour les yeux crevés de ceux qu'on ne choisit pas, qu'on ne touche pas, qu'on ne désire pas. Une cruelle dévoration, une mort quotidienne. L'individu houellebecquien est une blessure. Une déchirure qui s'appréhende en vivant. Et dont l'origine est la séparation, l'absence de contact, le rejet de l'altérité, cet enfer aux mille visages glacés. Le mal de chaleur humaine rampe sur tout le corps et l'investit. Il est présent, précis, limpide. Contrairement à son remède. Les corps béants du monde de Houellebecq ont le choix : lutter encore en vain ou se heurter à l'évidence de la pellicule inviolable des visages fermés, des cœurs secs. Des sexes hors d'atteinte. Trop souvent, et

---

<sup>99</sup> Nos vêtements trop larges/abritent des chairs grises, (PO : 234).



durant des années, les corps féminins s'imposent en oasis barbelés. Ou tièdes. Tel est le cas pour le narrateur d'*Extension*. Anonyme au corps malaimé :

Dépourvu de beauté comme de charme personnel, sujet à de fréquents accès dépressifs, je ne corresponds nullement à ce que les femmes recherchent en priorité. Aussi ai-je toujours senti, chez les femmes qui m'ouvraient leurs organes, comme une légère réticence ; au fond, je ne représentais guère, pour elle, qu'un *pis-aller* (EDL : 15).

Puis pour Bruno, des *Particules* : « [p]endant des années il avait porté des préservatifs sur lui en permanence, ça ne lui avait jamais servi à rien » (PÉ : 132). « Patrick Castelli, un autre jeune Français de son groupe, parvint à sauter trente-sept nanas en l'espace de trois semaines. Dans le même temps, Bruno affichait un score de zéro » (PÉ : 64). Même scénario, quelque dix ans, puis vingt ans plus tard : « J'avais le sentiment qu'on m'avait volé ma jeunesse. Tout ce que je voulais, c'était me faire sucer par de jeunes garces aux lèvres pulpeuses. Il y avait beaucoup de jeunes garces aux lèvres pulpeuses dans les discothèques [...] mais elles sortaient avec d'autres que moi, elles suçaient d'autres queues que la mienne ; et ça, je n'arrivais simplement plus à le supporter » (PÉ : 176). « [J]e ne suis ni assez jeune, ni assez beau, ni assez *cool*. Je perds mes cheveux, j'ai tendance à grossir ; et plus je vieillis et plus je deviens angoissé et sensible, plus les signes de rejet et de mépris me font souffrir » (PÉ : 60). Ou encore pour Pierre-Louis, du même roman, estivant au camp libertin et naturiste le Lieu du Changement avec Bruno :

Ce repas commençait à lui porter sur les nerfs, il se leva pour aller fumer une cigarette. Malheureusement, au même instant, les deux [femmes] symbolistes quittèrent la table avec de grands mouvements de fesses, sans même leur jeter un regard ; c'est probablement ce qui déclencha l'incident. [...] Pierre-Louis était

---

<sup>100</sup> Tel que le dit le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte* en parlant de son mal-être : « L'écriture ne soulage guère. Elle retrace, elle délimite. Elle introduit un soupçon de réalisme. On patauge toujours dans un brouillard sanglant, mais il y a quelques repères » (EDL : 14).

écarlate, il serrait les poings. D'un seul coup il sauta sur la table, sans prendre d'élan, à pieds joints. [...] Puis il se mit à marcher de long en large en se martelant le crâne à grands coups de poing ; les assiettes et les verres valsaient autour de lui ; il donnait des coups de pied dans tous les sens en répétant d'une voix forte : « Vous ne pouvez pas ! Vous ne pouvez pas me traiter comme ça !... » [...] Il fallut cinq personnes pour le maîtriser. Le soir même, il était admis à l'hôpital psychiatrique d'Angoulême (PÉ : 130).

Mais également pour Daniel, de *La Possibilité d'une île* :

j'étais devenu un pur toutou, qu'un simple morceau de sucre aurait suffi à apaiser [...] mais personne ne me le tendrait, ce morceau de sucre, et j'étais bien parti pour terminer ma vie comme je l'avais commencé : dans la dérégulation et dans la rage, dans un état de panique haineuse encore exacerbé par la chaleur de l'été (PDÎ : 408).

Daniel qui maintient écartées les lèvres de sa béance dans une autopsie, une dissection abstraite mais viscérale :

Non seulement le désir sexuel ne disparaît pas, mais il devient avec l'âge de plus en plus cruel, de plus en plus déchirant et insatiable [...] l'attraction pour les jeunes corps féminins ne diminue pas, elle devient, et c'est peut-être encore pire, *cosa mentale*, et désir du désir. Voilà la vérité, voilà l'évidence, voilà ce qu'avaient, inlassablement, répété tous les auteurs sérieux (PDÎ : 312).

Même dans un monde où chacun sait que le sexe se monnaie, s'achète et se vend suivant les règles d'un libre marché à la fois souterrain et surexposé, le remède aux corps creux et aux chairs tristes demeure difficile à trouver, car souvent trop âpre à prendre. Certains refusent encore de céder au pis-aller, au lit de fortune. Tel Raphaël Tisserand, d'*Extension* :

Putain, j'ai vingt-huit ans et je suis toujours puceau !... » [...] « Tu comprends, j'ai fait mon calcul ; j'ai de quoi me payer une pute par semaine ; le samedi soir, ça

serait bien. Je finirai peut-être par le faire. Mais je sais que certains hommes peuvent avoir la même chose gratuitement, et en plus avec de l'amour. Je préfère essayer. Pour l'instant, je préfère encore essayer (EDL : 99-100).

Et à nouveau Daniel, qui préfère se priver des services de prostituées, car elles ne peuvent lui donner ce qu'il recherche vraiment :

Trois ans auparavant, j'avais découpé dans *Gente Libre* une photographie où le sexe d'un homme, dont on ne distinguait que le bassin, s'enfonçait à moitié, et pour ainsi dire calmement, dans celui d'une femme d'environ vingt-cinq ans [...] la jeune femme tournait son visage vers l'objectif comme si elle était surprise par cette intromission inattendue [...] elle semblait d'ailleurs plutôt agréablement surprise, son regard trahissait une satisfaction benoîte et impersonnelle [...] Cette hospitalité aimable, sans tragédie, à la bonne franquette en quelque sorte, était à présent tout ce que je demandais au monde, je m'en rendais compte semaine après semaine en regardant cette photographie ; je me rendais compte aussi que je ne parviendrais plus jamais à l'obtenir (PDÎ : 412-413).

Le sexe professionnel et payant s'avère à la fois bien huilé et grinçant parce que désincarné : « Entre-temps, pour adoucir mes derniers instants, j'inviterais des putes. Non, pas des putes, me dis-je après un instant de réflexion, leurs prestations étaient décidément trop mécaniques, trop médiocres » (PDÎ : 393). Un sexe sans amour, sans présence et sans transcendance, ce dont est bien conscient Jean-Yves, de *Plateforme*, qui ne touche plus sa femme infidèle, adepte du SM : « Jean-Yves, lui, n'était pas heureux, c'était une évidence. Je me souviens que nous avons dîné une fois tous les trois, avec Valérie [...] Il savait que nous allions bientôt rentrer pour baiser ensemble, et que nous allions baiser avec amour » (PLAT : 159). Un sexe de transactions sexuelles, faute de mieux. Un sexe de misère qui est « quand même un contact humain » (PLAT : 347). Parfois généreux et salvateur, parfois dégoûté et agressif. Ce qu'expérimente Michel, de *Plateforme* :

Sin me tenait par la main. Elle allait, pendant une ou deux heures, essayer de me rendre heureux. Il est évidemment très rare, dans un salon de massage, de tomber sur une fille qui a envie de faire l'amour. [...] Elle commença à bouger le bassin par petits coups, sa jouissance montait, j'écartai les cuisses pour la pénétrer plus à fond. Le plaisir était intense, presque enivrant, je respirais lentement pour me retenir, je me sentais réconcilié (PLAT : 116-117).

Puis Daniel à nouveau, dévasté par le silence d'« Esther [qui] n'appelait toujours pas » (PDÎ : 305). Le voici dans une tentative désespérée avant de renoncer au sexe tarifé :

Il y avait une trentaine de filles autour du bar, mais seulement deux clients. J'optai pour une Marocaine qui ne pouvait guère avoir plus de dix-sept ans [...] une fois dans la chambre j'ai dû me rendre à l'évidence : je ne bandais même pas assez pour qu'elle puisse me mettre un préservatif ; dans ces conditions elle refusa de me sucer, et alors quoi ? Elle finit par me branler, son regard obstinément fixé sur un coin de la pièce, elle y allait trop fort, ça faisait mal. Au bout d'une minute il y eut un petit jet translucide, elle lâcha ma bite aussitôt (PDÎ : 306).

Un sexe prothétique, également, rempart résigné, soulagement inconséquent et ponctuel à ceux pour qui la vie est trop forte. Et particulièrement la rencontre amoureuse. Tel Michel, de *Plateforme*, qui se paie les services d'une prostituée thaïe, comme on l'a vu, et plus d'une fois. Un heureux et triste palliatif de synthèse. Alors même que Valérie établit un contact avec lui au tout début de leur voyage et qu'elle lui apparaît comme « une brave fille généreuse » (PLAT : 48-49). Mais encore : « c'était surtout une gentille fille, amicale et sérieuse. Décidément, j'aimais bien Valérie » (PLAT : 54). Ce personnage que Houellebecq décrit en ces termes dans son entretien pour Le Figaro :

homme de type « houellebecquien » [...] qui a peur de s'attacher, qui refuse la passion, qui est résigné à une vie sans grand bonheur et sans grand malheur. Et voilà qu'il croise Valérie, une jeune femme nature, très physique, qui, elle, n'a pas peur d'aimer. Valérie effraie un peu mon héros. Il mettra plus de cent pages et quinze jours pour répondre aux avances de la jeune femme (FIG : 27).

Ainsi, Michel recule devant ce saut angoissé dans le vide que représente pour lui la possibilité d'une relation amoureuse : « [j]e quittai Valérie devant les tables du restaurant » (PLAT : 97) et retourne à l'hôtel sans avoir déjeuné. La peur de Michel provient peut-être de son triste savoir : un portrait noir des relations intimes à l'époque contemporaine. En effet, lucide sur les entraves des Occidentaux usés, stressés et individualistes à créer entre eux des relations affectives, il confie plus tard<sup>101</sup> à Valérie que ces derniers « n'arrivent plus à coucher ensemble » (PLAT : 233). Et partage une vision pénétrante des causes de cette crise du sexuel contemporain :

Offrir son corps comme un objet agréable, donner gratuitement du plaisir : voilà ce que les Occidentaux ne savent plus faire. Ils ont complètement perdu le sens du don. Ils ont beau s'acharner, ils ne parviennent plus à ressentir le sexe comme *naturel*<sup>102</sup>. Non seulement ils ont honte de leur propre corps, qui n'est pas à la hauteur des standards du porno, mais, pour les mêmes raisons, ils n'éprouvent plus aucune attirance pour le corps de l'autre. [...] Nous sommes devenus froids, rationnels, extrêmement conscients de notre existence individuelle et de nos droits ; nous souhaitons avant tout éviter l'aliénation et la dépendance ; en outre, nous sommes obsédés par la santé et par l'hygiène : ce ne sont vraiment pas les conditions idéales pour faire l'amour (PLAT : 235-236).

Ce précipice entre les corps s'essayant à vivre avale tous les ponts qu'ils se jettent pour s'unir. Pour essayer de ne pas être seuls. De l'évaluation physique initiale des deux « marchandises en commerce » à la fusion impossible de deux individualités que tout, dans la vie, place en concurrence agressive, acharnée. L'entrepreneur performant, « rentable », à personnalité flamboyante, à physique dans les normes standardisées qui ne peut, stratégiquement, se payer le luxe de baisser les armes, de perdre la tête avant d'avoir emporté l'adhésion – qui est une capitulation – de son vis-à-vis à séduire. Reddition strictement équivalente à l'étape « adhésion au produit » de toute transaction. Difficile de s'abandonner, au milieu d'un marché planétaire de libres « consommateurs avertis ». C'est

---

<sup>101</sup> Une fois devenu son amant.

<sup>102</sup> Je souligne.

pourquoi, conclut Michel, « [a]u point où nous en sommes, la professionnalisation de la sexualité en Occident est devenue inéluctable » (PLAT : 236). Un refuge aux échinés cassées par la terreur d'aimer, de « s'affaiblir » :

[L]'amour rend faible, et le plus faible des deux est opprimé, torturé et finalement tué par l'autre, qui de son côté opprime, torture et tue sans penser à mal, sans même en éprouver de plaisir, avec une complète indifférence ; voilà ce que les hommes, ordinairement, appellent l'amour. (PDÎ : 184)

C'est précisément à la suite de ces constats que Michel a l'idée d'une institutionnalisation planétaire de la prostitution, intégrée dans le secteur du tourisme :

Propose un club où les gens puissent baiser. C'est ça, avant tout, qui leur manque. [...] d'un côté tu as plusieurs dizaines de millions d'Occidentaux qui ont tout ce qu'ils veulent, sauf qu'ils n'arrivent plus à trouver de satisfaction sexuelle : ils cherchent, ils cherchent sans arrêt, mais ils ne trouvent rien, et ils en sont malheureux jusqu'à l'os. De l'autre côté tu as plusieurs milliards d'individus qui n'ont rien, qui vivent dans des conditions insalubres, et qui n'ont plus rien à vendre que leur corps, et une sexualité intacte. C'est simple, vraiment simple à comprendre : c'est une situation d'échange idéale. Le fric qu'on peut ramasser là-dedans est presque inimaginable (PLAT : 232 et 234).

Le sexe tarifé : présence, chaleur humaines aux corps sans qualités, aux égos décolorés, aux ventres répudiés. Autres produits, pornographiques<sup>103</sup> : pis-aller, mais accessibles. Espoir à ceux qui ont repoussé, abandonneurs défaits, la pétition à séduire. Qui ont consenti à payer pour être enfin touchés. Faute de mieux. Faute des moyens d'une bonne « publicité ».

---

<sup>103</sup> Le sexe payant comme produits, tel que le conçoit Michel : « des produits pornos, avec des professionnelles » (PLAT : 237).

### 2.1.3 Société érotique-publicitaire<sup>104</sup> : l'érotisation capitaliste<sup>105</sup>

Le terrain libéral-agressif de la concurrence érotique est clôturé, alimenté, aliéné par un *marketing* de l'érotisme. Une « mobilisation érotique », « [u]ne érotisation universelle », écrit Peter Sloterdijk dans son *Essai d'intoxication volontaire* (EIV : 107-108) qui « se déroule sur la grande scène de la société, par le biais de la publicité et des médias – le monde devient une sorte de zone pan-érogène narcissique, pour ainsi dire » (EIV : 108). Une zone de marchandises *sexy* à consommer. En vrac et au détail. Car les corps sont à désirer par *flash*, par tranches, par produits-images léchées : jambes sculptées des stars de l'heure, assurées pour deux, dix, vingt millions, bouches botoxées, fesses, poitrines à prothèses. La beauté s'apprécie à la pièce, en *close-up* net, lisse et gros comme un plan *porno*. Et la jambe de la « céléb » est plus belle parce que médiatique. Le léché publicitaire : à faire pâlir toutes les beautés sans gloire. Toutes les lumières naturelles, sans écran ni objectif. À défraîchir la chair de la vie. L'image plastique, érotique, parfaite est tyrannique et immortelle. Les corollaires de ce régime d'une érotique omniprésente et agressive sans plaisir, sans être et sans limites sont la compétition, la dévoration et la castration. Partout sur la terre, de sept à soixante dix-sept ans. Ou plutôt cent sept dans nos années zéro peuplées de suicidés vivants<sup>106</sup> toujours en santé. Bruno, cinglant et juste :

[L]a société érotique-publicitaire où nous vivons s'attache à organiser le désir, à développer le désir dans des proportions inouïes, tout en maintenant la satisfaction dans le domaine de la sphère privée. Pour que la société fonctionne, pour que la

<sup>104</sup> (PÉ : 161).

<sup>105</sup> Peter Sloterdijk, *Colère et temps. Essai politico-psychologique*, Libella-Maren-Sell Éditions, 2002, Meta Éditions, 2007 [2006], p. 289. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation COL et la page, entre parenthèses.

<sup>106</sup> Dans sa méthode destinée aux poètes *Rester vivant*, Michel Houellebecq suggère en substance que ceux qui souffrent et n'arrivent pas à vivre – une fois ce mal-être canalisé par l'écriture – seraient en fait des suicidés vivants. Car écrire revient à désapprendre à vivre dans une sensibilité de la souffrance ordinaire, qui est mourir, le temps même de l'écriture étant un temps mort, hors de la vie. Cela, tout en se maintenant en vie pour produire une œuvre. Ici, toutefois, les termes « suicidés vivants » expriment plutôt une souffrance de vivre dans une société déifiant la jeunesse et la nouveauté. La souffrance de ceux qui ont jeté l'éponge. Qui sont donc « hors-jeu », mais tout de même « bien portants ».

compétition continue, il faut que le désir croisse, s'étendre et dévore la vie des hommes. » (PÉ : 161).

Des gens dévorés qui se fracassent, et « se castrent », contre les impossibles standards des beautés virtuelles. Ce qu'explique Peter Sloterdijk :

[L]es signes de la sexualité se multiplient, tandis que la sexualité elle-même se délabre. Avec l'inflation des images et l'esthétisation des espaces publics par des signaux érotiques, les individus subissent une castration affective, et l'on voit apparaître – comment puis-je appeler ça ? – une tendance à l'existence asexuée, les gens deviennent obsédés par les images et stériles (EIV : 108-109).

Terrassé, le monde ordinaire, par la ronde immortelle de jeunesses toujours plus sexuelles, plus érotiques, plus « commerciales ». Donc plus désirables. Animaux blessés qui se cachent pour souffrir, s'éteindre et mourir, telle Isabelle, de *La Possibilité d'une île*, racontée par son conjoint Daniel :

[J]e la sentais, au moment où mon regard se posait sur elle, s'affaïsser légèrement, comme si elle avait reçu un coup de poing entre les omoplates. Une grimace de douleur vite réprimée déformait ses traits magnifiques. [...] Je ne savais pas très bien ce qui se passait alors, sur mon visage, et qui la faisait tant souffrir ; j'aurais beaucoup donné pour l'éviter, car, je le répète, je l'aimais ; mais, manifestement, ce n'était pas possible. Il ne m'était pas davantage possible de lui répéter qu'elle était toujours aussi désirable, aussi belle [...] Je connaissais le regard qu'elle avait ensuite : c'était celui, humble et triste, de l'animal malade, qui s'écarte de quelques pas de la meute, qui pose sa tête sur ses pattes et qui soupire doucement (PDÎ : 52-53).

Les jeunes gens sont plus désirables dans une société érotique-publicitaire mue par « la fascination pure pour une jeunesse sans limites » (PDÎ : 41), comme le dit elle-même Isabelle quelques années plus tôt, avant d'avoir ce regard d'animal blessé, à tout juste quarante ans. Une jeunesse adulée encouragée par la *pub*, par la *télé*, par le monde – camp



des jeunes et « camp des vieux » (PDÎ : 388) – à ne cultiver d'autre valeur que l'érotisme, qu'on peut facilement nommer porno-chic. Pour paraphraser Baudelaire, ce qu'il faut toujours, à notre époque, ce n'est pas être ivre (mais force est d'admettre que le néant du consumérisme est assurément une forme d'ivresse), mais être érotique, pleinement, continuellement érotique. Tel que l'illustre brillamment un concours de beauté pour mineures sur une plage auquel assistent par hasard Daniel et l'artiste Vincent :

[U]ne centaine de personnes étaient massées autour d'un podium [...] je lus « Miss Bikini Contest » inscrit sur une banderole. De fait, une dizaine de pétasses âgées de treize à quinze ans attendaient en se trémoussant et en poussant des petits cris près d'un des escaliers conduisant au podium. Après un gimmick musical spectaculaire, un grand Noir vêtu comme un ouistiti de cirque bondit sur le podium et invita les filles à monter à leur tour. [...] Il se tourna vers la première fille, une adolescente longiligne, vêtue d'un bikini blanc minimal, aux longs cheveux roux. [...] Il continua avec la suivante, une Russe blond platine, très bien roulée malgré ses quatorze ans, et qui avait l'air d'une vraie salope [...] l'une après l'autre, les filles s'avancèrent sur scène, en bikini, pour effectuer une sorte de danse érotique : elles tortillaient des fesses, s'enduisaient d'huile solaire, jouaient avec les bretelles de leur soutien-gorge, etc. [...] Je [...] proposai [à Vincent] de partir au moment où la Russe fourrait une main dans la culotte de son bikini (PDÎ : 256-257).

La beauté n'est plus tranquille, mais agressive comme la *porno*, esthétique comme la *pub* érotique. Séduire, c'est tout. Vendre. Le seul but de ce marché sans morale. Sans arrière-pensée, sans limites, sans âme. Le libre marché du monde : stricte érotisation capitaliste. Comme le raconte Bruno dans un souvenir datant d'une quinzaine d'années :

Ces années-là, la mode devenait de plus en plus sexy. C'était insupportable, toutes ces filles avec leurs petites mines, leurs petites jupes et leurs petits rires. Je les voyais pendant la journée en cours, je les voyais le midi au *Penalty*, le bar à côté du lycée, elles discutaient avec des garçons ; je rentrais déjeuner chez ma femme. [...] je n'avais que vingt-huit ans et je me sentais déjà mort (PÉ : 174-175).

Le libre marché n'a pas d'être. Il entraîne la terre à tourner à vide sur l'axe du consumérisme. À dériver dans le confort, le plaisir, et rien d'autre. « [A]lléger la vie jusqu'à l'apesanteur [...] la grande fête, tout de suite et pour toujours » (EIV : 167). Sans chercher à voir que, derrière, il y a l'éclatement de toutes les valeurs. Bruno, à nouveau : « [d]ans un monde qui ne respecte que la jeunesse, les êtres sont peu à peu *dévorés*<sup>107</sup> » (PÉ : 112). Érotisme et porno-chic lucratifs, vendeurs, se présentent chez Houellebecq comme des valeurs montantes et surexposées, car le respect ne vend pas, la curiosité intellectuelle ne vend pas, la recherche de vérité et d'une éthique, la morale, l'intégrité, l'authenticité ne vendent pas, ne « rapportent » rien. La société érotique-publicitaire brasse argent et néant, dont la force est son impossibilité à être épuisé<sup>108</sup>. C'est l'« Exode de l'être » (EIV : 232). « [N]éant en déploiement » (EIV : 228). L'« ère du vide », dont Houellebecq est le « grand consécuteur<sup>109</sup> ». Comme le résume avec brio le narrateur d'*Extension* : « " Ah, oui, avoir des valeurs !... " » (EDL : 109). Puis Daniel, citant Heidegger ; « Le néant néantise » (PDÎ : 322), car il n'a ni début ni fin. C'est « l'axiome du postmoderne [...] rien ne commence et rien ne s'achève » (EIV : 328).

#### 2.1.4 Consommation finale et utilisation intégrale : l'individu terminal, le dernier homme<sup>110</sup>

« Penser au XX<sup>e</sup> siècle, ce n'est pas observer une totalité du cosmos, mais penser une explosion » (EIV : 55), écrit encore Peter Sloterdijk dans son *Essai d'intoxication volontaire*. Titre programmatique dans l'injonction à « toucher à la blessure ou à l'intoxication que représente le fait de vivre à notre époque » (EIV : 11). Deux Guerres mondiales, génocides et carnages. Mais l'Histoire, hélas, en est jalonnée. Tuer, pour l'humain, et tuer en masses marque le passage d'une civilisation à l'autre, comme le signale

<sup>107</sup> Je souligne.

<sup>108</sup> « La force de la modernité permanente, c'est son impossibilité à épuiser le néant » (EIV : 234).

<sup>109</sup> Olivier Bardolle, *La littérature à vif, (Le cas Houellebecq)* (LCH), quatrième de couverture.

<sup>110</sup> (EIV : 30).

Silvio Fanti. Le XX<sup>e</sup> n'est donc pas un cas d'espèce en la matière, hormis dans la mobilisation transcontinentale des belligérants qui n'est tout compte fait qu'une autre union, plus importante, pour mieux diviser. Le XX<sup>e</sup> siècle a de particulier qu'il est évacuation, vaporisation, nihilisation. Désertification, fonctionnalisation. Mises en équivalences, nivellement. Libération, affranchissement, hébétude. Inépuisable néant.

D'abord, la fin de l'analyse. La culture expérimentale : « les membres de la génération expressionniste, de la génération constructiviste, etc., avaient à cette époque [les années vingt] atteint la fin de l'analyse. [...] Depuis les années vingt, on pouvait savoir, sur le principe, jusqu'où allait le modernisme » (EIV : 25-26). Les possibilités sont épuisées, seules viennent les retours, les refontes et les redites.

[L]'ornementation, l'ironie, la conciliation, les nouveau mythes, le figuratif – tout ce que l'on appelle aujourd'hui le postmoderne ne propose rien qui n'ait déjà été expérimenté à cette époque. Cela ne peut apparaître que dans un contexte où l'on est arrivé à l'abstraction complète, où le détachement nihiliste a abouti à la pure formalisation (EIV : 26).

Sur cet « arrière-plan nihiliste » (EIV : 27) ne peuvent se détacher que d'autres morcellements. D'autres désertifications. À commencer par celle de l'humain, essai d'essais. Expérimentateur sur soi rendu au vide avec son époque. Ainsi Sloterdijk : « [l]e monde est tout ce avec quoi nous menons des expériences jusqu'à la fracture » (EIV : 16). Sans transcendance, sans dépassement, sans « réalisation » de soi obligés. Et encore moins de « révélation » de soi. Nous ajoutons qu'en attendant la « fracture », l'humain, jeté-là dans le monde arrivé en zone sans analyse, essaie à vide, mais ne peut rien faire d'autre. Chercher quelque chose comme un sens. Se construire quelque chose comme un être « ferme ». Avec du vide et du plein, tout aussi vide : « tous communient dans la certitude de passer un agréable après-midi, essentiellement dévolu à la consommation, et par là même de contribuer au raffermissement de leur être » (EDL : 70), remarque le narrateur d'*Extension* lors d'une visite au Vieux Marché de Rouen. Tous essaient de se poser en être

entier, particulier : « les êtres humains ont souvent tendance à se singulariser par de subtiles et déplaisantes variations, défauts, traits de caractère et ainsi de suite – sans doute pour obliger leurs interlocuteurs à les traiter comme des individus à part entière » (EDL : 21), observe le même homme. On tourne à vide en investissant les marchandises d'un spirituel vaporisé : « une bonne partie de ce qui était jusqu'ici le spirituel est transférée dans la sphère des choses » (EIV : 228). On essaie. On remplace les valeurs éventées par la vie du marché. On se gave d'« être » avec des choses et des facettes singulières. Et pourtant, on se découvre constamment surface, matière cavité du vide. « Carré noir », dit Sloterdijk. Celui de Malevitch. Pure abstraction qui dessine pourtant un monde : « toute profondeur est surface, tout contenu est forme » (EIV : 25). Le monde de l'homme vide, héritier d'une « grande évacuation » (EIV : 22).

#### **2.1.4.1 Carré noir sur fond néant : canal vide pour non-message**

« [L]a grande évacuation de l'héritage des aïeux » (EIV : 22) signe l'interruption d'une transmission séculaire de valeurs, de comportements, d'attitudes amoureuses, sexuelles et de consommation. C'est que

[d]ans une société qui pratique l'expérimentation, on ne devient pas adulte sans franchir un processus de déshéritage. [...] Il n'y a plus d'« aïeux », plus d'ancêtres pour te transmettre par testament un moule complet du monde et de l'existence. On succède à des gens qui, déjà, étaient dans le brouillard (EIV : 38).

L'analyse et la déconstruction jusqu'à plus sens, le changement perpétuel par l'expérimentation en tout (médecine, technologies, politique, loisirs). Et surtout dans le capitalisme, sauvage – ou « psychédélique » (PC : 244) –, notre territoire mondial où surgissent de terre des offres toujours fraîches à obsolescence planifiée. Depuis un bon moment déjà, c'est l'offre monstre qui détermine la demande. Ce marché libre consumériste de l'offre nous invite au voyage du Nirvana des choses vives, dont on ressort

toujours plus vide. Tel que le conçoit Peter Sloterdijk à propos de « la vie du marché » (PC : 301) : « les personnes deviennent plus pâles, les choses plus colorées » (EIV : 302).

De fait, la filiation perd son sens, la famille sa fonction rassembleuse. Sa « force » « est éteinte » (EIV : 105). Ce dont prend conscience le personnage de Jean-Yves dans *Plateforme* : « [l]a confusion des générations était grande, et la filiation n'avait plus de sens » (PLAT : 284). Mais également Bruno : « avoir un enfant, aujourd'hui, n'a plus aucun sens pour un homme » (PÉ : 169). Et l'humain apparaît, en zone sans analyse, en époque d'équivalences et d'expérimentations, après la « mort » de Dieu et le déclin du dôme famille, comme ce que Sloterdijk nomme « le non-messager » (EIV : 40). « Tout est devenu très expérimental et mobile » (EIV : 105). Il n'y a pour ainsi dire plus aucun émetteur ni mission ni transmission<sup>111</sup> (EIV : 41). Et le néant est créateur d'hébétudes : « [l]'hébétude est un état qui force l'homme à se réfugier dans le vécu, dans l'amusement, dans l'actualité, parce que ce sont les seules formes actuelles permettant de donner par la force quelque chose comme du sens » (EIV : 41). Ce qui s'apparente à une « foire multimédiatique pour les âmes mortes » (EIV : 227). Comme le sait bien Michel, de *Plateforme*, certes un peu ironique : « [j]e n'étais pas malheureux, j'avais cent vingt-huit chaînes » (PLAT : 23).

Les personnages principaux houellebecquiens tels Michel de *Plateforme* et le narrateur d'*Extension* se présentent comme des individualités terminales, derniers hommes qui font du monde, des biens, des informations, une « consommation finale », une « utilisation intégrale ». « Le "dernier homme", c'est le consommateur mystique, l'utilisateur intégral du monde – c'est-à-dire un individu qui ne se reproduit pas, mais jouit de lui-même comme d'un état final de l'évolution » (EIV : 30-31). Signalons qu'il n'est bien sûr pas nécessaire aux individus contemporains de se reproduire pour rompre avec la consommation finale, avec l'utilisation intégrale. Il suffit que ceux-ci s'ouvrent aux autres dans le partage d'idées, d'expériences et d'expérimentations. Dans la conscience que cela

est riche, surtout avec des gens plus jeunes et des personnes d'autres nationalités. En cela, ils ne « perdent [ni n'] oublient leurs qualités de médiateur » (EIV : 39). Carré noir parmi d'autres Carrés noirs, la transmission est interrompue, mais on peut encore vivre, c'est-à-dire essayer de « faire quelque chose de ce que l'on a fait de nous<sup>112</sup> » (EIV : 41). Quelque chose d'authentique, à contre-courant – qui est torrent – du libre marché qui « désâme ». Royaume flamboyant, gris, et fonctionnalisant.

#### 2.1.4.2 Le palais de cristal, cette caverne colorée

« Le palais de cristal » tel que l'imagine Peter Sloterdijk dans son essai éponyme sous-titré « À l'intérieur du capitalisme planétaire » s'inspire directement du *Crystal Palace* de Dostoïevski<sup>113</sup> :

Le gigantesque palais de cristal – la forme de bâtiment prophétique valide du XIX<sup>e</sup> siècle (qui fut aussitôt copiée dans le monde entier) – comportait déjà une allusion au capitalisme intégral, orienté vers le vécu, populaire, dans lequel ce qui était en jeu n'était rien de moins que l'absorption globale du monde extérieur dans un espace intérieur calculé de part en part. [...] Il invoquait déjà l'idée d'un habitacle suffisamment vaste pour qu'éventuellement on ne soit plus obligé de le quitter (PC : 252).

Palais de cristal qu'est le capitalisme psychédélique contemporain : le monde est piégé sous une coupole de produits en publicité dans un continuum consumériste. Un continu de vide qui se désire vitaminé *et* « grisailleur » dans son ambition à offrir une vie, celle du marché

---

<sup>111</sup> « Pour les déshérités et les hébétés, il n'existe pas de mission, pas de transmission, pas de message à apporter, n'est-ce pas ? » (EIV : 41).

<sup>112</sup> Sloterdijk reprend ici les paroles de Sartre.

<sup>113</sup> « Lors de sa visite à Londres, en 1862, Dostoïevski avait visité le palais de l'Exposition universelle de South-Kensington (dont les dimensions devaient dépasser celles du *Crystal Palace* de 1851) et avait aussitôt saisi, de manière intuitive, les incommensurables dimensions symboliques et programmatiques de ce bâtiment hybride. Comme le nouveau bâtiment de l'Exposition universelle ne possédait pas de nom spécifique, on est tenté de penser que Dostoïevski a transposé sur cet édifice le nom de *Crystal Palace* » (PC : 243).

et seulement elle, où l'on « devient » et s'affirme en consommant. En déniait tout rapport qui ne procède de la consommation, – qui se veut immanence – le palais de cristal propose ou impose un mode d'être au monde incontournable, défini par l'achat, adapté à toutes les circonstances de la vie, de la séduction à l'éducation des enfants, du scénario de vacances en couple ou en famille à toutes les fêtes du calendrier, celles de Jésus, de l'amour, de la Pâque, des mères, des pères :

[L]e système global favorise les personnes dépourvues de qualités trop fixes – comment pourrait-il en être autrement si la mission des individus, dans l'univers du capital, est de se laisser aller à des offres de marchandises de plus en plus nombreuses [...] La vie du marché démolit les convictions, les monismes et les originalités brutes, elle les remplace par la conscience du fait qu'il existe toujours des possibilités de choix et des issues latérales (PC : 302).

Si Michel des *Particules* est un biologiste chercheur de premier plan, il s'apparente tout de même à ce que Peter Sloterdijk nomme dans *Le Palais de cristal* « l'anti-Bartleby : « l'homme qui aurait appris, en s'entraînant aux longues listes d'option, à dire " pourquoi pas ? " à la plupart des propositions. Il serait le « consommateur habilité » (PC : 302). Le consommateur indolent, inauthentique, et fonctionnalisé. Michel consommateur parfaitement intégré (gris, donc) à une offre généreuse, arc-en-ciel, propre à le satisfaire plus que de raison :

De son côté Michel vivait dans un monde précis, historiquement faible, mais cependant rythmé par des cérémonies commerciales - le tournoi de Roland Garros, Noël, le 31 décembre, le rendez-vous bisannuel du catalogue 3 Suisses. Homosexuel, il aurait pu prendre part au Sidathon, ou à la *Gay Pride*. Libertin, il se serait enthousiasmé par le Salon de l'érotisme. Plus sportif, il vivrait à cette même minute une étape pyrénéenne du tour de France. Consommateur sans caractéristiques, il accueillait cependant avec joie le retour des quinzaines italiennes dans son Monoprix de quartier. Tout cela était bien organisé, organisé de manière humaine (PÉ : 122).

Le palais de cristal contemporain du capitalisme psychédélique apparaît comme une caverne colorée, mouvante et belle, mais obscure : celle-là même de Platon. Ce à quoi en arrive Peter Sloterdijk dans sa réflexion sur le monde contemporain dans l'essai *L'heure du crime et le temps de l'œuvre d'art* où il propose, tel que l'a fait Platon avec sa célèbre allégorie, « un retournement ou revirement de l'âme » (EIV : 319). En d'autres mots, « un renversement global de l'orientation intellectuelle du cours de l'existence » (EIV : 319). Car la caverne de Platon est bien là, ici-maintenant, dans le monde postmoderne :

On y propose que les esclaves de la caverne, fixés, ensorcelés par les apparitions sur la paroi, c'est-à-dire les hommes du quotidien ou les utilisateurs des médias, soient déliés de leurs chaînes, retournés et menés vers le haut, vers l'issue de la caverne [...] on verrait que l'on se serait jusqu'alors laissé berner par des projections. Qu'était donc jusque-là notre vie ? Un tâtonnement dans des décors perceptifs, une illusion de magazine, une station assise devant des vidéos signifiant le monde (EIV : 319).

Sortir de la caverne des sens, du plaisir, du confort, c'est rester dans le palais de cristal, car on ne peut physiquement s'arracher de son enceinte, qui est le monde libre du capital. Y rester, donc, mais en réfléchissant toujours, en restant en éveil, averti, « sage ». Conscient de ce que l'on veut réellement acheter et de pourquoi on le désire. L'essai d'un produit, comme d'une personne – hélas il en va souvent ainsi – strictement pour l'essai, pour l'expérience nouvelle et *fun*, est stérile. Elle n'est sous-tendue par aucun goût honnête, et surtout aucune valeur. Et puisque le monde est palais de cristal, puisque le monde est marchandises en intégral, tous ceux qui n'ont pas encore « agressé » leur monde pour faire craquer le vernis de toutes ces choses sont condamnés à dériver en anti-Bartleby parfaits. Et à ne voir, dans les êtres, que des cotes dans un marché humain réglé absolument sur celui des jouets, des voitures et des électroménagers. Les romans de Houellebecq paraissent esquisser une fresque anthracite de ce palais de cristal, en figurant le marché libre des humains.



## 2.2 HOUELLEBECQ À LA BOURSE DES CORPS : LE LIBÉRALISME EST UN FÉODALISME<sup>114</sup>

### 2.2.1 Les lois tristes du marché libre : le libéralisme sexuel

Dans son premier roman *Extension du domaine de la lutte*, Michel Houellebecq esquisse à traits précis et lapidaires une vision du libéralisme économique et sexuel. D'aucuns considèrent ce roman comme « un texte fondateur, séminal, presque programmatique<sup>115</sup> ». Et pour cause : les trois romans ultérieurs sont traversés, travaillés par cette lutte sexuelle mondiale et impitoyable qui n'épargne absolument personne, transcendant les classes sociales, les races, les physionomies même les plus avenantes. En effet, le domaine de la lutte s'étend, par-delà celui de la règle (observer la loi, payer ses factures), « désormais aux relations humaines dans leur quête d'amour et de sexualité débridée, sur fond de domination, de pouvoir financier, de peur et de mort<sup>116</sup> ». Le libéralisme est intégral : « la loi du marché » (EDL : 100) gère les cadres, les employés, les bourses. Elle s'enfonce dans les corps et s'infiltré dans les chambres à coucher :

En système économique parfaitement libéral, certains accumulent des fortunes considérables ; d'autres croupissent dans le chômage et la misère. En système sexuel parfaitement libéral, certains ont une vie érotique variée et excitante ; d'autres sont réduits à la masturbation et la solitude (EDL : 100).

Ces deux « systèmes de différenciation » (EDL : 100) – l'un économique, l'autre sexuel – sont « strictement équivalents » (EDL : 100). Tous deux opèrent un cruel partage

<sup>114</sup> Nous nous inspirons ici de cette remarque de Pascal Bruckner : « l'hédonisme, un féodalisme parmi d'autres » (PA : 53).

<sup>115</sup> Christian Monnin, « Extinction du domaine de la lutte : l'œuvre romanesque de Michel Houellebecq », 2001 [1999], in *L'Atelier du Roman*, n° 22, juin, p. 134 à 143, *Liberté*, n° 242, p. 11 à 28, en ligne sur [http://www.houellebecq.info/revuefile/37\\_Monnin.pdf](http://www.houellebecq.info/revuefile/37_Monnin.pdf). Dorénavant, la référence à cet article sera donnée directement dans le texte avec l'abréviation CM et la page, entre parenthèses.

<sup>116</sup> Martin Robitaille, « Houellebecq, ou l'extension d'un monde étrange », 2004, in *Tangence*, n° 76, p. 87 à 103, p. 94. Dorénavant, la référence à cet article sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation EMÉ et la page, entre parenthèses.

entre gagners et chômeurs, entre « canons » et « boudins », « *mecs top* » et « blaireaux » (PÉ : 122). « Les entreprises se disputent certains jeunes diplômés ; les femmes se disputent certains jeunes hommes ; les hommes se disputent certaines jeunes femmes ; le trouble et l'agitation sont considérables » (EDL : 101). Le narrateur d'*Extension* dit avoir « un joli pouvoir d'achat » (EDL : 15). Il se révèle un gagnant économique, mais qui « ne représent[e] guère [...] qu'un *pis-aller*<sup>117</sup> » sexuel. Tout comme son collègue de travail : « Sur le plan économique, Raphaël Tisserand appartient au camp des vainqueurs ; sur le plan sexuel, à celui des vaincus. Certains gagnent sur les deux tableaux ; d'autres perdent sur les deux » (EDL : 101). Un système, immense comme le monde, de marchandises humaines. À hauteur de monde, carrément, chacun pouvant être, en théorie du libre marché, un collègue, un conjoint potentiels. Sans « îlot » de complaisance, sans espace de trêve. Libéral, extra moral.

#### 2.2.1.1 Sans frein et sans foi : par-delà bien et mal

Le monde de Houellebecq est une « [b]ourse des corps<sup>118</sup> ». Celle-ci trace une hiérarchie sociale dans le fourmillant système du sexe. Et, pareillement à la bourse d'argent, il y a de gros joueurs et de grands risques, des potentiels modestes ou monstrueux, des cotes promues, des cotes déchues, des chutes d'indice, progressives ou dramatiques. Des envolées vertigineuses, de bonne fortune ou de travail ardu. Des hasards, des krachs. Mais aussi des retraits et des ventes, des reculs. Des joueurs prudents, des défections, des faillites. Des démissions, des dépressions et des suicides. Tous ces éléments se vérifient dans Houellebecq, et en série. À commencer par la prise de conscience de Bruno, cristalline et sans appel, précisément sur ces deux seuls paramètres du monde, argent et sexe :

---

<sup>117</sup> Je souligne.

<sup>118</sup> Pascal Bruckner, *Le Paradoxe amoureux*, Paris, Grasset, 2009, p. 54. Dorénavant, la référence à cet article sera directement donnée dans le corps du texte avec l'abréviation PA et la page, entre parenthèses.

On vivait aujourd'hui dans un monde simplifié, à l'évidence. La duchesse de Guermantes avait beaucoup moins de *thune* que Snoop Doggy Dog ; Snoop Doggy Dog avait moins de thune que Bill Gates, mais il faisait davantage *mouiller* les filles. Deux paramètres, pas plus (PÉ : 192-193).

Du côté des « gros joueurs », outre Bruno dont on a signalé les essais sexuels sous le signe de l'infortune, on retrouve notamment Tisserand. On l'a vu, Tisserand essaie, et « préfère encore essayer » (EDL : 100). Cela, selon le narrateur, « de toutes ses forces » (EDL : 100). De fait, il prend des risques pour y arriver : « il vient de s'inscrire dans un club de gym pour perdre un peu de poids, " et aussi pour draguer, bien sûr " » (EDL : 61). « [I]l essaie d'accrocher le regard » d'une étudiante qui suit sa formation et engage une conversation avec elle, « choisit une table non loin de deux filles dans un café » (EDL : 60). Mais encore, « [a]près Noël, il part faire du ski dans un club de jeunes ; le genre " interdit aux vieux crabes ", avec soirées dansantes et petit déjeuner tardif ; bref, le genre où on baise » (EDL : 98). Ce dernier se révèle un gagnant économique et un « gros joueur », mais à capital beauté et à potentiel érotique de valeurs nulles : « le problème de Raphaël Tisserand – le fondement de sa personnalité, en fait – c'est qu'il est très laid. Tellement laid que son aspect rebute les femmes, et qu'il ne réussit pas à coucher avec elles. [...] Il a exactement le faciès d'un crapaud-buffle » (EDL : 54). À l'opposé de ces gros joueurs se trouvent le collègue de Tisserand, le narrateur d'*Extension*, et Michel de *Plateforme*. Deux défections, deux déserteurs – pourtant gagnants économiques. Nous avons proposé une description de la personnalité de Michel, celle-là même de Houellebecq en entrevue, qui s'attache à circonscrire une attitude de retrait affectif. Un repli apeuré devant l'amour, trop fort, trop cruel. Un refuge dans le sexe tarifé – vacuité chaude. Nous avons également relevé l'image que le narrateur d'*Extension* a de son physique, de son charisme : celle d'un homme sans qualités, de surcroît dépressif chronique. Mais par-delà ce « capital initial » pauvre, il semble que cet homme d'à peine trente ans est meurtri, neutralisé par une amertume croissante, corrélative à ce qu'il nomme « la notion de vieillissement et de mort » (EDL : 148). Le monde est limité, cela devient une certitude. Voilà ce qu'il confie, une fois « interné » pour dépression. Ce qui initie un décrochage, un retrait du système

sexuel : « [l]e désir lui-même disparaît ; il ne reste que l'amertume ; une immense, une inconcevable amertume » (EDL : 148).

Du côté des indices déchus, il y a Isabelle, « l'animal malade » aux traits « magnifiques » (PDÎ : 52-53) de quarante ans qui se sent flétrir. Cela la mène d'abord à quitter son emploi de rédactrice en chef d'une revue pour femmes, *Lolita*, puis à « interrompre l'expérience », à terminer la partie. Ce que comprend bien son ex-mari Daniel, témoin de son déclin et impuissant à l'empêcher de sombrer, car lui aussi se sent mourir : « j'étais bel et bien tombé dans le *camp des vieux*, et c'était sans espoir de retour » (PDÎ : 388). « C'est le jour de Noël, en milieu de matinée, que j'appris le suicide d'Isabelle. Je n'en fus pas réellement surpris » (PDÎ : 368). Daniel se suicide peu de temps après qu'une secte dont il est l'un des adeptes lui ait fait la promesse que la clef du clonage humain sera trouvée bientôt.

Et encore d'autres krachs sur les sols glacés de Houellebecq. Corps troués, produits passés : hors-normes ou hors champ du désir. Dans *Extension* : Gérard Leverrier, riche mais dépressif, mais aussi Raphaël Tisserand, dont la mort accidentelle en voiture est suspecte. Dans *Les Particules élémentaires* : Christiane, amante de Bruno amoureuse et hédoniste, se jette en bas de son immeuble, prisonnière à vie dans sa chaise roulante. Un grave problème de dos l'avait rendue paraplégique quelques jours auparavant. Mais également Annick, une jeune fille que fréquente brièvement Bruno dans son adolescence, qui finit par se jeter en bas de la fenêtre de sa chambre, « trop humiliée par son physique » (PÉ : 152). Et dans *Plateforme*, Michel confie, après la mort de Valérie, que « [l]'absence d'envie de vivre, hélas, ne suffit pas pour avoir envie de mourir » (PLAT : 339). Il est, en quelque sorte, un mort en sursis : il se maintient dans la vie, dans l'espace de l'écriture, car il écrit sa vie avec Valérie, un temps « mort », « sans présent et sans présence<sup>119</sup> ». Refuge.

---

<sup>119</sup> Maurice Blanchot, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1955, p. 26. Dorénavant, la référence à cet article sera directement donnée dans le corps du texte avec l'abréviation LL et la page, entre parenthèses.

Puis il y a les grosses cotes. Indices forts, dans « leurs habits de lumière » (PA : 50) et de pouvoir. Des puissances qui dictent les règles, manient les rennes de l'économie du désir.

### **2.2.1.2 L'économie du capital érotique : pouvoir et pouvoir-faire, seigneurs et serfs**

L'intrinsèque amoralité du système sexuel libéral permet toutes les cruautés, toutes les tyrannies, toutes les « injustices », ou plutôt les inégalités. Strictes statistiques au sein du système, mais tragédies à hauteur humaine. Le libéralisme sexuel ne « libère » pas : il asservit. Car il s'avère la structure par excellence pour articuler une tyrannie des belles personnes. La beauté physique s'érige en puissance et son estimation s'aligne sur la cotation des métaux : qualité, pureté, rareté, finesse. Le potentiel érotique s'évalue et se monnaie, lui aussi, en pouvoir de vendre, de « se vendre ». Le libéralisme sexuel repose sur le socle d'une société érotique-publicitaire. La bourse des corps apparaît alors comme une économie du capital érotique. Et un féodalisme.

Les belles personnes des pages houellebecquiennes asservissent sans le vouloir et parfois sans le savoir. Elles séduisent des masses, hommes et femmes et, semble-t-il, n'éprouvent pas le désir de tyranniser, d'humilier ces gens qui sont à leurs pieds. Mais c'est ce qui se produit. Leur beauté, leur érotisme, leur grâce est puissance : elle éblouit et elle enchaîne, elle frustre, elle enrage, elle déchaîne. Dans tous les romans houellebecquiens comme de par le monde, depuis la nuit des Temps. Dans *Extension*, la beauté du chef de service du narrateur force la déférence, suscite l'admiration : « Je regrette de mécontenter cet homme. Il est très beau. Un visage à la fois sensuel et viril, des cheveux gris coupés courts. Chemise blanche d'un tissu impeccable, très fin, laissant apparaître des pectoraux puissants et bronzés » (EDL : 24). Dans le même roman, l'érotisme des vêtements flatteurs est pouvoir : « [le garçon] déposa nos spaghettis respectifs à la hâte, sans réelle attention. Ah, si nous avions porté des jupes fendues, c'aurait été autre chose !... » (EDL : 109). Mais la beauté est aussi un instrument de torture, un affront, une abomination – divine.

Thomassen est très grand (légèrement plus de deux mètres, je crois), admirablement bien proportionné, et son visage est d'une beauté extraordinaire, solaire, radieuse ; on a vraiment l'impression d'être en face d'un surhomme, d'un demi-dieu. Thomassen m'a d'abord serré la main, puis il est allé vers Tisserand. Tisserand s'est levé et s'est rendu compte que, debout, l'autre le dépassait de quarante bons centimètres. Il s'est rassis, son visage est devenu écarlate, j'ai bien cru qu'il allait lui sauter à la gorge ; c'était affreux à voir (EDL : 62).

Dans *Les Particules élémentaires*, le narrateur décrit l'impact qu'a la beauté d'Annabelle et de celle d'une poignée d'élues : pouvoir des pouvoirs, car il transcende, dans ses éblouissements, les âges, les règles, les mœurs. Un danger certain par les remous qu'il provoque, et qui peut se retourner contre l'être qui la déploie et la dispense juste en existant :

une extrême beauté, une beauté qui dépasse de trop loin l'habituelle et séduisante fraîcheur des adolescentes, produit un effet surnaturel, et semble invariablement présager un destin tragique. À l'âge de quinze ans Annabelle faisait partie de ces très rares jeunes filles sur lesquelles tous les hommes s'arrêtent, sans distinction d'âge ni d'état ; de ces jeunes filles dont le simple passage, le long de la rue commerçante d'une ville d'importance moyenne, accélère le rythme cardiaque des jeunes gens et des hommes d'âge mûr, fait pousser des grognements de regret aux vieillards (PÉ : 58).

De fait, Annabelle, dans la quarantaine, raconte à Michel qu'elle n'a connu que des hommes qui l'ont utilisée comme un trophée : au lit, corps superbe à conquérir, au restaurant, créature magnifique à exhiber pour « mousser » son image, pour se donner du prestige. Puis il y a le cas Esther, dans *La Possibilité d'une île*. Une beauté érotique, gracieuse, sensuelle. Et destructrice. Qui mène Daniel à sa perte, car plus que toute autre elle possède un capital érotique fort, pouvoir-seigneur. Puissance au milieu des asservissements : Daniel, ses amis, ses ex-copains et leurs amis, les inconnus dans les bars, dans la rue. Sa beauté dont elle dynamise le potentiel et le pouvoir, car elle se sait sensuelle

et se veut érotique. Daniel dit d'ailleurs à propos de celle qu'il a nommée Belle (PDÎ : 169) : « 90% des hommes qu'était appelée à rencontrer Esther seraient saisis de l'immédiat désir de la pénétrer » (PDÎ : 180).

[E]lle était incroyablement, délicieusement érotique, j'en pris conscience une nouvelle fois lorsqu'elle revint de la salle de bains : sitôt après avoir enfilé un pull large elle le baissa légèrement sur ses épaules afin de découvrir les bretelles de son soutien-gorge, puis rajusta son string afin de le faire dépasser de son jeans ; elle faisait tous ces petits gestes automatiquement, sans même y penser, avec une grâce et une candeur irrésistibles » (PDÎ : 190).

Daniel est dans le camp des faibles, infiniment faible par rapport à Esther qui peut séduire, certes, des légions : « ses moyens pour rendre un homme heureux étaient considérables » (PDÎ : 324), dit ce dernier de son amante après qu'elle lui eut avoué avoir couché avec deux hommes en même temps durant son absence et qu'elle ait fait fuir sa souffrance – « je sentais les images affluer et creuser des trous dans ma cervelle » (PDÎ : 323) – avec sa douceur, sa gentillesse et sa grâce. Elle peut *coucher*, tous les jours et avec une foule d'hommes, elle peut déchaîner les passions, s'attacher les cœurs. Daniel vieillissant a de moins en moins de chances de le faire. Du fait de l'indépassable et brutale loi biologique de ce qu'il convient tout à fait de nommer « sélection sexuelle<sup>120</sup> ».

### 2.2.1.3 Le brutal biologique : vie inhumaine et sélection sexuelle

Si toute vie est essais fortuits, fruit de l'instinct d'essais, toute sélection de partenaire sexuel est conditionnée par des critères précis qui ne doivent rien au hasard. Ce qui fait que non seulement l'homme – essai d'essais de hasards plus ou moins heureux, « arrangement

<sup>120</sup> « F-X Ajavon », « Houellebecq témoin de la sélection sexuelle », 2007, 15 février, <http://www.surlering.com/article/article.php/article/houellebecq-temoin-de-la-selection-sexuelle-5114>. Dorénavant, la référence à cet article sera donnée directement dans le texte avec l'abréviation RING, entre parenthèses. L'article est présenté sur une seule page.

de particules » (PDÎ : 331) plus ou moins réussi – n’a aucune prise sur ce que les règnes, dans leur marche lente, ont brassé pour le faire, mais de plus, tous les hommes et toutes les bêtes se flairent et se choisissent à la recherche des plus beaux spécimens. La vie est inhumaine. Deux fois. Le hasard des arrangements d’essais qui conçoivent stochastiquement des Thomassen et des Tisserand, des Esther et des Bruno est insupportable ou merveilleux. Il n’y a, aux commandes, que « l’évidente neutralité du réel » (PDÎ : 440). Arbitrairement, au gré du *bubbling* frénétique-agressif de particules élémentaires en terreau de vide. Et cela est humainement intenable : la vie est inhumaine une fois. Deuxième « inhumanisme » : la sélection sexuelle procède directement de ce hasard heureux ou tragique, géniteur aveugle indifférent de divinités et de bossus. Ainsi, les déshérités par la nature seront, de surcroît, « malchanceux en amour ». Sur les terres houellebecquiennes, le grouillement violent du « monde naturel » est un combat constant et sanglant, une menace rampante, une abomination. Le narrateur d’*Extension* ne peut apprécier le paysage naturel sans y sentir la menace inhérente d’une dévoration, d’un carnage :

Le soleil apparaî, rouge sang, terriblement rouge sur l’herbe d’un vert sombre, sur les étangs brumeux. [...] Nous longeons la Seine, écarlate, complètement noyée par les rayons du soleil levant – on croirait vraiment que le fleuve charrie du sang (EDL : 53-54).

De même Michel, de *Plateforme*, lors de son premier voyage en Thaïlande :

L’hôtel était situé au fond d’une vallée très encaissée, aux pentes recouvertes d’une jungle dense. Au moment où je sortais sur la terrasse, il se fit un profond silence. Je mis quelques secondes à en comprendre la raison : tous les oiseaux venaient de s’arrêter de chanter d’un seul coup. C’était l’heure où la jungle se prépare à la nuit. [...] les serpents et les araignées, ça ne devait pas manquer. Le jour baissait rapidement. Un signe isolé bondissait entre les arbres, sur l’autre rive ; il poussa un cri bref. On le sentait anxieux, pressé de rejoindre son groupe.



[...] Un cri bref mais atroce s'éleva de la jungle proche ; probablement un petit mammifère qui venait de vivre ses derniers instants (PLAT : 70-72).

Puis dans *Les Particules élémentaires*, enfant,

Michel suivait [...], le cœur serré, la diffusion hebdomadaire de *La vie des animaux*. Les gazelles et les daims, mammifères gracieux, passaient leurs journées dans la terreur. Les lions et les panthères vivaient dans un abrutissement apathique traversé de brèves explosions de cruauté. Ils tuaient, déchiquetaient, dévoraient les animaux les plus faibles, vieillissants ou malades [...] prise dans son ensemble la nature sauvage n'était rien d'autre qu'une répugnante saloperie ; prise dans son ensemble la nature sauvage justifiait une destruction totale, un holocauste universel – et la mission de l'homme sur la Terre était probablement d'accomplir cet holocauste (PÉ : 36).

Son demi-frère Bruno, adulte, semble bien du même avis lorsqu'il s'adresse à un ami de sa défunte mère assistant avec Michel et lui à son enterrement :

« Ça doit être un coin à serpents... » inféra Bruno. [...] « Les serpents ont leur place dans la nature... fit observer Hippie-le-Gris avec une certaine sévérité. – La nature je lui pisse à la raie, mon bonhomme ! Je lui chie sur la gueule ! » Bruno était à nouveau hors de lui. « Nature de merde... nature mon cul ! » marmonna-t-il avec violence pendant encore quelques minutes (PÉ : 262).

La nature est inhumaine. Michel éprouve la fondatrice cruauté de toute vie : agressivité de survie – nourriture et défense – dans tout le règne du vivant. Agressivité qui est destructivité, chez l'homme qui tue pour tuer, instigateur d'holocaustes à échelles diverses. Mais surtout, il ressent la cruauté de sa propre origine chez une mère qui le répudie. Le monde apparaît certes tout aussi inhumain à Bruno, se jugeant disgracieux depuis l'enfance, se sentant « blanchâtre, minuscule, répugnant, obèse » (PÉ : 59) à

l'adolescence, et de surcroît « pas assez *animal*<sup>121</sup> » (PÉ : 60). La nature semble bien abominable à toutes les hauteurs.

Ainsi l'homme même, ce « législateur » de la Terre, est une erreur. Un ratage<sup>122</sup>, un écrasement proche, un déclin insupportable. Son origine est arrangements de hasards trop souvent cruels : l'homme, mammifère conscient, se révèle pétri à l'aveuglette d'un fonds d'infirmités, d'accidents, de mutations foisonnantes et d'incompatibilités cellulaires. Ce dernier de surcroît vieillissant. « Le seul fait d'exister est déjà un malheur » (PDÎ : 471). L'humain est le seul être à avoir « l'intuition de ce qu'est une vie entière<sup>123</sup> », grâce à sa conscience, dont l'origine demeure une énigme. L'homme apparaît donc comme le seul être à détenir la certitude qu'à cette « ligne droite », il n'y a pas d'issue. L'horizon de sa vie est une mort progressive et multiface – le vieillissement – qui l'achèvera tôt, après une vie trop brève. La vie est inhumaine parce que « le monde [a] trahi (PDÎ : 474). Il est « aporie constitutive » (PDÎ : 474). Blasphème<sup>124</sup>. Et outre le hasard de la conception couplé au fortuit de la graduelle sénescence cellulaire – assaillie de mutations, fortuites elles aussi – l'humain se bat pour trouver un partenaire de vie. C'est la sélection sexuelle d'un monde postmoderne pourtant plus « naturel », plus cruel que jamais, car rien ne vient sanctifier les lois biologiques d'un monde de libéralisme intégral et au désir libéré : « [n]ous entrons dans une ère où la différence entre vainqueurs et perdants apparaît de nouveau avec la dureté antique, avec une cruauté préchrétienne » (EIV : 169). Vainqueur et seigneur par excellence, David di Meola initie au brutal biologique ses rivaux et ses partenaires sexuels assujettis par un pouvoir inné : son capital de beauté érotique, bestiale. « David [...] était d'une beauté totale, à la fois animale et diabolique ; un visage viril, mais pourtant aux traits

<sup>121</sup> Je souligne.

<sup>122</sup> Nous nous inspirons ici de la communication de Sandrine Schiano-Bennis intitulée « Michel Houellebecq : la tentation gnostique ou le monde blasphème » tirée de l'acte du deuxième colloque international sur l'œuvre de Michel Houellebecq rapprochant les écrits gnostiques des premiers siècles de notre ère à l'œuvre de l'auteur. En résumant la pensée des gnostiques, elle écrit : « La vie, du macrocosme jusque dans ses structures les plus intimes, est marquée de l'erreur, du ratage ». (HU : 248-249).

<sup>123</sup> Nancy Huston, *L'espèce fabulatrice*, Paris, Actes Sud, 2008, p. 17. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation LF et la page, entre parenthèses.

<sup>124</sup> Nous nous inspirons à nouveau de la communication de Sandrine Schiano-Bennis.

extrêmement purs ; de longs cheveux noirs très épais, légèrement bouclés ; de grands yeux d'un bleu profond » (PÉ : 84). Ce dernier, quelques années plus tard,

plaisait toujours beaucoup aux femmes. Ses exigences érotiques augmentèrent, et il prit l'habitude de coucher avec deux filles en même temps – de préférence une blonde et une brune. La plupart acceptaient, car il était réellement très beau – dans un genre puissant et viril, presque animal. Il était fier de son phallus long et épais, de ses grosses couilles velues (PÉ : 208).

Le jeune homme asservit par sa beauté, et s'enivre d'un pouvoir qui se connaît comme possibilité de demander toujours plus aux essais de femmes<sup>125</sup> qui ont, certes, bien peine à lui dire non : « Annabelle de son côté fut attirée par lui, comme l'avaient été toutes les autres. Elle résista plusieurs jours, et ne céda qu'une semaine après leur arrivée » (PÉ : 85). Du côté des hommes moins favorisés par la nature neutre, et durant cette soirée où David di Meola a dansé avec Annabelle, dix-sept ans, « Bruno se tenait immobile contre un arbre, le cœur serré, vigilant, en état d'éveil » (PÉ : 85), alors que Michel, attiré par Annabelle, refuse pourtant de danser avec elle lorsqu'elle l'y invite : « Michel eut pour décliner l'invitation un geste d'une incroyable lenteur, comme en aurait eu un animal préhistorique récemment rappelé à la vie » (PÉ : 85). Quelques heures plus tard, ce dernier réfléchit sur sa réaction : « [i]l traverserait les émotions humaines, parfois il en serait très proche ; d'autres connaîtraient le bonheur, ou le désespoir ; rien de tout cela ne pourrait jamais exactement le concerner ni l'atteindre » (PÉ : 86).

Alors que Bruno paraît visiblement ne pas se sentir assez en confiance pour danser avec des jeunes filles, Michel se sent inapte à vivre des émotions qu'il n'a pas apprises, faute d'amour maternel, à cultiver. David di Meola représente celui qui a le pouvoir et celui qui gagne sur tous les tableaux : très beau, contrairement à Bruno, entreprenant, fort, sensuel, contrairement à Michel. Cette soirée est cruelle aux deux frères, simplement,

---

<sup>125</sup> « Lorsque David rencontra Annabelle, il avait déjà eu plus de cinq cents femmes » (PÉ : 85).

strictement parce que la vie et ses hasards est d'une cruauté aveugle, brutale, biologique. Et plus la vie avance, plus son brutal implacable marque les hommes de son empreinte : la morsure âpre, très âpre, de la lutte sexuelle. Cela, tel que nous l'avons vu pour Isabelle et Daniel vieillissants et aussi pour Bruno et Christiane : déclinants eux aussi, lui n'étant jamais parvenu, à ses yeux, à devenir « un bel animal », elle par son corps devenu paraplégique, donc vieilli, amoindri, « hors jeu ». Mais le brutal biologique comme aporie est certes illustré avec le plus de violence à travers le récit de Daniel<sup>25</sup>, néohumain observant un combat entre des humains revenus à une stricte loi du plus fort, lavée de toute valeur, de tout code autre que puissance, vigueur et force physique.

Dans la journée, j'observais à la jumelle le comportement des sauvages [...] La tribu était organisée selon un système hiérarchique strict, qui m'apparut dès mes premières journées d'observation. Le chef était un mâle d'une quarantaine d'années, au poil grisonnant ; il était assisté par deux jeunes mâles au poitrail bien découpé, de très loin les individus les plus grands et les plus robustes du groupe ; la copulation des femelles leur était réservée : lorsque celles-ci rencontraient un des trois mâles dominants, elles se mettaient à quatre pattes et présentaient leur vulve ; elles repoussaient par contre avec violence les avances des autres mâles (PDÎ : 448).

Ces derniers sont nommés « sauvages » par Daniel<sup>25</sup> qui remarque également qu'« il n'y avait aucun indice d'activité mentale, intellectuelle ni artistique [...] en l'absence de toute transmission culturelle, l'effondrement s'était fait avec une rapidité foudroyante » (PDÎ : 443). Ce qui rappelle les propos de Sloterdijk sur un monde postmoderne revenu à une cruauté antique. Cette cruauté est certes attribuable au déshéritage intégral, au néant du régime consumériste, vecteur d'aucune valeur transcendante, et surtout pas du respect des aînés, de leur savoir, de leur sagesse, de leur valeur-s. Ces humains sauvages se révèlent pourtant bien près de la société contemporaine et de sa bourse des corps cruelle, ce dont Daniel<sup>25</sup> prend conscience :

En somme, c'était un mode d'organisation qui évoquait d'assez près les sociétés humaines, en particulier celles des dernières périodes, postérieures à la disparition des grands systèmes fédérateurs. J'étais certain que Daniell n'aurait pas été dépaycé dans cet univers, et qu'il y aurait facilement trouvé ses repères (PDÎ : 449).

Mais à la cruauté de vivre dans un corps répudié qu'a fait la vie, d'essais en hasards, et à celle du temps, pesanteur croissante sur l'existence – que le narrateur des *Particules*, en parlant de Bruno et de son fils, voit comme « une cage » où l'on se bat : « Ils approchaient de l'état de rivalité, état naturel des hommes. Ils étaient comme des animaux se battant dans la même cage, qui était le temps » (PÉ : 167) – s'ajoute le nouveau champ de l'infinie variété, en tout. Celui qu'a ouvert un marché mondial, libre et gourmand, avide de toujours offrir nouveauté et fraîcheur, mais depuis un moment et de plus en plus, expérience unique, émotions fortes, exotisme.

#### **2.2.1.4 Au nom du désir libéralisé : métissages et « racismes »**

Le racisme [...] est une conséquence de la compétition sexuelle, elle-même contrecoup de la compétition économique dans une société qui accroît et diversifie sans cesse les choix et donc les désirs. Le Noir incarne l'animalité fantasmée, le concurrent injustement favorisé dans la course au plaisir (CM : 6).

Deux éléments déterminants qui traversent l'œuvre de Houellebecq : l'homme noir comme choix sexuel de premier plan, et la diversité en tout. Mais surtout, le goût de la diversité, relayé, « affamé » par le marché foisonnant. Un marché dont le consommateur idéal est le touriste aventurier (et « argenté ») qui dit « Et pourquoi pas ». « [A]ujourd'hui, le tourisme constitue le phénomène de pointe du *way of life* capitaliste » (PC : 279), remarque d'ailleurs Peter Sloterdijk. Le touriste, client d'un monde « libre-service ». Ce que suggère Alain Finkielkraut, avec une ironie certaine :

[L]a consommation met le bellicisme nationaliste hors de combat, la nation elle-même entre dans l'ère du libre-service. Bref, l'homme moderne peut être fier du progrès accompli : touriste de soi et touriste de l'autre, il arpente, en guise de monde, un immense parc d'attractions, un musée interminable où l'identité et la différence s'offrent pareillement à son regard discrétionnaire (HP : 156).

« Racismes » et métissages à hauteur de monde s'expriment dans les pages houellebecquiennes par l'amour-haine de l'homme noir et par le tourisme, ou simplement par le *shopping* sexuel de la diversité ethnique. Tel que l'illustre Bruno qui remarque l'attrait sexuel qu'exerce un jeune homme noir dans sa classe sur ses élèves :

un grand costaud qui se faisait appeler Ben. Il était toujours avec une casquette et des Nike, et je suis sûr qu'il avait une bite énorme. Évidemment, toutes les filles étaient à genoux devant ce babouin. [...] C'est comme ça que devait finir la civilisation occidentale, me disais-je avec amertume : se prosterner devant les grosses bites, tel le babouin hamadryas (PÉ : 192).

Une haine raciale, chez Bruno, dont la source procède directement – et très nettement – de l'animalité, de l'hypermasculinité admises du Noir, tel qu'il se l'avoue lui-même : « j'ai pris conscience que j'avais une toute petite bite. [...] J'avais découvert une nouvelle source de souffrance [...] C'est à partir de ce moment que j'ai commencé à haïr les nègres » (PÉ : 191).

Un racisme dans le sens usuel du terme, haineux, négatif, le Noir étant présenté ici comme le concurrent sexuel supérieur, proclamé gagnant par avance, ralliant les suffrages féminins et suscitant la jalousie, le dépit de l'homme blanc moins « homme », moins « animal ». Chez Houellebecq, on peut également déceler un racisme général, multidirectionnel, car étendu à toutes les races, aux races entre elles. Tel que le soutient Robert, un touriste du groupe de Michel de *Plateforme* lors de son premier voyage en Thaïlande :

Le racisme [...] semble d'abord se caractériser par une antipathie accrue, une sensation de compétition plus violente entre les mâles de race différente *sic* ; mais il a pour corollaire une augmentation du désir sexuel pour les femmes de l'autre race. Le véritable enjeu de la lutte raciale, articula Robert avec netteté, n'est ni économique ni culturel, il est biologique et brutal : c'est la compétition pour le vagin des jeunes femmes (PLAT : 114).

Ainsi, il y aurait une lutte sexuelle générale entre les nationalités du monde, et pas seulement contre les hommes de race noire. Mais chez Houellebecq, on retrouve également un « racisme positif » qui est, chez la femme, discrimination des autres nationalités au profit du Noir. Tel que Valérie, qui a mené sa petite enquête, le rapporte à Michel lors de leur voyage à Cuba :

Tu vas dire que c'est une obsession chez moi, mais j'ai demandé à l'Allemande ce que les Noirs avaient de plus que les Blancs. C'est vrai, c'est frappant à force : les femmes blanches préfèrent coucher avec des Africains [...] Qu'est-ce qu'elle t'a répondu ? Les trucs classiques : les Noirs sont décontractés, virils, ils ont le sens de la fête ; ils savent s'amuser sans se prendre la tête, on n'a pas de problèmes avec eux (PLAT : 226-227).

Ce qui fournit à Michel le germe d'une théorie du métissage en postmodernité :

[E]n somme les Blancs étaient des Nègres inhibés, qui cherchaient à retrouver une innocence sexuelle perdue. [...] L'humanité entière tendait instinctivement vers le métissage, l'indifférenciation généralisée ; et elle le faisait en tout premier lieu à travers ce moyen élémentaire qu'était la sexualité (PLAT : 227).

Mais « racismes » et métissages dépassent bien entendu les heureux alliages sexuels entre Blanches et Noirs. Et s'étendent bien, comme tant de choses s'étendent, au marché. Le marché, multicolore et protéiforme, des corps offerts. Tel que l'admettent des membres du premier voyage de groupe de Michel en Thaïlande qui discutent avec lui de tourisme sexuel se révélant, en contexte, *shopping* de corps à consommer, de corps à vendre, à payer, à savourer. Et à comparer, dans un racisme utilitaire, destiné au consommateur hédoniste

averti. Comme le montre Robert, poursuivant sa lancée, passant de la lutte sexuelle des races au tourisme sexuel :

Je suis allé au Sénégal, au Kenya, en Tanzanie, en Côte-d'Ivoire. Les filles sont moins expertes que les Thaïes, c'est vrai, elles sont moins douces, mais elles sont bien cambrées, et elles ont une chatte odorante<sup>126</sup>. » [...] « Elles se mettent à quatre pattes, les petites négresses, elles présentent leur chatte et leur cul, poursuit pensivement Robert ; et l'intérieur de leur chatte est tout rose... ». (PLAT : 114-115)

Bien qu'ici, il soit strictement question de tourisme sexuel, il apparaît clair que tous et chacun, en monde synchrone de marché libéral, peut se faire consommateur non pas de produits sexuels – dans les bars à hôtesse et les salons de massage par exemple – mais bien expérimentateur tenté par l'exotisme, à la recherche de nouvelles expériences qui, dans cette unique perspective, peut se ramener tout à fait à goûter un fruit étrange à piquants, tel le fruit du dragon, que mettent parfois en vedette les supermarchés. Au plan du fruit, rien de bien méchant, mais à hauteur humaine ? « Essayer » quelqu'un, juste pour voir, juste parce que tout le monde le fait, que tout le monde « essaie » un-e petit-e ami-e noir-e, ou un-e « latino » ? Les tendances sont des vacuités si elles ne sont rien d'autre au consommateur, simple curieux. Dans le monde des transactions sexuelles, le code est clair : on paie pour un service, des sensations, de la chaleur humaine au bout d'un processus au moins minimal de sélection, de magasinage fébrile ou déprimé. Mais lorsque le *shopping* s'étend à tout, lorsqu'il n'y a rien derrière l'envie que celle d'essayer à vide, on opère une discrimination qui est celle du consommateur triant les « fruits » des étals pour son plaisir du jour. Cela, suivant la saveur du mois, les vogues en cours. Alors l'autre « à consommer » s'apparente à

---

<sup>126</sup> Cette citation commence au milieu d'une prise de parole de Robert, c'est pourquoi il n'y a pas de guillemets ouvrants avant la première phrase citée, mais qu'il y a des guillemets fermants à la fin de celle-ci. Nous avons retranché un extrait où Michel prend la parole, après quoi Robert la reprend, c'est pourquoi il y a dans l'extrait cité, pour être fidèle au texte de *Plateforme*, de nouveaux guillemets.



un produit coloré, exotique ou fade, trop « pâle ». Un produit dans une mer de produits, ce qui rend le monde « liquide ».

### 2.2.1.5 De la séduction sans limites : l'univers liquide<sup>127</sup>

Corollaire aux lois tristes du marché libre : le monde libre des corps libérés est « liquide<sup>128</sup> ». Car comme le pose Pascal Bruckner dans *Le Paradoxe amoureux*, « Nul n'est dispensé du devoir de plaire, fût-ce après vingt ans de mariage. Il n'y a pas d'au-delà de la séduction » (PA : 61). Dans le monde de Houellebecq, cela ne surprend personne. Les personnages semblent résignés, aguerris à un régime de séduction indépassable où chacun est « en probation ». À l'essai.

Ainsi le narrateur d'*Extension* qui se sait « un *pis-aller*<sup>129</sup> » (EDL : 15) et s'explique facilement la brièveté de ses relations amoureuses par un capital beauté faible, un charisme nul et « de fréquents accès dépressifs » (EDL : 15). Ce dernier est certes « jeté » par les femmes qu'il fréquente, conscientes qu'elles peuvent facilement trouver mieux. Et qu'à notre époque, rien ne les en empêche. Il n'y a plus de « brigade des mœurs ». Du moins, pas en Occident. Et surtout pas en marché libre, en sexualité « libérée ».

On retrouve également le personnage de Kim, dans *Plateforme*, jeune Thaïe du Nord ayant une idylle avec Lionel, un touriste qui a voyagé avec Michel en Thaïlande et qui a pu y retourner grâce à ce dernier. Il rencontre Kim durant ce deuxième voyage. Lionel est un « *blaireau*<sup>130</sup> » (PLAT : 304), selon Michel, alors que la jeune femme est très belle. C'est pourquoi, après l'explosion d'une bombe dans le club de vacances laissant place au sexe tarifé que Valérie, Michel et Jean-Yves ont mis sur pied – et qui a laissé Lionel au seuil de la mort – ni ce dernier ni Michel ne s'étonnent du comportement de Kim :

---

<sup>127</sup> (PA : 107).

<sup>128</sup> « [L]'univers " liquide " » : (PA : 107). Bruckner cite Zygmunt Bauman.

<sup>129</sup> Je souligne.

<sup>130</sup> Je souligne.

Il avait beaucoup demandé Kim. Elle était miraculeusement indemne, mais semblait se consoler assez vite : en faisait une promenade à Krabi, la veille, Jean-Yves l'avait aperçue au bras d'un Anglais. Il n'avait rien dit à Lionel, mais celui-ci, de toute façon, n'avait pas l'air de se faire tellement d'illusions ; c'était déjà une chance, disait-il, de l'avoir rencontrée (PLAT : 326).

Le narrateur d'*Extension*, ni assez beau ni bon pour les femmes ; Kim « trop » belle, « trop chère » pour Lionel qui se savait certes menacé d'être rejeté par elle, blessé ou non, un jour ou l'autre ; Christiane dont le corps est rendu « indigne » de Bruno par sa paralysie des jambes, et qui se suicide : le monde « liquide » du libre choix, des libertés reines et des droits inaliénables (plaisir, jouissance, bonheur, vie intense) est d'une âpreté sans nom à tous les êtres de peu de saveur. Du moins, jugés comme tel. Dans un monde sans amour, il n'y aurait aucune issue, aucun au-delà à la rivalité continuelle des offres du marché. Car « [l]'amour sanctifie » (PLAT : 177), affirme Michel dans *Plateforme*. Il invite au dépassement : « l'amour forge des alliages extraordinaires<sup>131</sup> » (TCA : 64). Mais surtout, il aplanit les défauts, les recouvre d'un aura spécial. Ils peuvent même tous devenir des traits agréables, des motifs d'attendrissement, des « faiblesses » que l'amoureux meurt de combler. L'épris aime les défauts de l'aimé, car ils font partie de l'être élu, unique, magnifique. C'est tout. « Dans le véritable amour, c'est l'âme qui enveloppe le corps<sup>132</sup> ». Mais chacun aujourd'hui est-il capable, encore capable d'amour?

---

<sup>131</sup> Michel Onfray, *Théorie du corps amoureux. Pour une érotique solaire*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2000, p. 64. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation TCA et la page, entre parenthèses.

<sup>132</sup> Friedrich Nietzsche, *Par delà le bien et le mal. Prélude à une philosophie de l'avenir*, Paris, Mercure de France, 1913 [dixième édition], chapitre IV, « Maximes et intermèdes », entrée 142.

## 2.3 HOUELLEBECQ ET L'AMOUR DANS UN MONDE DE SOUVERAINETÉS : CRÉPUSCULE, REFUGE

### 2.3.1 Souveraineté de l'individu-monade : insincérité, calculs et apogée

Peter Sloterdijk soutient que la souveraineté de l'individu, proclamée par les Lumières (EIV : 136), « est l'illusion entre toutes – elle est peut-être indispensable pour la culture moderne, mais c'est une terrible chimère » (EIV : 136). Les « nouveaux nomades » (EIV : 137), à la fois Carrés noirs, *single* (EIV : 29) et derniers hommes, « sont seulement des gens condamnés à simuler la souveraineté » (EIV : 137). Une fiction qui permet le bon fonctionnement de la société moderne de consommation, d'obsolescence planifiée, de concurrence et de libre marché. C'est un mensonge que de croire que la liberté de l'individu passe par sa libération. Cet affranchissement se révèle un détachement intégral d'une monade en libre circulation. Et ainsi, en toute-puissance :

Une exaltation un peu hystérique de la toute-puissance de l'individu (dans ses actes, ses paroles, sa sexualité, etc.), a conduit à la confrontation générale, l'émulation, mais surtout à la consommation de masse et au libéralisme. Et de la liberté individuelle au libéralisme systématique et concurrentiel, le chemin est en général court (RING).

Cela, du fait de l'illusion de la souveraineté relayée par les Lumières. Une toute-puissance qui a pour corollaires l'insincérité, les calculs et « la pensée sous forme d'apogées » (EIV : 118). Ce « tout-faire », qui est un « tout-être », se réalise dans l'immanence de la consommation intégrale de masse : objets et individus. Dans son *Histoire de la sexualité*, Michel Foucault remarque une « grande montée du souci sexuel depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle » (HST1 : 199) : arracher tous les secrets du sexe, observer « son noir éclat » (HST1 : 207) en examinant toutes ses manifestations. Mais encore, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle,

ce qui est revendiqué et sert d'objectif, c'est la vie, entendue comme besoins fondamentaux, essence concrète de l'homme, accomplissement de ses virtualités, plénitude du possible. [...] Le « droit » à la vie, au corps, à la santé, au bonheur, à la satisfaction des besoins, le « droit », par-delà toutes les oppressions ou « aliénations », à retrouver ce qu'on est et tout ce qu'on peut être (HST1 : 191).

Les années en « zone sans analyse » agitées de gens libres et libéraux ne sont qu'une continuation de ce droit souverain. En mode radical et consumériste.

Nous avons vu Michel dans *Plateforme* constater que « nous souhaitons avant tout éviter l'aliénation et la dépendance ; en outre, nous sommes obsédés par la santé et par l'hygiène » (PLAT : 236). Et Sloterdijk de décrire « quel style sexuel est aujourd'hui en vogue : c'est un style médicalisé, diététique, imprégné d'esprit sportif. L'orgasme est de droite : c'est cela, l'expérience-clef du postmoderne. [...] Le sexe comme sport (EIV : 112). En accord tout à fait avec les narrateurs des *Particules élémentaires* qui pensent un système sexuel de monades toutes-puissantes et souveraines, consommatrices en tout, désireuses de sexe-sport hygiénique et d'apogée. C'est le « système sadien » : de la vie de puissance dans un « consommatorium » sexuel. Frénétique, sans âme, agressif : inauthentique.

Les hommes et les femmes qui fréquentent les boîtes pour couples renoncent rapidement à la recherche du plaisir (qui demande finesse, sensibilité, lenteur) au profit d'une activité sexuelle fantasmatique, assez insincère dans son principe, de fait directement calquée sur les scènes de *gang bang* des pornos « mode » diffusés par Canal +. [...] Dans la société libérale où vivaient Bruno et Christiane, le modèle sexuel proposé par la culture officielle (publicité, magazine, organismes sociaux et de santé publique) était celui de *l'aventure* : à l'intérieur d'un tel système le désir et le plaisir apparaissaient à l'issue d'un processus de *séduction*, mettant en avant la nouveauté, la passion et la créativité individuelle (qualités par ailleurs requises des employés dans le cadre de leur vie professionnelle). L'aplatissement des critères de séduction intellectuels et moraux au profit de critères purement physiques conduisait peu à peu les habitués de boîtes pour couple à un système légèrement différent, qu'on pouvait considérer comme le fantasme de la culture officielle : le système *sadien*. À l'intérieur d'un tel système les bites sont uniformément rigides et démesurées, les seins siliconés, les chattes

épilées et baveuses. Souvent lectrices de *Connexion* ou de *Hot Video*, les habituées des boîtes pour couple fixaient à leurs soirées un objectif simple : se faire empaler par une multiplicité de grosses bites. [...] Démesurément élargies par les pénétrations à la chaîne et les doigts brutaux, (souvent pratiqués à plusieurs doigts, voire avec la main entière), leurs chattes étaient à peu près aussi sensibles qu'un bloc de saindoux. Obsédées par le rythme frénétique des actrices du porno institutionnel, elles branlaient sa bite avec brutalité, comme une tige de chair insensible, avec un ridicule mouvement de piston (PÉ : 243-245).

Ce système sexuel a beau paraître marginal, on n'en retrouve pas moins le mode d'être de tant d'individus contemporains. Insincérité en tout, dans un continuum d'essais pour essais, pour strict *fun* ou par une mode, à vide, « comme ça » et à la dérive. Calculs : les candidats les plus intéressants, et par là même sollicités, présentent des corps s'alignant sur les standards du porno. Les « données éloignées » sont, justement, écartées en bout de calcul. Aux pis-aller de s'apparier. C'est la règle, dans les boîtes pour couples des romans houellebecquiens comme dans la rue. Et intensité en tout, parce que c'est dans l'air que « vivre fort, c'est vivre mieux ». Ce que Sloterdijk nomme la pensée sous forme d'apogées. « [L]e pur apogée », dont il fait, tout comme Bruno, la « critique » (EIV : 117) :

Nous sommes, dans une proportion incroyable, une espèce qui croit aux apogées, et cela vaut encore de nos jours, même si l'élément religieux et métaphysique paraît neutralisé. [...] Aujourd'hui, tout naturellement, cette foi dans les apogées est mise en scène comme une quête d'apogée sexuel (EIV : 118).

La mort dédramatisée sur le plan métaphysique, la sexualité du « système sadien » comme strict élan vers « l'apogée orgasme » – mécanique et insincère – apparaît bien comme un essai de pallier le vide métaphysique d'une manière naturelle, « santé », intense et économique pour l'organisme. C'est la vie entière, en mal de métaphysique, en vide de sens dernier, qui doit alors être pensée en se faisant une tête *bien faite*, c'est-à-dire authentique, au lieu de mendier des apogées à la petite journée, sous peine d'ennui mortel et de vacuité angoissante. Plaisirs hauts et émotions fortes dans une suite d'activités après

le travail. Pourquoi, et surtout comment l'amour, haut-lieu d'apogées, y ferait exception ? Dans la vie comme dans l'œuvre houellebecquienne, l'amour n'échappe pas à cette quête d'apogées.

### 2.3.1.1 L'amour « sans phrase »<sup>133</sup> : faire de la relation

Aimer est une activité, nous dit Peter Sloterdijk :

le verbe aimer comme vocable désignant une activité absolue – nous travaillons pour faire de l'argent, nous aimons pour faire de la relation... C'est l'amour en général, l'amour *sans phrase*<sup>134</sup>. Et c'est lui qui, désormais, se promène sur les marchés comme une sorte de capital subjectif soucieux de se valoriser. Cela donne le jour à un nouveau régime érotique que l'on pourrait appeler l'érotisme du marché libre. Il y a des marchés de l'amour comme il y a des marchés du travail (EIV : 99).

Ainsi, libertés célibataires sur le libre marché des cœurs, « chacun désormais est devenu sa petite entreprise » (PA : 34). Tel que le remarque François-Xavier Ajavon dans son article « Houellebecq témoin de la sélection sexuelle » : « [a]insi, la femme, à la manière de l'entreprise commerciale en contexte d'économie de marché, capitalise en ressources humaines, pour son propre intérêt, son propre développement et sa propre continuation » (RING). Nous ajouterions l'homme également, tel David di Meola affirmant et affinant ses habitudes sexuelles en couplant une blonde et une brune pour « faire du sexe ».

Aimer sans phrase, avec calculs et espérance de profits, qui sont des « retours sur investissement », comme le dit Pascal Bruckner dans *Le Paradoxe amoureux*. Et qui s'expriment dans la valeur « bonheur ». Comme au travail, comme à la bourse.

---

<sup>133</sup> (EIV : 98).

<sup>134</sup> Sloterdijk précise emprunter la « superbe formule » à Marx parlant du « travail en général », « " le travail sans phrase ", sans autre épithète » (EIV : 98). En français dans le texte (*N.d.T.*).

Une monade célibataire telle que nous apparaît Esther, amoureuse de Daniel sans l'être, avec son bouquet de relations floues par équivalences. Esther *fait* de la relation, câline mais assez impersonnelle dans sa manière d'agir avec ceux qui l'entourent. C'est du moins ce qui semble à Daniel :

Elle avait déjà téléphoné à de nombreuses reprises au cours de la nuit, elle semblait avoir une vie sociale très riche ; la plupart de ses conversations se terminaient par la formule « un besito », ou parfois « un beso ». Je ne parlais pas vraiment espagnol, la nuance s'il y en avait une m'échappait (PDÎ : 183).

Comme si, pour elle, les relations hommes-femmes n'étaient qu'une activité dans le « fond fluidifié » des relations humaines, ou plutôt des activités et des transactions en général. Cette hypothèse sur Esther s'avère exacte, comme on le verra. L'amour sans phrase dans une vie sans but : vide à combler d'inconséquences multicolores.

### **2.3.1.2 Cœurs vides, cœurs libres : l'« éthique » de l'inconséquence**

Les particules élémentaires en liaisons-déliations libres plus ou moins coûteuses (rapports qualité-prix et investissements-profits) peuvent facilement, chemin faisant, intégrer l'impression ambiante de jeu et de spectacle, d'aventure et de *fun* et ériger le jeu, le *fun* en éthique – celle de l'inconséquence, de l'imputabilité impossible. Car le monde est libre. « L'éthique postmoderne », écrit Sloterdijk, c'est « la conséquence dans l'inconséquence, la continuité dans de multiples points discontinus » (EIV : 32). On l'a vu, les souverainetés qui foulent le monde sont Carrés noirs se découvrant en tant que vide en mal de contenu. Surface de non-être ayant besoin, pour se faire, pour « être » un peu et pour être au monde, de mener des expériences. Sans cesse, « sans phrase ». Car la valeur est dans le « vivre-plus-fort » de l'expérience. Qu'elle quelle soit, l'expérimentation « à vide » est déjà quelque chose, qui plus est, un jeu pour lequel « nous n'avons aucun prix à

payer<sup>135</sup> ». Appliquée, en séries disjointes, légères, joyeuses, au doux coulé de toute la vie. Une régression, dans cette contre-éthique, à l'état de particule en *bubbling*. Mais *bubbling fun*. Aveugle, inconsciente, avec l'Ide au clavier. Plus l'envie de « s'éclater » en tout, « d'assurer » au lit, dans les rues et dans les bars. Un mode de vie auquel est initié Daniel, avec douleur, par Esther.

C'est la soirée d'anniversaire de la jeune fille, vingt-trois ans, qui part bientôt faire du cinéma et étudier la musique aux États-Unis. Esther se drogue à la cocaïne, danse lascivement avec tous, avec n'importe qui, sans réfléchir. Comme s'en rend compte, par la force, son copain Daniel : « nous nous retrouvâmes dos à dos, je collai mes fesses contre les siennes, elle se mit à bouger en réponse, nos culs se frottèrent de plus en plus fort, puis elle se retourna et me reconnut » (PDÎ : 331).

Esther *couche*, aussi, selon le même mode du plaisir « sans phrase » et sans coût :

[J]e finis par la découvrir dans l'une des chambres du fond, allongée au milieu d'un groupe ; elle n'avait plus que sa minijupe dorée, retroussée jusqu'à la taille. Un garçon allongé derrière elle [...] lui caressait les fesses et s'appêtait à la pénétrer. Elle parlait à un autre garçon, brun lui aussi, très musclé, que je ne connaissais pas ; en même temps elle jouait avec son sexe, le tapotait en souriant contre son nez, contre ses joues (PDÎ : 335).

En cela, en tout cela, Esther rejoint ce qu'Isabelle nomme « les *kids* définitifs » (PDÎ : 36), cette cohorte d'adultes jeunes et moins jeunes dont les « quatre coins d'horizon » sont jeunesse infinie, *fun*, expériences « à vide », imputabilité en rien. Jusqu'à la fracture. Justement, Daniel se fracasse contre la « vie de *kid* » d'Esther :

---

<sup>135</sup> *L'Euphorie perpétuelle. Essai sur le devoir de bonheur*, Paris, Grasset, 2000, p. 114. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le texte avec l'abréviation LP et la page, entre parenthèses.



au moment où elle sniffa rapidement, d'un geste habile et précis, la poudre blanche, je sus que je garderais gravée dans ma mémoire l'image de ce petit animal innocent, amoral, ni bon ni mauvais, simplement en quête de sa ration d'excitation et de plaisir. [...] un joli arrangement de particules, une surface lisse, sans individualité (PDÎ : 330-331).

Et s'y tue, tel qu'on le verra. Comme il le dit lui-même à la fin de sa vie, dans son récit : « on finit tous par mourir d'amour, ou plutôt d'absence d'amour, c'est au bout du compte inéluctablement mortel » (PDÎ : 173).

### **2.3.1.3 Houellebecq au milieu du sexe-*fun* : l'absurde amoureux**

#### **2.3.1.4 Biches sentimentales et vieux torchons**

L'amour qui apparaît comme une activité absolue, sans réel don de soi et sans transcendance, ne peut qu'être narcissique. Et la sexualité des amours sans phrase ne peut que se vouloir divertissante. C'est le « sexe-*fun* » : récréation sportive, diététique et hygiénique de corps toujours en marché. L'amour d'affectivité se retire de l'offre, réduit à l'absurde et au *kitsch* par une demande stricte d'insouciance « *fun* ». C'est l'absurde amoureux, drame enclavé dans un monde d'expériences à faire, de goût du jour et de saveur du mois. « De la libido comme activité récréative ? » (PA : 194), s'interroge Pascal Bruckner dans *Le Paradoxe amoureux*. Certes plus que jamais. La courbe du sexe et celle de la consommation matérielle de plaisir et de confort se superposent en se nourrissant. Une équipe de choc :

Tout se passe comme si on avait libéré le sexe au prix d'éteindre le désir, comme si le sexe s'était libéré de nous. Un cycle se clôt qui aura duré un demi-siècle et nous amène, en la matière, de la répression à la dépression. Manière de rendre la

sexualité aussi inoffensive qu'un verre d'eau<sup>136</sup>. Le « libéré » moderne, homme ou femme, ne veut pas s'en laisser conter, pour lui, « *Sex is fun* », c'est une fonction naturelle, il pratique le libre-service libidinal à deux ou à plusieurs, veut tout essayer. Il connaît la musique, organise des « *Fuckerware parties* », version vibromasseur des Tupperware, ne sort pas sans son *sex toy*, accessoire aussi anodin qu'un nounours ou une bougie parfumée. Dédramatiser, tel est son mot d'ordre (PA : 194-195).

Le « sexe-fun », un abysse de souffrance pour tous ceux qui, comme Daniel, « croi[ent] encore en l'amour » (PDÎ : 394). Ceux qui sont encore capables d'aimer et qui aiment sans l'être en retour. Impossible dialogue entre une monade souveraine en stricte quête de plaisir et une particule qui aime et qui n'est pas libre : « à aucun moment de leur vie ils ne connaîtraient l'amour. Ils étaient libres » (PDÎ : 334). Drame, gouffre humain sans réconciliation possible. Tel que semble bien le concevoir les narrateurs des *Particules* :

Il s'était écoulé vingt-cinq ans depuis l'adolescence d'Annabelle, et les choses avaient beaucoup changé, s'il fallait en croire les sondages et les magazines. Les jeunes filles d'aujourd'hui étaient plus avisées et plus rationnelles. Elles se préoccupaient avant tout de leur réussite scolaire, tâchaient avant tout de s'assurer un avenir professionnel décent. Les sorties avec les garçons n'étaient pour elles qu'une activité de loisirs, un divertissement où intervenaient à parts plus ou moins égales le plaisir sexuel et la satisfaction narcissique (PÉ : 282).

Et comme le pose, sans nuance ni appel, le narrateur d'*Extension* :

Phénomène rare, artificiel et tardif, l'amour ne peut s'épanouir que dans des conditions mentales spéciales, rarement réunies, en tous points opposées à la liberté de mœurs qui caractérise l'époque moderne. Véronique avait connu trop de discothèques et d'amants ; un tel mode de vie appauvrit l'être humain, lui infligeant des dommages parfois graves et toujours irréversibles. L'amour comme innocence et comme capacité d'illusion, comme aptitude à résumer l'ensemble de

---

<sup>136</sup> « Rappelons que c'est l'anarchiste russe Alexandra Kollotaï qui assimilait le coït à un acte aussi simple que boire un verre d'eau » (PA : 194), note de bas de page.

l'autre sexe à un seul être aimé, résiste rarement à une année de vagabondage sexuel, jamais à deux. En réalité, les expériences sexuelles successives accumulées au cours de l'adolescence minent et détruisent rapidement toute possibilité de projection d'ordre sentimental et romanesque ; progressivement, et en fait assez vite, on devient aussi capable d'amour qu'un vieux torchon (EDL : 114).

Et bien sûr Daniel, amoureux sincère, amoureux d'Esther qui selon lui

n'aimait pas l'amour, elle *ne voulait pas*<sup>137</sup> être amoureuse, elle refusait ce sentiment d'exclusivité, de dépendance, et c'est toute sa génération qui le refusait avec elle. J'errais parmi eux comme une sorte de monstre préhistorique avec mes niaiseries romantiques, mes attachements, mes chaînes. Pour Esther, comme pour toutes les autres jeunes filles de sa génération, la sexualité n'était qu'un divertissement plaisant, guidé par la séduction et l'érotisme, qui n'impliquait aucun engagement sentimental particulier (PDÎ : 333).

Pour Daniel, Esther et les jeunes gens de son âge « avaient réussi, en une seule génération, à extirper du cœur un des plus vieux sentiments humains » (PDÎ : 334). Pour les narrateurs houellebecquiens, les jeux sont faits : c'est le crépuscule du sentiment amoureux, rendu ridicule par une ambiance de *fun* à tout prix et à aucun coût. L'amour est devenu stupidement *sentimental*, il s'est mué en une illusion pour faibles, pour ceux qui « ne savent pas s'amuser ». Qui ne savent pas que la vie du confort, de l'aisance et de la consommation est tous les jours une fête. Celle du libre marché, du désir libéré et de la pure jouissance dans « l'univers liquide ». Et que cette fête *est* la vie, résume la vie. Pour le narrateur d'*Extension*, pour Bruno, pour Daniel qui n'ont pas « évolué » ainsi, dans l'idée que l'amour est *mort*<sup>138</sup>, comme le dit Daniel, il n'y a aucune solution. Que la recherche affolée de ces raretés encore capables, réellement capables d'amour, tout en bravant les assauts du vieillissement et celle du quotidien à deux, d'une cruauté décuplée dans une société érotique-publicitaire de jeunesse, de fraîcheur, de nouveauté et d'exotisme. « Nous étions

---

<sup>137</sup> Je souligne.

<sup>138</sup> (PDÎ : 403). Je souligne.

des petites biches, des petites biches sentimentales, [dit Daniel à propos d'Isabelle et lui], et nous allions en crever » (PDÎ : 98).

### 2.3.2 L'amour valeur refuge : rempart et rédemption

« Il n'y a plus de valeur refuge<sup>139</sup> », se dit Jed Martin, artiste peintre et photographe, citant le titre d'un éditorial du *Financial Times* des années 2020. Qu'il soit ici question du marché de l'art, qu'on avait prédit prochaine valeur refuge – ce qui ne s'est pas avéré – n'interdit pas de proposer une interprétation plus large – dans le roman même comme dans l'œuvre de Houellebecq – de la valeur refuge. Jed Martin a en France une brève liaison avec Olga, une femme d'une grande beauté qui décide de retourner en Russie pour une nouvelle offre professionnelle alléchante. Alors que cette dernière l'assure de vouloir poursuivre néanmoins leur relation amoureuse : « " Tu peux venir en Russie... " [...] " Tu peux venir quand tu veux " » (CT : 103), il est résigné, ou plutôt lucide : « Elle était jeune, ou plus exactement elle était *encore jeune*, elle s'imaginait encore que la vie offre des possibilités variées, qu'une relation humaine peut connaître au cours du temps des évolutions successives, contradictoires » (CT : 103). Jed a deux ans de moins qu'Olga. Elle est encore jeune, mais pas lui, plus lui, car comme on le dit de Michel et d'Annabelle, dans la quarantaine, qui ont *connu* la vie, « en tout, ils apercevaient la fin » (PÉ : 239). Comme Annabelle, Jed est conscient que la vie est restreinte. Alors, il n'y a certes plus de valeur refuge pour Jed, aucune valeur refuge ni sur le marché de l'art, des métaux et des marchandises, ni sur celui, devenu peut-être aussi froid, des relations humaines. Mais il se trouve parfois, chez Houellebecq, des jaillissements de lumière, des possibilités de bonheur, c'est-à-dire de réconciliation, de communion et de rédemption qui ne se réalisent jamais

---

<sup>139</sup> Michel Houellebecq, *La carte et le territoire*, Paris, Flammarion, 2010, p. 397. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le texte avec l'abréviation CT et la page, entre parenthèses.

hors de l'espace d'un amour authentique, d'une éthique et d'un hédonisme partagés. C'est le rempart dernier, le seul refuge.

### 2.3.2.1 Plaisir en couple : l'éthique du lumineux charnel

Il n'y a que deux couples dans tous les romans de Houellebecq qui arrivent à cette entente féconde du plaisir libertin sanctifié par un amour partagé : Bruno et Christiane, Valérie et Michel. Et pourtant, il y a Daniel et sa première épouse Isabelle, Daniel et sa jeune amante Esther. Mais « Isabelle n'aimait pas la jouissance, [et] Esther n'aimait pas l'amour » (PDÎ : 333). Puis Annabelle et Michel, mais, comme on l'a vu, Michel se sent inapte à *la vie affective*, et Annabelle est usée par des amants qui l'ont utilisée comme un bel objet, et par deux avortements. Au sein de ces trois liaisons, l'élément commun est l'impossibilité à coïncider : sexuellement, amoureuxment, affectivement. Une rupture, un fossé fait jour entre leur conception de la sexualité, leur capacité d'amour, leurs valeurs qui dictent ou non des relations humaines maladroites, respectueuses ou utilitaires. Pour Michel, qui perd Valérie dans l'explosion de la bombe ayant aussi emporté Lionel, cette femme « n'aura été qu'une exception radieuse » (PLAT : 349). Un « surplus » dans une vie qui avait exclu la possibilité de clairières, de surprises, de bonheurs et en fin de compte *du* bonheur : « C'est alors que je pris conscience, avec une incrédulité douce, que j'allais revoir Valérie, et que nous allions probablement être heureux. C'était trop imprévu, cette joie, j'avais envie de pleurer » (PLAT : 139-140). Même sentiment pour Bruno qui croise la vie de Christiane au Lieu du Changement : « Je n'avais jamais rencontré une femme comme toi auparavant. Je n'espérais même pas qu'une femme comme toi puisse exister » (PÉ : 200).

Ils ont une éthique sexuelle, c'est-à-dire, selon Michel Foucault, qu'ils « se constitue[nt] comme sujet moral de [leurs] pratiques sexuelles » (HST3 : 317) et, plus généralement, qu'ils peuvent répondre dignement de leurs actes, escortés qu'ils sont par un code personnel du bien. Une éthique sexuelle qui implique également chez Houellebecq

une négation de la souveraineté de l'individu et de sa liberté toute-puissante qui place son bonheur et son plaisir au-dessus de tout, envers et contre tout et tous. Les deux couples houellebecquiens désirent des relations sexuelles hédonistes dans la mesure où l'aimé le veut également. Vivre et aimer, donc, en désirant le plaisir et le bonheur de l'autre. Le plaisir de l'autre comme condition de son plaisir et de l'épanouissement du couple, rempart vrai contre la séparation, contre le monde du marché et de la marchandise, contre l'amoralité destructrice de l'inconséquence sexuelle et amoureuse. Ces deux ententes lumineuses, Christiane et Bruno, Michel et Valérie, signent chez Houellebecq la fin de la réification : l'individu n'est plus une marchandise. Il n'est plus un objet humain qui ne vaut guère plus que la somme de ses atouts et de ses défauts. En exprimant toujours des désirs sous-tendus par une éthique, un code conséquent et digne que partage l'aimé, cela lie le couple, cela enveloppe les amants et dépasse leur individualité. Ce qui importe, comme le signale Michel Onfray dans *Théorie du corps amoureux. Pour une érotique solaire*, c'est que les amants soient en matière de sexualité « de mêmes éthiques » (TCA : 118). Nous précisons que les romans de Houellebecq ne semblent pas exactement poursuivre l'érotique solaire, qui est un matérialisme hédoniste, que propose Michel Onfray dans son ouvrage. Cela, dans la mesure où les amants n'apparaissent pas, chez Houellebecq, comme des « libertés célibataires<sup>140</sup> » (TCA) qui gagnent à « consommer l'autre avec modération » (TCA : 265). Car chaque fois, l'amour est l'élément transcendantal qui s'infiltré au milieu des libertés qui ne sont plus libres, car elles ne le veulent plus. Un passage de *La Possibilité d'une île* illustre d'ailleurs bellement cette conception houellebecquienne de la force du sentiment amoureux capable de redessiner la vision du monde d'un « cavalier seul » pour le muer en un « attelage mené à deux<sup>141</sup> » : « Je parle de l'amour partagé, le seul qui vaille, le seul qui puisse effectivement conduire à un ordre de perceptions différent, où l'individualité se fissure, où les conditions du monde paraissent modifiées, et sa continuation légitime » (PDÎ : 170).

<sup>140</sup> Quatrième de couverture de l'ouvrage.

<sup>141</sup> Nous nous inspirons ici de Stendhal dans son essai *De l'amour*, Paris, Gallimard, 1987 [1822].

Chez Houellebecq, l'union amoureuse abolit non seulement la réification des corps, mais aussi la séparation de l'individu avec le monde. Sous ce jour, le personnage houellebecquien en couple « se vit » telle une partie et non comme un tout autonome, souverain. Cela est le plus visible dans l'amour sexuel, comme nous le verrons.

Il apparaît clair que l'œuvre de Houellebecq découvre des « îles » qui élargissent le champ des conditions de l'hédonisme pour le concevoir désormais non pas comme une quête épicurienne individuelle et individualiste, mais telle la lumineuse entreprise d'un couple amoureux. Ce que semble illustrer Christiane s'adressant à Bruno : « Je sais ce qu'il faut faire [...] On va aller partouzer au Cap d'Agde, dans le secteur naturiste. [...] tu as besoin de jouir, avec plein de femmes différentes » (PÉ : 214). Ce qui répond à la « vision hédoniste de la vie » (PÉ : 178) de Bruno et de sa génération que notent les narrateurs des *Particules*. Valérie aussi paraît poursuivre cette vision du plaisir en couple, proposant à Michel : « Si tu veux, un jour, on essaiera. Une fille bisexuelle pour nous deux, je sais que ça fait planer les mecs ; et moi aussi, en fait, j'aime bien les filles » (PLAT : 201). Ainsi, Christiane désire avoir des relations libertines, mais en compagnie de Bruno, dans un projet commun, à deux, jamais séparé de la sphère du couple, tout comme Valérie le souhaite et le propose à Michel. L'entreprise de ces couples houellebecquiens se décline donc dans une sexualité sensuelle, charnelle, celle d'un hédonisme *amoureux*.

### 2.3.2.2 L'épanouissement par l'hédonisme amoureux ?

C'est dans cet espace de respect, d'entente sexuelle « soclée » par l'éthique partagée d'une érotique charnelle et hédoniste dans l'amour que les heureux alliages Christiane-Bruno et Valérie-Michel peuvent réellement, sincèrement poursuivre un bien commun, et atteindre ensemble – mais un temps seulement – le bonheur.

En voyage à Cuba avec Michel, quelques mois après la proposition de Valérie d'un trio avec une fille bisexuelle, cette dernière offre à Margarita, jeune femme de chambre cubaine, de coucher avec eux. Ce que Michel désire également :

J'étais tellement excité que j'eus du mal à [...] trouver [un préservatif], puis à l'enfiler, ma vue était comme brouillée. Le cul de la petite Noire ondulait à mesure qu'elle se penchait sur le pubis de Valérie. Je la pénétrai d'un seul coup, sa chatte était ouverte comme un fruit. [...] Au moment où Valérie poussa un cri, je jouis à mon tour. Pendant une ou deux secondes j'eus l'impression de me vider de mon poids, de flotter dans l'atmosphère. [...] C'était bien... dis-je avec un émerveillement incrédule. C'était vraiment bien. – Oui, elle était sensuelle, cette fille. Moi aussi, elle m'a bien léchée (PLAT : 207).

La jeune Margarita, une vingtaine d'années, consent librement à un rapport sexuel avec Michel et Valérie. Cette dernière la paiera en retour : « " Je lui ai donné quarante dollars... dit Valérie en se rallongeant à mes côtés. C'est le prix que paient les Occidentaux. Pour elle, ça représente un mois de salaire " » (PLAT : 207). Le couple a donc recours au sexe tarifé, les prix étant fixés, comme le laisse entendre Valérie, par l'offre des Occidentaux. Ici, la transaction sexuelle n'est nullement un remède de fortune contre l'isolement, contre la misère sexuelle de certains narrateurs et personnages houellebecquiens tel Michel lui-même avant cette vie amoureuse inespérée avec Valérie. La différence est grande : c'est dans le creuset d'un amour authentique que se développe le désir de prendre un plaisir sexuel, sensuel et hédoniste avec le conjoint aimé auquel on désire faire plaisir, mais encore, avec lequel on désire vivre ces plaisirs. Avant Valérie, Michel connaissait plutôt des moments d'apaisement, de réconciliation fugaces auprès de prostituées thaïes qui lui donnaient des services sexuels honnêtes, c'est-à-dire respectueux du corps du client, chaleureux, tendres, et faisant donc montre d'un réel don de soi. Ce même homme qui a recours à des services semblables avec la femme qu'il aime auprès de Margarita semble plutôt vivre un certain épanouissement personnel, tel que nous le verrons plus en détails. Lequel, dans les romans de Houellebecq, n'est accessible qu'au sein d'un amour partagé. L'amour qui pour le personnage de Daniel est « la vraie vie » (PDÎ : 343). Ainsi que semble le concevoir également Bruno et Christiane.

En vacances au Cap d'Agde, Christiane et Bruno rencontrent Rudi et Hannelore, un couple d'Allemands avec qui ils font un « plan à quatre » :



Le soir même, ils dînèrent tous les quatre dans un restaurant de poissons [...] Ils se rendirent ensuite dans l'appartement du couple allemand. Bruno et Rudi pénétrèrent successivement Hannelore, cependant que celle-ci léchait le sexe de Christiane ; puis ils échangèrent les positions des deux femmes. Hannelore effectua ensuite une fellation à Bruno. C'était agréable, se dit Bruno [...], de savoir que chacun s'efforcerait, dans la mesure de ses possibilités, d'apporter du plaisir aux autres (PÉ : 218-219).

Ces trois couples hédonistes houellebecquiens, celui de *Plateforme* et ceux des *Particules*, semblent bien avoir des relations sexuelles charnelles, *incarnées*, en couple avec d'autres personnes, dans le désir sincère circulant chez chacun de contribuer au bonheur de son partenaire de vie et de ses partenaires sexuels ponctuels. Ici, l'amour authentique et partagé apparaît comme un espace d'épanouissement, de communion et de fusion recouvrant de respect, de tendresse et de don de soi tous les rapports de ces monades amoureuses unies et affectivement confondues. Dans ce lieu partagé de la recherche du bien, la séparation individuelle est vaincue. Et alors apparaissent, libérés par l'amour, beauté et bonheur, qui sont lumière. Mais chez Houellebecq, l'amour ne dure jamais : Christiane, Annabelle et Isabelle se suicident, toutes incapables de continuer à vivre dans un corps handicapé, très malade ou flétri. Du côté des hommes, la mort de leur conjointe les entraîne eux aussi au suicide, sauf Bruno, qui poursuivra son séjour en institut psychiatrique. Toutefois, le suicide survient un long moment seulement après la fin du couple : Michel Djerzinski « est entré dans la mer » (PÉ : 304) des années après le suicide d'Annabelle, le temps seulement de mener à bien ses recherches sur le code génétique et sur la possible reproduction asexuée des êtres humains mutés ; Michel de *Plateforme* est retourné en Thaïlande pour y vivre, ou plutôt pour survivre à la mort de Valérie, et y parvient en écrivant ce qu'il a vécu durant la dernière année ; Daniel continue à vivre un an ou deux après qu'Esther l'ait quitté en luttant contre l'angoisse, l'isolement et le désir de se suicider. Il ne le fera que lorsqu'il comprendra qu'elle ne l'a jamais aimé. Non, l'amour ne dure pas chez Houellebecq, mais les accès que nous avons aux voix des personnages de Bruno, de Michel (de *Plateforme*) et de Daniel pendant qu'ils sont en couple nous suggèrent un probable épanouissement de

ceux-ci. La vie avec une femme aimée et aimante dans les trois cas marquée par une sexualité hédoniste transcende apparemment la souffrance et les difficultés ordinaires de l'existence de ces hommes. Nous l'avons vu, Daniel est pour la première fois animé d'élans altruistes et souhaite que tous, comme lui, soient heureux. Cela, explique-t-il lui-même,

parce que pour la première fois j'avais trouvé une femme qui s'ouvrait complètement à moi, qui me donnait totalement, sans restrictions, ce qu'une femme peut donner à un homme. [...] je revivais en somme, même si je savais que c'était pour la première fois (PDÎ : 217).

Rappelons que dans le récit de vie précédant son suicide, Daniel parle de celle qu'il a surnommée Belle ainsi : « ma vie entière, dans sa présence, sous son regard, est devenue bonheur » (PDÎ : 179). De son côté, Michel de *Plateforme* se met, à son grand étonnement, à vouloir apprendre à (bien) cuisiner et s'initie donc à la cuisine italienne, après un échec avec l'art culinaire asiatique – qui est « presque une autre structure mentale » (PLAT : 177) – : « Je n'aurais jamais pensé que je trouverais, un jour dans ma vie, du plaisir à faire la cuisine. L'amour sanctifie » (PLAT : 177). D'ailleurs, quelques mois plus tôt, la collègue de Michel, Marie-Jeanne, semblait avoir remarqué une transformation chez Michel, voire une transfiguration :

En préparant les dossiers d'exposition, elle me jetait parfois des regards inhabituels, difficiles à interpréter. Un matin de février – je m'en souviens très bien, c'était le jour de mon anniversaire – elle me dit franchement : « Tu as changé, Michel... je ne sais pas, tu as l'air heureux. » Elle avait raison ; j'étais heureux, je m'en souviens. Bien sûr il y a différentes choses, toute une série de problèmes inéluctables, le déclin et la mort, bien sûr. Pourtant, en souvenir de ces quelques mois, je peux en témoigner : je sais que le bonheur existe (PLAT : 159).

Quant à Bruno, un peu plus d'un mois à fréquenter Christiane semble l'avoir lui aussi bouleversé en profondeur :

Ce qu'il éprouvait était étrange, très étrange : il respirait plus facilement, il restait parfois des minutes entières sans penser, il n'avait plus tellement peur. Une après-midi, huit jours après leur arrivée [au Cap-d'Agde], il dit à Christiane : « Je crois que je suis heureux. » Elle s'arrêta net, la main crispée sur le bac à glace, et poussa une très longue expiration. Il poursuivit : « J'ai envie de vivre avec toi. J'ai l'impression que ça suffit, qu'on a été assez malheureux comme ça, pendant trop longtemps. Plus tard il y aura la maladie, l'invalidité et la mort. Mais je crois qu'on peut être heureux, ensemble, jusqu'à la fin. En tout cas j'ai envie d'essayer. Je crois que je t'aime. » Elle se mit à pleurer (PÉ : 223).

Cette sorte de rénovation intérieure rejaillit sur l'entourage de Bruno. Renaissance de laquelle se dégagent les mêmes élans altruistes que ceux relevés chez Daniel :

Le lendemain [de ces aveux à Christiane], Bruno écrivit une lettre courte et émue à Michel. Il s'y déclarait heureux, regrettait qu'ils n'aient jamais parfaitement réussi à se comprendre. Il lui souhaitait d'accéder lui aussi, dans la mesure du possible, à une certaine forme de bonheur (PÉ : 224).

Fugace plage de félicité ou épanouissement ? L'atteinte avouée du bonheur de Daniel, de Michel de *Plateforme* et de Bruno s'étendant sur moins d'un an dans tous les cas laisse chez tous les traces d'une transfiguration, mais seulement *les germes* d'un réel épanouissement, puisque les couples se disloquent en peu de temps. L'élan vers l'autre, le témoignage d'affection désintéressée et le goût de son épanouissement ont remplacé l'indifférence, l'isolement, la dérélition, la rage, la panique haineuse<sup>142</sup>. Le *goût de la vie* semble s'être développé, alors qu'il était pour ainsi dire atrophié, chez tous également, avant la rencontre amoureuse qui fournit un sens à l'existence de ces hommes. Plus généralement, une sorte de réconciliation avec soi – et surtout avec le monde – paraît se tisser. Enfin, un bien-être est ressenti, avec l'espoir qu'il s'étende sur des années, même

inévitablement inquiétées par le déclin du corps et l'approche de la mort. Il se dessine, semble-t-il, la possibilité d'une île.

---

<sup>142</sup> « J'étais bien parti pour terminer ma vie comme je l'avais commencé : dans la dérégulation et dans la rage, dans un état de panique haineuse encore exacerbé par la chaleur de l'été » (PDÎ : 408).



## CHAPITRE 3

### HOUELLEBECQ OU LE RESSAC DE 68

#### 3.1 FAMILLES ATOMISÉES : LES PARTICULES ORPHELINES

**Remarque :** Nous souhaitons présenter, dans ce chapitre, la conception houellebecquienne de Mai 68 plutôt que d'adopter une position plus critique sur celui-ci, afin de mieux expliciter, en bout de piste, la vision originale de la sexualité humaine qui se dégage des romans de l'auteur. Il ne s'agit donc pas, dans notre démarche, de mettre en perspective la révolution sexuelle selon Houellebecq en critiquant certains éléments de la représentation qui en est faite dans son œuvre en les confrontant à d'autres points de vue sociologiques, philosophiques ou littéraires, mais bien de dégager la vision très personnelle de ce dernier des conséquences tragiques de la révolution sexuelle dans la société occidentale.

Avec *Les Particules élémentaires*, Michel Houellebecq amorce la description d'une « atomisation sociale » (PÉ : 155) progressive et définitive, dans laquelle la révolution morale et sexuelle de Mai 68 fait figure de point tournant. Tous les romans suivants, *Plateforme*, *La Possibilité d'une île* et *La carte et le territoire* se relaient pour exprimer, entre les lignes ou en capitales sèches, les dislocations sociales, familiales, affectives et sexuelles dont Mai 68 serait le principal acteur.

Dans *La libération sexuelle*, Michel Lobrot propose de resituer la révolution sexuelle en général et Mai 68 en particulier en affirmant que cette révolution « ne ressemble en rien à un phénomène unitaire<sup>143</sup> » et qu'« elle s'apparente plutôt à une révolution culturelle et sociale » (LS : 16) et une « mutation au niveau des mœurs » d'une durée d'« environ trente ans » (LS : 16). Lobrot attribue l'émergence de cette révolution à quatre facteurs. D'abord,

le *baby-boom* de l'après-guerre connaît son apogée au milieu des années cinquante. Cette effervescence d'après-guerre passée, les couples des décennies suivantes auront un taux de fécondité en baisse constante. Deuxième facteur : « la main-d'œuvre féminine est en demande » (LS : 17) à la suite de l'essor industriel d'après-guerre. En conséquence, la dynamique du couple (l'homme travaillant à l'extérieur, la femme au foyer) s'en trouve modifié. « [U]n couple constitué de parties davantage autonomes commence à émerger, grâce à la capacité et à l'indépendance financière accrues des femmes » (LS : 18). Cela entraînera une hausse des divorces, une régression de « l'incitation au mariage » et, partant, une augmentation du nombre de célibataires. Le troisième facteur – « phénomène de poids », le qualifie Lobrot – se révèle l'apparition, à la toute fin des années cinquante, de méthodes contraceptives (pilule anovulante, stérilet) qui ne cesseront par la suite de se perfectionner et de se répandre. Enfin, le déclin du sentiment religieux en Occident qui, toujours selon Lobrot, « a pu avaliser la permissivité caractéristique de la révolution sexuelle » (LS : 19). En effet, la révolution sexuelle ne constitue pas un phénomène unitaire, mais plutôt la résultante naturelle de facteurs sociaux (économiques, scientifiques et religieux) divers.

Ces facteurs semblent forger une nouvelle facette à la liberté (économique, morale, sexuelle) et à l'autonomie (économique) des gens, en particulier des femmes. Toutefois, les événements de Mai 68 sont très certainement la pierre angulaire d'une libération morale et sexuelle pleine et flamboyante qui s'est prise pour une liberté enfin conquise, légitime, totale et bienfaisante. Quelques « œuvres » de la révolution : la sexualité comme « valeur en soi » (LS : 86), la libido comme force lumineuse et presque comme oracle<sup>143</sup>, « le coït [,] [...] à la fois rébellion contre la société et accomplissement de la nature humaine » (PA : 27). Cela, avec pour conséquences de dissocier brutalement (et surtout, de façon

---

<sup>143</sup> Michel Lobrot, *La libération sexuelle*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1975, p. 16. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du texte avec l'abréviation LS et la page, entre parenthèses.

<sup>144</sup> Pascal Bruckner, *Le Paradoxe amoureux* : « Dans les années soixante [...], le sexe se fera démonstratif, chargé d'un statut messianique : ce qui parle, à travers lui, c'est ni plus ni moins que l'énigme humaine » (PA : 26).

inédite) sexe et amour, sexe et procréation, sexualité et mariage, mais aussi de désinvestir la sexualité de tout engagement affectif, de toute sentimentalité. Dans *Le Nouveau désordre amoureux*, en ouverture d'un chapitre intitulé « La volupté ridicule », Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut remarquent d'ailleurs que « [l]e discours de la libération sexuelle a culpabilisé l'amour en tant que vécu, et l'a démodé comme écriture. S'il y a un romantisme aujourd'hui, il est libidinal et non plus sentimental. À la place de la passion, le désir ; au lieu du cœur, le sexe<sup>145</sup> ». Mai 68 serait ainsi l'épicentre du sexe pour le sexe, libéré, banalisé, désacralisé, strictement matérialiste, triomphalement hédoniste et joyeusement « santé ». Les romans de Houellebecq semblent parler le même langage : Mai 68 a enfanté d'une libération entière et d'un affranchissement des individus entre eux, mouvements qui s'expriment dans un désir de liberté sans bornes, celle de « jouir sans entraves » et de vivre « sans contraintes ». Non pas libérés *ensemble*, mais affranchis les uns des autres. Ce sur quoi les narrateurs des *Particules élémentaires* n'ont aucun doute : « il est piquant de constater que cette *libération sexuelle*<sup>146</sup> a parfois été présentée comme un rêve communautaire, alors qu'il s'agissait d'un nouveau palier dans la montée historique de l'individualisme » (PÉ : 116). Mai 68 apparaît donc, dans l'œuvre houellebecquienne, comme « le catalyseur d'une libération sexuelle exacerbée<sup>147</sup> ». Le regard de Houellebecq désigne les années soixante, Mai 68 et ses soixante-huitards comme les agents d'égoïstes morcellements, d'irréremédiables fractures, d'abandons d'enfants, d'éclatement de « l'unité famille », une sphère humaine rendue encombrante et surtout désuète (nous le verrons), atomisée en particules orphelines. Au nom de la liberté : désengagements, éclatements, fractures. Au bonheur de jouir : ruptures, confusion, néant.

---

<sup>145</sup> Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut, *Le nouveau désordre amoureux*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Fiction et Cie », 1979, p. 121. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera directement donnée dans le corps du texte avec l'abréviation NDA et la page, entre parenthèses.

<sup>146</sup> Je souligne.

<sup>147</sup> Paolo Ippolito, « " Génération Houellebecq " : exhibition outrancière de l'abîme intime », travail de candidature pour un poste de professeur au Lycée Technique d'Esch-sur-Alzette, 2001-2002, disponible en ligne sur le site officiel de Michel Houellebecq dans la rubrique « revues », [www.houellebecq.info](http://www.houellebecq.info), version PDF, p. 71. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera directement donnée dans le corps du texte avec l'abréviation GH et la page, entre parenthèses.



### 3.1.1 Jouir, sans entraves ni restrictions

« Un potentiel illimité semblait à notre portée : aucun interdit, aucune maladie ne bridait les élans [...] on réinventait sa vie chaque matin, on voyageait de lit en lit mieux qu'à la surface du globe [...] Notre liberté, ivre d'elle-même, ne connaissait pas de bornes » (PA : 12), raconte Pascal Bruckner dans *Le Paradoxe amoureux*, sur les années soixante-soixante-dix. C'est de liberté, ivre et égoïste dans sa souveraineté, que paraissent s'être enivrés les parents houellebecquiens et leur génération. Les parents de Bruno et Michel des *Particules élémentaires* tout comme le Prophète et sa femme, parents de l'artiste Vincent dans *La Possibilité d'une île*, ainsi que ceux du narrateur d'*Extension* – enfant qui se sait non désiré – le père de Michel de *Plateforme* ainsi que le père de Jed Martin dans *La carte et le territoire* se révèlent des parents jouisseurs, libertins, absents de corps ou seulement d'esprit, incompetents et/ou indifférents, accusés par leur progéniture d'avoir traversé la vie en se délestant d'eux totalement ou en partie. Ce dont témoignent les narrateurs des *Particules élémentaires* :

Les deux époux formaient alors ce qu'on devait appeler par la suite un « couple moderne », et c'est plutôt par inadvertance que Janine tomba enceinte de son mari. Elle décida cependant de garder l'enfant ; la maternité, pensait-elle, était une de ces expériences qu'une femme doit vivre. [...] Les soins fastidieux que réclame l'élevage d'un enfant jeune parurent vite au couple peu compatibles avec leur idéal de liberté personnelle, et c'est d'un commun accord que Bruno fut expédié en 1958 chez ses grands-parents maternels à Alger (PÉ : 28).

Ainsi s'est retrouvé Bruno, abandonné par ses géniteurs, déposé, comme un colis, sur le pas de la porte de ses grands-parents. Janine, de nouveau enceinte à cette période, fera de même pour son deuxième fils Michel. Ce que rapporte son père Marc, qui décida lui aussi d'aller porter le demi-frère de Michel chez ses parents après l'avoir découvert, gravement négligé et souffrant, chez son ex-femme :

Son fils rampait maladroitement sur le dallage, glissant de temps en temps sur une flaque d'urine ou d'excréments. Il clignait des yeux et gémissait continuellement. Percevant une présence humaine, il tenta de prendre la fuite. Marc le prit dans ses bras ; terrorisé, le petit être tremblait entre ses mains (PÉ : 31).

Jouer sans entraves : un mot d'ordre, un mode de vie soixante-huitard qui semble bien forcer la négligence des enfants, abandonnés à eux-mêmes, dans un univers sans règles ni soins. Ce dont Pascal Bruckner fait état, clairement et sans fard, dans *Le Paradoxe amoureux*, lorsqu'il décrit l'ambiance générale d'une commune libre à Copenhague :

D'adorables petits garçons et petites filles debout sur la table dansaient, hurlaient, se battaient, piétinaient les plats, se lançaient fromage, purée, jambon, au milieu de leurs parents impassibles, trop occupés à tirer sur leur shiloms ou à se caresser pour se permettre la moindre remontrance. Quand le chaos fut devenu insupportable, les adultes quittèrent la table, laissant le champ de bataille aux moutards, déçus de n'être pas réprimandés (PA : 12).

Vincent, de *La Possibilité d'une île*, a pareillement souffert de ses parents soixante-huitards qui, non contents de le laisser à lui-même en tolérant toutes ses bêtises, l'ont tout bonnement abandonné à ses grands-parents. Entre des parents qui passent tout à leurs enfants, dans l'indifférence, et se retirent quand leur plaisir est gâché ou des géniteurs qui se débarrassent de leur bambin comme on dépose un animal au chenil, il y a le même égoïsme, celui du jouisseur :

« Je suis une erreur... » m'avait dit une fois Vincent en faisant allusion à sa filiation avec le prophète. Peut-être ; mais ses grands-parents l'avaient accueilli et chéri comme une victime, ils avaient été amèrement déçu par l'égoïsme jouisseur et irresponsable de leur fils – c'était du reste celui de toute une génération avant que les choses tournent mal et que l'égoïsme seul demeure, la jouissance une fois envolée [...] nous étions simplement, lui comme moi, des gens qui n'auraient pas dû être (PDÍ : 314).

Peu après l'enterrement de son père, où il a dans ses pensées nommé le défunt « mon con » (PLAT : 9), Michel de *Plateforme* éprouve de la difficulté à se rappeler les traits du visage de ce dernier. Il se fait alors cette remarque : « les hommes vivent les uns à côté des autres comme des bœufs ; c'est tout juste s'ils parviennent, de temps en temps, à partager une bouteille d'alcool » (PLAT : 26). Le constat est brutal. Entre père et fils, on suppose une vacuité, une indifférence. Une toute semblable sensation de distance irréductible et d'impossible échange que Jed Martin semble éprouver envers son père dans *La carte et le territoire* : « le contact, entre eux, ne s'était jamais vraiment établi » (CT : 45). Ces pères ne sont pas accusés par leur fils d'abandon, mais d'incompétence. Michel se rappelle que son père lui avait confié faire du sport de façon si intensive pour fuir, certes, l'angoisse face à la vie : « Je revoyais mon père cloué dans son lit, terrassé par une dépression subite – terrifiante chez un homme si actif [...] S'il avait fait tant de sport, m'avait-il expliqué une fois, c'était pour s'abrutir, pour s'empêcher de penser » (PLAT : 67). Cet homme, « élément hideusement significatif » (PLAT : 87) du XX<sup>e</sup> siècle, tel que le qualifie Michel, a selon ce dernier « réussi à traverser la vie sans jamais ressentir de réelle interrogation sur la condition humaine » (PLAT : 67). Pour reprendre et paraphraser Sloterdijk, penser le XX<sup>e</sup> siècle, c'est penser une atomisation. Entre humains et sans bombe. Quant au père de Jed, si le contact ne s'est selon ce dernier jamais vraiment établi, c'est certes parce que son père – qu'il dit ne connaître « pas beaucoup » (CT : 104) – travaillait pendant de longues heures : « il payait de plus en plus d'heures à la baby-sitter, dînait fréquemment à l'extérieur » (CT : 37). Cela n'a jamais changé, si bien qu'une nouvelle cohabitation avec son père suivant ses études aux Beaux-arts est qualifiée de « facile et vide » (CT : 42) :

Son père travaillait encore beaucoup, il était loin d'avoir relâché les rennes de son entreprise à l'époque, il était rare qu'il rentre avant vingt et une, voire vingt-deux heures ; il s'affalait devant la télévision pendant que Jed faisait réchauffer un des plats cuisinés qu'il avait achetés quelques semaines plus tôt [...] Il se couchait presque aussitôt après le repas. Le matin, il était parti avant même que Jed se lève (CT : 42).

La relation à un père plus ou moins absent qui s'est efforcé en vain, selon son fils, de « construire une vie de famille » (CT : 401) semble avoir creusé en Jed une difficulté à établir des liens affectifs avec qui que ce soit :

Jed n'était pas jeune, il ne l'avait à proprement parler jamais été ; mais il était un être humain relativement inexpérimenté. En matière d'êtres humains il ne connaissait que son père, et encore pas beaucoup. Cette fréquentation ne pouvait pas l'inciter à un grand optimisme en matière de relations humaines (CT : 104).

Cela explique peut-être pourquoi « Jed n'eut aucune réaction quand Olga, [la femme qu'il aime] après un dernier baiser, se dirigea vers la zone de contrôle des passeports » (CT : 105), quittant la France et lui-même pour un nouveau poste alléchant en Russie. Ayant grandi avec un père qui ne savait pas s'y prendre, Jed n'a pas bien appris, semble-t-il, à prendre soin d'une personne dans le besoin, et même à donner de l'affection : « Son père dodelinait de la tête, prononçait des mots à voix basse. Jed vint près de lui. Il aurait fallu le prendre par les mains, lui toucher l'épaule ou quelque chose, mais comment faire ? Il n'avait jamais fait ça » (CT : 214-215). Une carence, une « incompétence » en matière de relations humaines transmise de père en fils qui pourrait très bien se rapporter également à Michel des *Particules élémentaires* qui, adolescent, a l'intuition qu'« [i]l traverserait les émotions humaines, parfois il en serait très proche ; d'autres connaîtraient le bonheur, ou le désespoir ; rien de tout cela ne pourrait jamais exactement le concerner ni l'atteindre » (PÉ : 86). Mais également à son demi-frère Bruno : « [p]as plus que ses parents avant lui il n'avait été capable d'amour » (PÉ : 249). Et aussi à Michel de *Plateforme* qui se dit qu'« il devrait y avoir des cours de conversation » (PLAT : 119) tant il peine et échoue à communiquer naturellement. Le voici avec Aïcha, qui faisait le ménage chez son père, venu travailler une dernière fois après le décès de ce dernier :

– Eh bien... dis-je, eh bien... » Je fis un geste qui voulait être accueillant, une espèce de geste. [...] « Prenez votre temps, fis-je d'une voix étouffée, prenez tout votre temps... » [...] Je me rassis sur le canapé, épuisé par la confrontation. J'aurais dû lui proposer d'enlever son manteau ; c'est ce qu'on propose aux gens, normalement, d'enlever leur manteau (PLAT : 12).

Il apparaît clairement que l'œuvre romanesque de Michel Houellebecq est traversée par le mal-être d'enfants délaissés, négligés, ou simplement mal-aimés par des parents libertins et égoïstes, tels ceux de Michel et Bruno, ou encore qui n'ont apparemment pas su s'y prendre, tels le père de Michel de *Plateforme* et celui de Jed Martin. Bien entendu, on ne fait pas un cas d'espèce avec la difficulté d'un parent à créer un lien fort avec son enfant, ou encore à parvenir à lui transmettre des valeurs essentielles. Seulement, puisque les enfants houellebecquiens s'avèrent toujours la progéniture de soixante-huitards, il semble bien que la liberté souveraine, l'injonction à la jouissance quotidienne et à l'expérimentation perpétuelle ont forgé des individus affranchis, particules libres se sentant et se voulant ainsi, coûte que coûte, descendance ou pas, volontairement ou pas. Comme le résume Pascal Bruckner : « C'est à décupler nos appétits que nous conviait l'époque et le bonheur consistait à multiplier nos passions, à nous donner les moyens de les satisfaire sans délai. Chacun, homme ou femme, se voulait un pionnier, ne rien se refuser, aller jusqu'au bout de ses fantaisies » (PA : 12-13). Jouir ici-maintenant, sans entraves et sans attendre, sans que la génération suivante – que ces parents ont mise au monde – ne puisse véritablement être leur prolongement. Mai 68 paraît bien avoir ourdi des abandons d'enfants, créé des ruptures nettes dans la transmission, dénaturé la filiation. Et chez Houellebecq, alors que les parents ont joui d'une existence pleine, dans le travail ou dans le sexe, les « vieux enfants » crient.

### 3.1.2 La filiation interrompue : confusion, abandon et rancœur

Déjà fortement éprouvé par la mort récente de son amante Christiane, et étant

retourné recevoir des soins dans une clinique psychiatrique, Bruno crache tout son venin, sans philtre, à sa mère mourante à qui il rend visite avec son demi-frère, à Saorge.

« Tu n'es qu'une vieille pute... » émit-il sur un ton didactique. Tu mérites de crever. » Michel s'assit en face de lui, à la tête du lit, et alluma une cigarette. « T'as voulu être incinérée ? Poursuivit Bruno avec verve. À la bonne heure, tu seras incinérée. Je mettrai ce qui restera de toi dans un pot, et tous les matins, au réveil, je pisserai sur tes cendres. » Il hocha la tête avec satisfaction ; Jane émit un bruit de gorge éraillé (PÉ : 256).

Ce à quoi Michel répond, même s'il a lui aussi été abandonné par sa mère :

Elle a voulu rester jeune, c'est tout... dit Michel d'une voix lasse et tolérante. Elle a eu envie de fréquenter des jeunes, et surtout pas ses enfants, qui lui rappelaient qu'elle appartenait à une ancienne génération. Ce n'est pas très difficile à expliquer, ni à comprendre (PÉ : 257).

Même attitude haineuse de la part de Michel de *Plateforme* envers son père : « Quoi qu'il en soit, le vieux con était mort » (PLAT : 28), conclut ce dernier en songeant aux tentatives supposées de déshéritage de son géniteur. Dans *Houellebecq au laser : la faute à Mai 68*, Bruno Viard fait ce commentaire sur la progéniture de ces parents houellebecquiens égoïstes, abandonneurs :

Les personnages contemporains du romancier sont les fils et les filles de soixante-huitards qui, arrivés à l'âge adulte, poussent un cri de souffrance accusateur : " Mon père, pourquoi m'as-tu abandonné ? " Cette génération accuse

ses parents d'abandon d'enfant. Elle accuse même l'Occident moderne tout entier d'abandon d'enfant<sup>148</sup>.

En guise d'illustration, Viard cite notamment un extrait de *Plateforme*, où le personnage de Michel affirme : "« Je n'avais pas grandi dans un cocon familial, ni dans quoi que ce soit d'autre qui aurait pu s'inquiéter de mon sort, me soutenir en cas de détresse » (137)". Ainsi, on ne s'étonnera pas, un peu plus loin, d'entendre le personnage se dire : « J'étais dans une famille<sup>149</sup>, c'était émouvant et un peu angoissant » (PLAT : 188). Quant à Jean-Yves, de *Plateforme*, lorsque son fils le surprend en train de recevoir une fellation de la *baby-sitter* de quinze ans, il en vient à se dire : « la confusion des générations était grande, et la filiation n'avait plus de sens » (PLAT : 284).

Abandonnés ou pas, gravement négligés ou non, les enfants houellebecquiens devenus adultes éprouvent tous un sentiment de confusion envers leurs parents comme leurs propres enfants, souvent mêlé de rancœur. Mais d'autres fois surgissent une haine bien enracinée ou une cruauté qui ne demandaient qu'à être expulsées.

Bruno, Daniel et Christiane ont chacun un fils envers qui ils ressentent de l'animosité, du dégoût, de la haine, de l'agacement, de la peur, et presque jamais de l'admiration, de la tendresse, ou même de la pitié. Entre Bruno et son fils, la même confusion que ressent Jean-Yves : la sensation de l'absurdité de la filiation, couplée cette fois à de l'indifférence. Le sentiment d'une filiation à toute fins pratiques interrompue par la génération précédente qui a amorcé un affranchissement inédit des individus entre eux. Une filiation ridicule dans un monde aux mœurs libérées jusqu'à embrouiller les notions de bien et de mal avec le désir, le plaisir et le sexe comme valeurs reines. Comment éviter, chez ces ex-enfants perdus, une liaison avec une trop jeune fille ou une compétition narcissique agressive entre père et fils ?

---

<sup>148</sup> Bruno Viard, *Houellebecq au laser. La faute à Mai 68*, Nice, Les Éditions Ovidia, coll. « Chemins de pensée », 2008, p. 13-14. Dorénavant, la référence à cet ouvrage sera donnée directement dans le corps du

Il n'était pas violent, il ne cherchait pas à être désagréable ; mais [Victor, treize ans] et son père n'avait absolument plus rien à se dire. [...] Bruno le savait, les choses allaient encore s'aggraver : de l'indifférence réciproque, ils allaient progressivement passer à la haine. Dans deux ans tout au plus, son fils essaierait de sortir avec des filles de son âge ; ces filles de quinze ans, Bruno les désirerait lui aussi. Ils approchaient de l'état de rivalité, état naturel des hommes (PÉ : 166-167).

Ce à quoi Bruno ajoute, pour lui-même, que « [c]e qui est sûr, c'est que lui n'avait nullement besoin d'un fils » (PÉ : 148), avant pourtant de confier plus tard, éméché, à son demi-frère : "« J'aime mon fils [...] S'il avait un accident, s'il lui arrivait malheur, je ne pourrais pas le supporter. J'aime cet enfant plus que tout. Pourtant, je n'ai jamais réussi à accepter son existence »" (PÉ : 187). Confusion et surtout ambivalence amour-haine d'un père envers son fils. Un père « vieil enfant », confus et carencé.

Il est possible de ne plus savoir quoi transmettre à ses enfants parce que l'« [o]n succède à des gens qui, déjà, étaient dans le brouillard » (EIV : 38), brouillard brassé par l'obsession de la jeunesse et de la nouveauté, par le marché de la séduction – celui du « tous contre tous » : fiancés, jeunes mariés, parents à venir, etc. Que dire alors ? Comment agir, quand Bruno et son père se rendent, sans le savoir, se faire donner un *body body* en même temps dans deux cabines côte à côte (PÉ : 189) ? De quoi discuter ? À l'instar de Bruno et de son fils, Jed Martin et son père ne savent guère quoi se dire :

[C]'était Noël, et sinon quoi ? [...] [son père] mastiquait laborieusement son cochon de lait, avec à peu près la même expression que s'il s'était agi d'un bloc de caoutchouc, rien n'indiquait qu'il souhaitait rompre un silence qui se prolongeait, et Jed, fébrile [...] cherchait frénétiquement quelque chose qui puisse s'apparenter à un sujet de conversation (CT : 21-22).



Cela est vide, comme le remarque lui-même Jed. Un vide-frontière s'est dressé entre les générations, né d'un mouvement de libération qui désirait pourtant élargir les possibles entre les êtres. Ou plutôt : une liberté nouvelle non pas entre les individus, mais une libération des individus, isolément. Mais cela, sans cultiver aucun lien humain solide, car les expériences, il faut bien le dire, s'avéraient avides et à *vide* : le sexe pour le sexe, la liberté pour la liberté, s'affranchir pour s'affranchir, en réalité, sous couvert de se montrer toujours ouvert à l'autre, disponible. Mai 68 semble bien avoir fomenté une crise de l'attachement : alors que les hédonistes se pensaient liés par une liberté souveraine infinie de possibles, ils se sont détachés les uns des autres. Ils ont dépossédé leurs parents et leurs enfants de l'entrelacement sain, nécessaire, voire « vital » entre les générations d'humains issues de quelque part et ayant cruellement besoin d'être guidées, d'être prises en charge. Comment redonner ce que l'on n'a pas reçu ? Houellebecq paraît nous montrer que les non-receveurs sont d'incompétents donneurs. Des parents hébétés. Christiane, par exemple, craint quelque peu son fils de douze ans, qui lui apparaît comme un étranger intimidant et un poids indu : « Mon fils rentre tard, parfois, il ne rentre pas du tout. Je n'ose rien lui dire ; j'ai peur qu'il me frappe » (PÉ : 149). Elle ne sait apparemment pas comment l'éduquer, comment communiquer avec lui et lui inculquer ses valeurs. Elle avoue même à Bruno qu'elle serait soulagée s'il mourait dans un accident de moto. Daniel, lui, semble clairement éprouver de la haine pour son fils. Peut-être bien, d'une part, parce qu'il lui ressemble. D'autre part, parce qu'il signe « la mort du père c'est certain » (CT : 22), comme l'affirme le narrateur de *La carte et le territoire*. À propos du personnage de Daniel dans sa relation avec son fils, Bruno Viard parle de désastre, le même que celui vécu par Jean-Yves, confus : « Daniel a chassé son propre fils : " La pensée de vivre sous le même toit que ce petit trou du cul m'aurait été insupportable. " (321) " Le jour du suicide de mon fils, je me suis fait des œufs à la tomate [...] Je n'avais jamais aimé cet enfant (30) " » (HL : 23). Abandonnés abandonneurs ? Certes. Les enfants de 68 devenus parents à leur tour semblent ne pas avoir appris à donner, surtout à *se* donner à leur progéniture, ce que relève Bruno Viard dans *Houellebecq au laser : la faute à Mai 68* :

Tout le problème de MH et de ses personnages, c'est que n'ayant pas reçu, ils sont de mauvais donneurs. Le premier don, c'est l'amour maternel. Les héros de MH en ont tous été frustrés. N'ayant pas été aimés par leur mère ni par leur père, ils se sont convaincus qu'ils n'étaient pas aimables. Ils n'ont rien à donner, puisqu'ils n'ont rien reçu (HL : 25).

N'ayant pas eu de modèle maternel ni paternel qui prenait réellement en charge leur éducation, les « vieux enfants » houellebecquiens n'ont pas appris leur rôle de parents. Ils ne savent pas faire les gestes, car on ne les a pas faits pour eux. Ils n'ont pas en eux des réserves d'amour et de tendresse, pas non plus, donc, la capacité de s'occuper d'un petit être qui dépend totalement d'eux. En conséquence, les parents de jeunes enfants, Christiane, Bruno, Daniel, se sentent en conflit permanent et insoluble avec leur progéniture : en perpétuel combat avec elle parce qu'elle a tant besoin de tout et qu'ils ne savent pas bien donner soins, tendresse, amour et justes punitions. Parents et progéniture sont donc en constante tension agressive : cette dernière est en droit de recevoir l'amour et les soins, mais c'est eux, « vieux enfants » mal-aimés-mal-aimants, qui auraient encore besoin, tant besoin de ce qu'ils devraient lui donner.

Tout comme Michel qui a été abandonné dans ses excréments sur le dallage de sa mère au lit avec un amant, Bruno, abandonné lui aussi, à deux ans, ne possède donc pas les ressources pour s'occuper correctement de son petit Victor : il lui arrive fréquemment de mettre un somnifère dans sa bouteille de lait pour pouvoir faire du Minitel rose en se masturbant (PÉ : 181). Une dizaine d'années plus tard, il confie à son demi-frère : « L'enfant, c'est le piège qui s'est refermé, c'est l'ennemi qu'on va devoir continuer à entretenir, et qui va vous survivre » (PÉ : 169). Comme si, à l'instar de sa mère Janine – mais aussi de Jed Martin et du commissaire Jasselin, dans *La carte et le territoire*, qui « frissonna en songeant qu'il pourrait, à l'heure actuelle, être le père d'un préadolescent similaire » (CT : 364) à ceux qu'il voit à ce moment – Bruno refusait de « devenir adulte » en endossant le rôle de parent. Mais surtout, en cédant la place d'avant-plan de sa génération à la suivante, dans le refus d'une filiation insensée parce que stérile. L'écrivain

Michel Houellebecq lui-même, mis en scène dans *La Carte et le territoire*, semble éprouver un sentiment très semblable à l'égard de la filiation : « " – Vous parlez comme mon père... ", dit doucement Jed. Houellebecq sursauta au nom de *père*<sup>150</sup>, comme s'il avait prononcé une obscénité, puis son visage s'emplit d'un sourire blasé, courtois mais sans chaleur » (CT : 262). « Entre les générations, il n'y a que des ruptures » (HL : 16), écrit Bruno Viard dans *Houellebecq au laser*. Comme si, à l'image de leurs parents qui ont vécu « sur l'idée d'une rupture absolue » (PA : 12), dans une « volonté de table rase » (PA : 14) en tout, – dans les mœurs, et même au sein des relations familiales – les jeunes parents houellebecquiens refusaient le don de soi à l'enfant, rejetaient une filiation qui leur fait peur. Mais pourraient-ils seulement faire autrement ?

Dans une lettre à sa mère, racontée par les narrateurs, Janine écrit : " Janine n'exprimait pas de regrets particuliers pour le passé, qui était évoqué dans la phrase suivante : « J'ai appris la mort de papa et ton déménagement » (PÉ : 41). Ce qu'explicite Bruno Viard : « Cet été 1968, dans des milliers de familles françaises, un mur invisible s'éleva subitement entre deux générations qui ne pourraient désormais plus communiquer » (HL : 17).

La génération suivant celle de 68 n'a pu que reproduire ce sentiment d'étrangeté face à sa progéniture comme envers ses propres parents : rien à se dire, rien à transmettre, rien à apprendre, rien pour se comprendre. Si peu pour se lier et donner un sens à la filiation. Rien pour empêcher l'atomisation de la famille rendue à demi désuète, « dernier îlot de communisme primitif au sein de la société libérale » (PÉ : 116), selon les narrateurs des *Particules*, avant Mai 68. Ces derniers sont tranchants : « [l]a libération sexuelle eut pour effet la destruction de ces communautés intermédiaires, les dernières à séparer l'individu du marché » (PÉ : 116).

---

<sup>150</sup> Je souligne.

### 3.2 CORPS RÉIFIÉS : DÉCLIN ET DÉRÉLICTION

Je me souviens qu'à l'âge de dix-sept ans, alors que j'exprimais des opinions contradictoires et perturbées sur le monde, une femme d'une cinquantaine d'années rencontrée dans un bar Corail m'avait dit : « Vous verrez, en vieillissant, les choses deviennent très simples. » Comme elle avait raison ! (EDL : 96)

Plus simples, les choses, parce que les possibilités s'amenuisent : « la production des spermatozoïdes se faisait plus lentement à mon âge, le temps de latence s'allongeait, les propositions de la vie se feraient de plus en plus rares avant de disparaître tout à fait » (PDÎ : 270), constate Daniel dans *La Possibilité d'une île*. Cet ouvroir infini sur les possibles de la vie espéré par la jeunesse s'évapore. On déchanté : « quand j'avais dix-sept ans jamais je n'aurais imaginé que la vie était si restreinte, que les possibilités soient si brèves » (PÉ : 275), confie Annabelle à Michel dans *Les Particules élémentaires*. Annabelle a « décidé d'arrêter, de sortir du jeu » (PÉ : 234). Mais, un certain temps après, elle et Michel de nouveau réunis ont décidé d'essayer de « viv[re] leur dernière véritable relation humaine » (PÉ : 239), malgré leur tout juste quarante ans, car « en tout, ils apercevaient la fin » (PÉ : 239). Mais qu'en est-il de ceux qui ont choisi la lutte, tels Daniel, Isabelle, Bruno et Christiane ? Les choses deviennent plus âpres, les possibilités toujours plus minces, le rejet s'étend, les visages se ferment. Le départ entre jeunes et vieux se dessine avec une tranchante, une insolente netteté. Au bonheur du sexe libéré, jeunes et vieux sont devenus des corps : des corps jeunes et désirables, des corps moins jeunes et très souvent moins désirables : « nous sommes des corps, nous sommes avant tout, principalement et presque uniquement des corps, et l'état de nos corps constitue la véritable explication de la plupart de nos conceptions intellectuelles et morales » (PDÎ : 213). Le monde libre est alors rendu à sa cruauté primitive, que seuls l'amour et la compassion peuvent freiner. Mais l'amour et la tendresse se nourrissent de désir sexuel et d'attirance physique, comme nous le montre Houellebecq. La lutte sexuelle est continuelle et s'avère donc souvent sans issue.

### 3.2.1 Houellebecq au « camp des vieux » : « l'aporie constitutive<sup>151</sup> »

Quand Daniel rencontre Isabelle, celle-ci s'active énergiquement pour garder un corps attirant : « Comment est-ce que tu fais pour t'entretenir ? lui demandai-je. – La danse classique. [...] Le seul truc qui marche vraiment, c'est la danse classique. Seulement, c'est dur, il faut une vraie discipline ; mais ça me convient » (PDÎ : 32). Rédactrice en chef d'un magazine pour jeunes filles, *Lolita*, dont « l'âge moyen des lectrices est cependant de vingt-huit ans – et ça augmente un peu tous les mois » (PDÎ : 41), Isabelle est bien consciente du désir des femmes de rester jeunes : « C'est normal que les gens aient peur de vieillir, surtout les femmes, ça a toujours été un peu comme ça, mais là... Ça dépasse tout ce qu'on peut imaginer ; je crois qu'elles sont devenues complètement folles » (PDÎ : 41). Seulement, trois ans plus tard et la quarantaine venue, Isabelle se sentira de plus en plus dépassée, progressivement dévorée par cette lutte pour demeurer désirable. Ce que Daniel constate avec clairvoyance : « c'était à la fois plus fugitif et plus poignant » (PDÎ : 52) ; je la sentais, au moment où mon regard se posait sur elle, s'affaïsser légèrement, comme si elle avait reçu un coup de poing entre les omoplates » (PDÎ : 52). « [S]on corps, malgré la natation, malgré la danse classique, commençait à subir les premières atteintes de l'âge – atteintes qui, elle ne le savait que trop bien, allaient rapidement s'amplifier jusqu'à la dégradation totale » (PDÎ : 52). Mais loin d'être seulement un combat contre un corps vieillissant, celui d'Isabelle, et de tous, l'est, en monde libéré, *contre* tous. Daniel à nouveau, aussi lucide : « Isabelle s'affaiblissait. Ce n'était bien sûr pas facile, pour une femme déjà touchée dans sa chair, de travailler pour un magazine comme *Lolita* où débarquaient chaque mois de nouvelles pétasses toujours plus jeunes, toujours plus sexy et arrogantes » (PDÎ : 56). Peu de temps après, Isabelle semble près de jeter l'éponge, de se mettre « hors-jeu », hors du marché de la séduction permanente : " elle me dit doucement : « Tu vas me laisser tomber pour une plus jeune... »" (PDÎ : 82). Isabelle

quittera Daniel, qui ne saura la retenir, même s'il l'avait voulu, ne sachant aucunement comment ranimer leur relation amoureuse :

D'abord il y eut ses seins, qu'elle ne pouvait plus supporter (et c'est vrai qu'ils commençaient à tomber un peu) puis ses fesses, selon le même processus. [...] puis la sexualité elle-même disparut. Elle ne parvenait plus à se supporter ; et, partant, elle ne supportait plus l'amour, qui lui paraissait faux (PDÎ : 71-72).

Et surtout, parce qu'il avait l'intuition triste qu'elle aurait raison d'agir ainsi :

Lorsque la sexualité disparaît, c'est le corps de l'autre qui apparaît, dans sa présence vaguement hostile ; ce sont les bruits, les mouvements, les odeurs ; et la présence même de ce corps qu'on ne peut plus toucher, ni sanctifier par le contact, devient peu à peu une gêne [...] Quand l'amour physique disparaît, tout disparaît (PDÎ : 72).

Et qu'il serait vain de tenter une nouvelle fois d'être ensemble : « nous étions vraiment trop vieux, trop usés, trop amers, nous ne pouvions plus que nous faire du mal, nous reprocher l'un à l'autre l'impossibilité générale des choses » (PDÎ : 345). Telle est l'aporie constitutive de la dégénérescence du corps, qui a déconditionné l'amour de ce couple.

La dérélition d'Isabelle, qui se retirera chez sa mère et se piquera matin et soir à la morphine afin de faire de sa vie une forme vide, indolore et brumeuse, ne s'achèvera que par son suicide. Daniel, de son côté, a plutôt choisi la lutte, la lutte narcissique, amoureuse et sexuelle jusqu'à son suicide à lui aussi. Jusqu'à l'extrême limite. Jusqu'à « sa destruction par Esther » (PDÎ : 473), beauté triomphante du « camp des jeunes ».

---

<sup>151</sup> (PDÎ : 474).

### 3.2.2 Houellebecq chez les jeunes : rédemption, angoisse et naufrage

Si Daniel est parvenu par moments à être pénétré et transcendé par la force lumineuse de la beauté d'Esther – « je me tenais droit, je parlais fort » (PDÎ : 200) ou à se sentir réconcilié avec l'humanité qu'il « avait haïe dès le début » (PDÏ : 408) : « Pour la première fois de ma vie je me sentais, sans restrictions, heureux d'être un homme [...] Pour la première fois aussi je me sentais animé à l'égard d'autrui d'intentions charitables et amicales » (PDÎ : 217) – il est paniqué seulement à l'idée qu'Esther le délaisse, certainement pour « un jeune » : « j'avais la sensation de plus en plus insoutenable de percevoir son jeune corps, érotisé dans une robe d'été, traverser les rues de la ville, sous le regard admiratif des garçons » (PDÎ : 304), se dit-il en espérant la voir à l'aéroport. Il est également déchiré de souffrance à l'idée qu'Esther couche avec d'autres hommes : « je me demandais ce que pouvait faire Esther, si son petit vagin souple se contractait sur d'autres queues, et je commençais à avoir sérieusement envie de m'arracher un ou deux organes » (PDÎ : 270). Pour en venir à vouloir s'autoagresser, élan masochiste en réponse à l'angoisse d'être un jour proche rejeté par Esther parce que trop vieux et trop « moche » :

Je m'arrêtai à « Tap Tap Tapas » et commandai des saucisses écœurantes baignant dans une sauce très grasse, que j'accompagnai de plusieurs bières ; je sentais mon estomac se gonfler, se remplir de merde, et l'idée me traversa d'accélérer consciemment le processus de destruction, de devenir vieux, répugnant et obèse pour mieux me sentir définitivement indigne du corps d'Esther (PDÎ : 305).

L'angoisse panique du rejet hante Daniel même durant les périodes de grâce de sa liaison avec Esther :

Par moments, en marchant à ses côtés dans un parc, ou le long de la plage, j'étais envahi par une ivresse extraordinaire, j'avais l'impression d'être un garçon de son âge, je marchais plus vite, je respirais profondément [...]. À d'autres moments par contre, en croisant nos reflets dans un miroir, j'étais envahi par la nausée et, le

souffle coupé, je me recroquevillais entre les couvertures ; d'un seul coup je me sentais si vieux, si flasque (PDÎ : 200).

Une vie pourtant meublée d'éblouissements :

Pendant la nuit, après avoir fait l'amour avec Esther [...], contemplant son corps blanc et lisse qui reposait dans la clarté lunaire, je repensai avec douleur à Gros Cul. [...] Elle n'était vraiment pas bien conservée, elle faisait plus, mais en réalité elle n'avait que quarante-sept ans au moment où je l'avais rencontrée – exactement le même âge que moi au moment où j'avais rencontré Esther, je sautai du lit à la seconde où j'en pris conscience, haletant d'angoisse, et je me mis à marcher de long en large dans la chambre : Esther dormait paisiblement, elle avait écarté les couvertures, mon Dieu qu'elle était belle (PDÎ : 310-312).

La relation de Daniel avec Esther, pourtant définie par une sexualité pleine et une bonne entente, est à l'évidence celle de l'« intranquilité ». Alors que « tout va bien », et un peu n'importe quand, comme on l'a vu, l'angoisse du rejet, toujours latente, surgit et l'enserre. Pourquoi Daniel est-il incapable de s'abandonner à ce bonheur inattendu ? Parce qu'il semble bien savoir, au plus profond de lui, au plus creux de sa chair, qu'il n'appartient pas, qu'il n'appartiendra jamais au monde d'Esther :

Je me souviens d'un soir, il pouvait être vingt-deux heures, nous étions une dizaine réunis dans un bar et tous parlaient avec animation des mérites de différentes boîtes, les unes plus house, d'autres plus trance. Depuis dix minutes, j'avais horriblement envie de leur dire que je *voulais*<sup>152</sup>, moi aussi, entrer dans ce monde, m'amuser avec eux, aller jusqu'au bout de la nuit ; j'étais prêt à les *implorer*<sup>153</sup> de m'emmener. Puis, accidentellement, j'aperçus mon visage se reflétant dans une glace, et je compris. J'avais la quarantaine *bien sonnée*<sup>154</sup> ; mon visage était soucieux, rigide, marqué par l'expérience de la vie, les responsabilités, les

---

<sup>152</sup> Je souligne.

<sup>153</sup> Je souligne.

<sup>154</sup> Je souligne.



chagrins ; je n'avais pas le moins du monde la tête de quelqu'un avec qui on aurait envisagé de *s'amuser*<sup>155</sup> ; j'étais condamné (PDÎ : 310).

La veille de leur rupture, lors du *party* d'Esther fêtant ses vingt-trois ans et son départ pour des études aux États-Unis, Daniel se sent non seulement hors-jeu, rejeté, mais méprisé. Juste après, il se sentira « de l'histoire ancienne » (PDÎ : 413) vis-à vis ces jeunes de *la génération montante* et « pour moi-même également » (PDÎ : 413). Sauf que le sommet de la pyramide, le *pinacle de la jeunesse*, ne reconnaît aucune base. « Place aux jeunes » en tout, et surtout dans le sexe ; le tour des « vieux » comme Daniel, qui n'a pourtant que quarante-sept ans et est en bonne santé, est passé :

Le corps physique des jeunes, seul bien désirable qu'ait jamais été en mesure de produire le monde, était réservé à l'usage exclusif des jeunes, et le sort des vieux était de travailler et de pâtir. Tel était le vrai sens de la *solidarité entre générations*<sup>156</sup> : il consistait en un pur et simple holocauste de chaque génération au profit de celle appelée à la remplacer (PDÎ : 385).

Pire, non seulement il n'est plus naturel, selon les jeunes, qu'un « senior » ait encore une sexualité, et encore moins avec de jeunes adultes désirables, mais la chose presque impensable est en plus méprisante et dégoûtante : « [e]h bien oui j'étais un homme vieillissant, j'avais cette *disgrâce*<sup>157</sup> [...] cette liberté de mœurs si charmante, si fraîche et si séduisante chez les adolescents ne pouvait devenir chez moi que l'insistance répugnante d'une vieux cochon qui refuse de *passer la main*<sup>158</sup> » (PDÎ : 209).

Au cours de cette fête infernale, Daniel se sentira « [b]el et bien tombé dans le camp des vieux [...] sans espoir de retour » (PDÎ : 388), puis « manifestement entré dans la dernière ligne droite » (PDÎ : 336) : « Dans le coin, une adolescente blonde, au tee-shirt

---

<sup>155</sup> Je souligne.

<sup>156</sup> Je souligne.

<sup>157</sup> Je souligne.

relevé sur ses seins, faisait des pipes ; je m'approchai d'elle à tout hasard mais elle me fit signe de m'éloigner » (PDÎ : 330). Voilà le rejet, voilà le mépris de toute une génération qui est né totalement libérée moralement et sexuellement, qui vit dans un monde capitaliste érotisé, qui est torpillé d'images pornographiques, mais qui ne comprend aucunement les désirs sexuels de la génération précédente. Comme le dit Daniel à Esther – quand elle voulait encore de lui – les vieux « n'avaient plus le droit de baiser » (PDÎ : 212). Ou plutôt oui, certains jeunes conçoivent des désirs, admettent une sexualité au plus de cinquante ans. Seulement, ils méprisent avec force et cruauté cette image ridicule du « senior vigoureux » ou celle de la femme d'âge mûr sensuelle, dont la sexualité est dépeinte par la culture populaire comme forcément, inévitablement déviante, et ce, avec une constance révoltante. Pourquoi donc ? Parce que le verdict face à de telles manifestations disgracieuses est sans pitié : tout cela est méprisable, tout cela est ridicule, ce que rapporte le clone Daniel<sup>25,8</sup> : « [a]u long des périodes historiques la plupart des hommes avait estimé correct, l'âge venant, de faire allusion aux problèmes du sexe comme n'étant que des gamineries inessentielles » (PDÎ : 319). La jeunesse méprise et ridiculise toute velléité sexuelle des adultes vieillissants, à commencer par celle de leur parents. Eux aussi finissent par mépriser leur sexualité, du moins publiquement, comme si c'était *de bon ton* ou *de meilleur goût*. De surcroît, c'est l'amour qui paraît ridicule, dépassé :

Le projet millénaire masculin, parfaitement exprimé de nos jours par les films pornographiques, consistant à ôter à la sexualité toute connotation affective pour la ramener dans le champ du divertissement pur, avait enfin, dans cette génération, trouvé à s'accomplir. Ce que je ressentais, ces jeunes ne pouvaient ni le ressentir, ni même exactement le comprendre (PDÎ : 334).

L'amour non partagé pour Esther est « une hémorragie », a songé Daniel après la rupture avec elle. Un amour que Daniel, lors de ce *party*, sait être considéré par Esther et ses amis comme « [d]es niaiseries romantiques, [d]es attachements, [d]es chaînes »

---

<sup>158</sup> Je souligne.

(PDÎ : 335). Selon ce raisonnement de l'amour comme vestige et du sexe comme divertissement pour jeunes en santé, les corps vieillissants, les corps déclinants – et aussi bien sûr les corps obèses et les corps handicapés – ne devraient apparemment pas être « plein de désirs de jeune dans un corps de vieux » (PDÎ : 89) comme les appelle Bruno<sup>1</sup> dans son récit de vie. Car si les relations sexuelles sont détachées de l'amour et qu'elles constituent de strictes activités divertissantes, il est naturel qu'elles soient de « plus en plus réservées à des spécialistes, à une *élite érotique*<sup>159</sup> » (PDÎ : 412), le comprend encore douloureusement Daniel. « *Déréliction, senioritude* » (PDÎ : 420), est titré un « ouvrage classique » du genre humain presque totalement révolu, connu du néohumain Daniel<sup>25,17</sup>. Daniel, récemment délaissé par Esther, pense alors au dernier droit de sa vie, dans un autre poème qu'il lui dédie :

L'appel à la pitié/Résonne dans le vide, /Nos corps sont estropiés/Mais nos chairs sont avides. /Disparues les promesses/D'un corps adolescent/Nous entrons en vieillesse/Où rien ne nous attend/Que la mémoire vaine/De nos jours disparus, /Un soubresaut de haine/Et le désespoir nu (PDÎ : 387).

Puis, peu de temps après, il se représente *les derniers miles* des autres « vieux » : « je songeais, de plus en plus souvent, aux pollutions nocturnes des vieillards, qui font le désespoir des aides-soignantes – tout en me répétant que je n'en arriverais pas là, que j'accomplirais à temps le geste fatal » (PDÎ : 408). Le geste fatal, c'est-à-dire le suicide, mais pour renaître une fois la mise au point du procédé de clonage de la secte des Elohim à laquelle il appartient, cette secte lui promettant de renaître âgé d'un éternel dix-huit ans, les cellules étant capables d'un renouvellement cellulaire parfait, exempt de la moindre mutation. Dans cet avant-dernier roman de Houellebecq, la seule issue aux terribles et diverses souffrances du vieillissement émerge d'une révolution métaphysique, que le clonage humain à grande échelle déclencherait. Car « les vieux » – Daniel est transpercé

---

<sup>159</sup> Je souligne.

par cette certitude et le partage à Esther – sont si souvent vus et traités carrément comme des produits passés, impropres à tout usage :

Non seulement les vieux n'avaient plus le droit de baiser, poursuivis-je avec férocité, mais ils n'avaient plus le droit de se révolter contre un monde qui pourtant les écrasait sans retenue [...] la révolte elle aussi – comme la sexualité, comme le plaisir, comme l'amour – semblait réservée aux jeunes [...] toute cause incapable de mobiliser l'intérêt des jeunes était par avance disqualifiée, en somme les vieillards étaient en tout point traités comme de purs déchets auxquels on n'accordait plus qu'une survie misérable, conditionnelle et de plus en plus étroitement limitée (PDÎ : 212).

Dans toute son œuvre, Houellebecq semble lancer ces douloureuses questions : comment inverser cette tendance à la chute des valeurs d'amour, de respect, d'estime (des aînés, surtout) et de compassion, alors que le monde occidental écrasé par la publicité d'un capitalisme de surconsommation ne cesse de relayer « du jeune » à tout prix et du nouveau, du *fun*, du *sexy* et « de l'émotion forte » sans cesse ? Comment ranimer ces valeurs jugées presque désuètes alors que la culture populaire bombarde les écrans de vieux si souvent ridiculisés, battus, violés par des jeunes, juste « comme ça », pour se divertir, mais sûrement aussi pour paraître « *hot* » auprès de leurs pairs ? Alors que, conséquemment, les relations humaines s'apparentent de plus en plus à des transactions articulées à la dépense, au rendement, à la perte et au profit ?

En attendant la mort, en souffrant de tout son corps du manque d'Esther – « J'avais Esther dans la tête, dans le corps, partout » (PDÎ : 364) – Daniel fait auprès d'elle des tentatives désespérées. Ce que rapporte l'un des nombreux clones d'Esther, plusieurs années après les faits : « " Il s'est humilié, commenta Esther<sup>31</sup>, il s'est vautré dans l'humiliation, et de la manière la plus abjecte. Il est allé jusqu'à lui proposer de l'argent, beaucoup d'argent, simplement pour passer une dernière nuit avec elle " » (PDÎ : 422). Le message envoyé par Esther et sa génération est clair, il est effroyablement limpide : les vieux ou les adultes juste vieillissants, même en santé, les moches, les handicapés, les

défavorisés par la nature (petits seins, grosses fesses, petit pénis) n'ont pas le droit de désirer, de « baiser », sans en être ridicules et/ou ridiculisés. La chose semble devenue un principe aux yeux des jeunes, de tant de jeunes. Avec une publicité et la culture populaire (surtout les films et les dessins animés pour adolescents) sans morale, où les vieilles femmes sont forcément perverses et dégoûtantes, les jumelles, forcément lesbiennes et lesbiennes ensemble, les obèses forcément *loosers* et méprisables, on doit s'attendre à ce que les relations humaines entre jeunes, surtout – influençables et avides d'être « dans le coup » – s'en ressentent notablement. La publicité et la culture populaire méprisent, ignorent et, partant, détruisent quotidiennement les valeurs essentielles d'amour, de respect et de compassion, en plus d'effriter avec une constance égale toute notion d'effort, de retirer toute valeur au moindre « long terme », de nier toute importance à l'instruction, d'enlever tout crédit aux gens vieux ou « moches ». Dans un monde où l'offre nous suggère d'insulter le gros, de battre le faible, de ridiculiser (et de battre) le vieux, de mépriser et de violer la vieille « sur le retour », de jeter après usage, de jeter si pas « entièrement satisfaisant », de tout essayer, pour le *fun* et pour relever le défi, on comprend comment et pourquoi les jeunes et moins jeunes, de plus en plus, tendent à se traiter comme des objets périssables, échangeables et remboursables. « Le monde est ainsi, alors n'y a pas de mal... » On comprend donc pleinement pourquoi Daniel dit d'Esther : « elle m'avait vidé, j'avais utilisé avec elle mes dernières forces, j'étais rendu à présent ; elle avait été mon bonheur, mais elle avait été aussi, et comme je le pressentais dès le début, ma mort » (PDÎ : 413).

Daniel est *de la vieille école*, comme on l'a vu. « [J]e continuais quand même au fond de moi, contre toute évidence, à croire en l'amour » (PDÎ : 394), se dit-il, même après qu'Esther l'ait quitté. Ce n'est pas tant l'amour fou et inespéré pour une belle jeune femme qui l'a tué, mais le « nouveau monde » extra moral, le « nouveau régime » impitoyable, stérile, cruel et insincère qu'Esther représente. Plus qu'une peine d'amour : la chute d'un monde « humain ». Un monde, complètement brouillé et perdu, de masses d'hébétés qui ne voient même pas le carnage qu'elles commettent.

### 3.3 LES PERSONNAGES HOUELLEBECQUIENS HÉRITIERS DE 68 : DÉSIRS LIBÉRÉS ET CORPS CONTINGENTS

Deux semaines de vacances au Lieu du Changement, espace de villégiature naturiste aménagé par des gens qui « avaient l'esprit soixante-huitard » (PÉ : 97), suscitent plusieurs commentaires et réflexions chez Bruno au sujet de la libération morale et sexuelle. Au contact des employés du Lieu et des trois générations d'estivants qui s'y meuvent, Bruno prend conscience des répercussions de Mai 68, de ses avatars pitoyables comme de ses bouleversements profonds. Microcosme du monde libre, marché de corps juvéniles et usés, de visages tannés, de crises de larmes, de petits rires juvéniles, de cristaux d'énergie, de *rebirth* et de canards en plastique, le Lieu découvre devant Bruno toutes les ségrégations et toutes les lois tristes de la libéralisation.

#### 3.3.1 « Vous serez mesurés de la mesure dont vous avez mesuré<sup>160</sup> » : misère des soixante-huitards

Dans ce village du désir libéré qui a mal vieilli – « Très vite, le Lieu du Changement se trouva confronté à un problème de vieillissement. Les idéaux fondateurs de sa démarche paraissaient datés aux jeunes gens des années quatre-vingt » (PÉ : 102) – le premier contact de Bruno se fait avec une dame d'apparence soixante-huitarde : « une femme d'une soixantaine d'années était assise en tailleur. Ses seins maigres et ridés dépassaient faiblement d'une tunique en cotonnade ; Bruno avait de la peine pour elle » (PÉ : 98). Tout juste après survient une rencontre avec de gracieuses adolescentes qui le subjuguent. Bruno esquisse alors sa vision des avatars de 68, de la situation misérable de ses acteurs et de ses rejetons, une vingtaine d'années plus tard. Un sort que l'on pourrait résumer par un passage

---

<sup>160</sup> Extrait de l'Évangile, (PDĪ : 323).

de l'Évangile que cite Daniel de *La Possibilité d'une île* : « Vous serez mesurés de la mesure dont vous avez mesuré » (PDÎ : 323) :

[L]es femmes qui avaient eu vingt ans aux alentours des « années 68 » se trouvèrent, la quarantaine venue, dans une fâcheuse situation. Généralement divorcées, elles ne pouvaient guère compter sur cette conjugalité – chaleureuse ou abjecte – dont elles avaient tout fait pour accélérer la disparition. Faisant partie d'une génération qui – la première à un tel degré – avait proclamé la supériorité de la jeunesse sur l'âge *sic* mur, elles ne pouvaient guère s'étonner d'être à leur tour méprisées [...] pour les femmes, dans la quasi-totalité des cas, les années de la maturité furent celles de l'échec, de la masturbation et de la honte (PÉ : 106-107).

Voilà comment Bruno perçoit les femmes vieillissantes de ce lieu hédoniste dont la devise affichée à l'entrée est : "« *La liberté des autres étend la mienne à l'infini* » (Michel Bakounine) " (PÉ : 98). Liberté, certes, de choisir ses partenaires sexuels, de divorcer, de pratiquer l'amour libre. Une liberté morale plus grande de *disposer de soi*, mais que celle des autres libérés n'étend, n'épanouit en rien : les « moches » demeurent rejetés, moralement libérés ou pas :

Libération de ma queue ! gronda l'ancêtre. Y a toujours eu des nanas qui faisaient tapisserie dans les partouzes. Y a toujours eu des mecs qui se secouaient la nouille. Y a rien de changé, mon bonhomme. [...] Et des fois j'ai vu des femmes ouvertes, lubrifiées à mort, qui passaient leur soirée à se branler ; personne venait les pénétrer, mon bonhomme. Même pour leur faire plaisir, c'était pas possible ; il fallait déjà bander un minimum (PÉ : 137)

C'est ce qu'assura à Bruno « une sorte de soixante-huitard breton » (PÉ : 136) à la fin de sa première semaine au lieu. Ce dernier répond : "« En somme, interjeta Bruno, pensif, il n'y a jamais eu de communisme sexuel, mais simplement un système de séduction élargi. – Ça oui..., en convint la vieille croûte, de la séduction, y en a toujours eu. » (PÉ : 137). Quant aux écriteaux « RESPECT MUTUEL » (PÉ : 101) régulièrement cloués aux arbres que

Bruno découvre à son arrivée, n'étaient-ils (et ne sont-ils) pas ironiques en contexte de « partouze » raconté par le soixante-huitard breton ? Est-il respectueux de délaissier toute une soirée quelques individus qui ne peuvent nullement goûter à cette liberté des mœurs ? Mais que peut-on y faire ? Rien, sinon constater que cette libération est bien davantage un asservissement. Bruno dresse un portrait aussi pitoyable des soixante-huitards masculins. Enfin, presque :

Les hommes de leur âge se trouvaient grosso modo dans la même situation ; mais cette communauté de destin ne devait engendrer nulle solidarité entre ces êtres : la quarantaine venue, les hommes continuèrent dans leur ensemble à rechercher des femmes jeunes – et parfois avec un certain succès, du moins pour ceux qui, se glissant avec habileté dans le jeu social, étaient parvenus à une certaine position intellectuelle, financière ou médiatique (PÉ : 107).

Hommes et femmes soixante-huitards récoltent en quelque sorte ce qu'ils ont semé. Le culte du corps, « qu'[ils] avaient puissamment contribué à constituer » (PÉ : 107), le libre marché des partenaires sexuels, le sexe lavé de toute morale sont vingt ans plus tard des valeurs auxquelles ils adhèrent certes encore, – du moins pour les « vieux routiers » du Lieu, guère « assagis » et toujours désirants – mais qui les enferment dans le piège impitoyable, amoral et presque inhumain de la stricte sélection sexuelle, de la cruelle « bourse érotique ». En conséquence, conclut Bruno, « [l]ieu privilégié de liberté sexuelle et d'expression du désir, le Lieu du Changement devait naturellement, plus que tout autre, devenir un lieu de dépression et d'amertume » (PÉ : 107). Amertume également chez Bruno, qui se demande, en observant à nouveau les charmantes adolescentes rencontrées plus tôt : « Qu'est-ce qui avait changé, exactement, depuis sa propre adolescence ? Il avait les mêmes désirs, avec la conscience qu'il ne pourrait probablement pas les satisfaire » (PÉ : 112). Une souffrance d'autant plus angoissée qu'elle provient d'une « loi triste » de la nature *et* de la culture : la loi brutale du marché des corps.



Lorsque Bruno rencontre Christiane, une femme d'environ quarante ans qui fréquente de nouveau le Lieu du changement depuis que son mari « [l]'a quittée pour une plus jeune » (PÉ : 142), celle-ci lui fait très tôt part de sa vision des soixante-huitards vieillissants. Un regard qui s'accorde tout à fait à celui de Bruno : hommes et femmes souffrent beaucoup de la décrépitude de leur corps, de la décroissance de leur « valeur érotique », mais ces dernières encore davantage :

C'est un endroit agréable mais un peu triste ; il y a beaucoup moins de violence qu'au dehors. L'ambiance religieuse dissimule un peu la brutalité des rapports de drague. Il y a cependant des femmes qui souffrent, ici. Les hommes qui vieillissent dans la solitude sont beaucoup moins à plaindre que les femmes dans la même situation. Ils boivent du mauvais vin, ils s'endorment et leurs dents puent ; puis ils s'éveillent et recommencent ; ils meurent assez vite. Les femmes prennent des calmants, font du yoga, vont voir des psychologues ; elles vivent très vieilles et souffrent beaucoup. Elles vendent un corps affaibli, enlaidi ; elles le savent et elles en souffrent. Pourtant elles continuent, car elles ne parviennent pas à renoncer à être aimées (PÉ : 140-141).

Le sort misérable des soixante-huitards, et surtout des soixante-huitardes, préoccupe beaucoup Christiane, sans doute parce qu'elle s'identifie un peu à ces dernières et craint leur ressembler de plus en plus :

Je suis peut-être un peu dure, dit-elle encore, mais je connais ces soixante-huitardes qui ont dépassé la quarantaine, j'en fais pratiquement partie. Elles vieillissent dans la solitude et leur vagin est virtuellement mort. Interroge-les cinq minutes, tu verras qu'elles ne croient pas du tout à ces histoires de chakras, de cristaux, de vibrations lumineuses. Elles s'efforcent d'y croire, elles tiennent parfois deux heures, le temps de leur atelier. [...] puis l'atelier se termine, elles se redécouvrent seules, vieillissantes et moches. Elles ont des crises de larmes. Tu n'as pas remarqué ? Il y a beaucoup de crises de larmes ici, surtout après les ateliers zen (PÉ : 16-14).

Cette insoutenable douleur de l'isolement affectif (PDÎ : 439) et cette avidité sexuelle aporétiques à la vue de corps désirables et inaccessibles sont partagées par une foule de personnages houellebecquiens, et pas seulement par des soixante-huitards vieillissants. Ces états parasitent bien d'autres corps houellebecquiens que les personnages de premier plan, gagnants économiques et perdants sexuels. Le passant, l'anonyme, le « figurant » ordinaire houellebecquien désire et désire à vide, tel le propriétaire d'une Corvette mal garée entravant la Mercedes de Daniel dans *La Possibilité d'une île* :

Je repérai immédiatement l'individu, tassé à l'extrémité du comptoir devant une soucoupe de cacahuètes, et qui laissait tiédir sa bière en jetant de temps en temps un regard désespéré sur l'écran de télévision géant où des filles en mini-short faisaient onduler leur bassin au son d'un groove plutôt lent ; on avait visiblement affaire à une *soirée mousse*, les fesses des filles apparaissaient de plus en plus nettement moulées par les mini-short et le désespoir de l'homme augmentait. Il était petit, ventru, chauve, sans doute plus ou moins quinquagénaire, en costume-cravate, et je me sentis submergé par une vague de compassion attristée (PDÎ : 105).

Les mêmes désirs que ceux de la jeunesse, toutefois emprisonnés dans des corps libérés mais contingents, déclinants et meurtris.

### 3.3.2 Les vieux enfants houellebecquiens : prisonniers hédonistes

Même si plusieurs personnages houellebecquiens sont foudroyés par des accès dépressifs ou plus « modestement » submergés par l'angoisse, le découragement à atteindre l'autre et la solitude, ils témoignent pour la plupart, à un moment, d'un appétit de continuer une vie de souffrances, accrochés à l'espoir d'ultimes plaisirs, d'îlots de grâce inespérés. Ainsi Daniel se dit : « je voulais juste vivre, vivre encore un petit peu, si la chose était possible » (PDÎ : 308) en attendant l'arrivée imminente d'Esther. De même Bruno, raconté par les narrateurs, qui affirme avec aplomb :

jusqu'au bout il souhaiterait vivre, jusqu'au bout il se battrait contre les incidents et les malheurs de la vie concrète, du corps qui décline. [...] jusqu'au dernier instant, en particulier, il serait en quête d'un ultime moment de jouissance, d'une petite gâterie supplémentaire (PÉ : 121).

Et les femmes houellebecquiennes de premier plan ne sont pas en reste chez Houellebecq. Leur appétit sensuel est grand, et elles prennent les moyens pour le satisfaire. Certaines, comme Valérie ou Annabelle, habitent un corps de vigueur et de plénitude, jeune et harmonieux, qui n'entrave jamais la satisfaction de leurs désirs et favorise toujours la rencontre sexuelle et, partant, amoureuse. Pour d'autres, le corps est une prison, et seuls le sexe tarifé ou le crime<sup>161</sup> se profilent pour les satisfaire pleinement. Telle « Gros Cul » (PDÎ : 312) qui, comme Daniel le constate, « voulait être *pénétérée*<sup>162</sup>, elle ne se satisferait pas à moins, ce n'était pas négociable » (PDÎ : 312). Ou encore, cela toujours rapporté par Daniel, « l'affreuse détresse des quinquagénaires celluliteuses au désir d'amour fou, incombé [et] [...] l'enfant handicapé qu'elles avaient réussi à procréer en violant à moitié un autiste ("David est mon rayon de soleil") » (PDÎ : 97). Puis, il y a Christiane, quadragénaire hédoniste et avide qui parfois « baise avec tout le monde » (PÉ : 139) parce que « de temps en temps » (PÉ : 139), « ça lui prend » (PÉ : 139). Bruno la voit « mince, plus petite que [lui], elle avait dû être très jolie ; mais les traits de son visage fin étaient flétris, légèrement couperosés. Seule sa chevelure restait splendide, soyeuse et noire. Le regard de ses yeux bleus était doux, un peu triste » (PÉ : 139). Quant à son corps, Bruno remarque d'abord : « [s]on mont de Vénus avait une jolie courbure ; malheureusement, les grandes lèvres étaient un peu pendante » (PÉ : 140), puis admire « ses jolies fesses, encore bien rondes, très excitantes » (PÉ : 143). Christiane, de son côté, juste après avoir parlé du sexe de son ex-mari – qu'elle « léchai[t] [...] avec vénération » (PÉ : 142) – déplore le

---

<sup>161</sup> Tel est le cas pour David di Meola – comme on l'a vu au chapitre deux – et pour Raphaël Tisserand, dans *Extension du domaine de la lutte*, ce dernier encouragé par le narrateur à tuer l'amant de la jeune femme qu'il convoite.

<sup>162</sup> Je souligne.

vieillesse de sa vulve : « J'ai bien vu tout à l'heure que tu n'étais pas vraiment attiré par ma chatte ; c'est déjà un peu la chatte d'une vieille femme. [...] À vingt ans, j'avais une très belle vulve ; aujourd'hui, je me rends bien compte que les lèvres et les nymphes sont un peu pendantes » (PÉ : 142).

Dans l'espace d'hédonisme et d'amour libre du Lieu du changement comme partout ailleurs, les corps sont réifiés. Ainsi, les soixante-huitards quinquagénaires et sexagénaires souffrent en général beaucoup, comme on l'a vu. Et souffrent un peu moins seulement les quadragénaires tels Christiane et Bruno et tant d'autres qui ont une « vision hédoniste de la vie » (PÉ : 178) : « les champs de force qui structur[ent] [leur] conscience et [leurs] désirs appart[ienn]ent à l'ensemble de [leur] génération » (PÉ : 178). Héritiers obligés de 68, Bruno, Christiane et leur génération ont poursuivi l'atomisation sociale, ont reconduit l'éclatement de la famille : « [l]es enfants supportent le monde que les adultes ont construit pour eux, ils essaient de s'y adapter de leur mieux ; par la suite, en général, ils le reproduisent » (PÉ : 250).

Ressac de 68, Bruno, Christiane, Michel, Annabelle, Michel de *Plateforme*, Daniel et Isabelle semblent savoir que les valeurs essentielles en pleine destruction : amour, compassion et respect, forment un rempart contre leur dévoration par un monde plus très humain. C'est d'ailleurs les narrateurs des *Particules élémentaires* qui remarquent, dès le début de leur récit : « les sentiments d'amour, de tendresse et de fraternité humaine avaient dans une large mesure disparu ; dans leurs rapports mutuels [l]es contemporains [de Michel Djerzinski] faisaient le plus souvent preuve d'indifférence, voire de cruauté » (PÉ : 7). Mais aucun des personnages n'arrive à vivre durablement dans l'amour : derrière le suicide d'Annabelle et de Christiane, d'Isabelle, de Daniel et de Michel (des *Particules*), l'échec de l'amour comme valeur transcendante. Tous se révèlent des éléments douloureusement représentatifs d'« un système dans lequel il est devenu simplement impossible de vivre » (PLAT : 349). Celui du marché en tout, donc de la féroce et mondiale compétition au travail comme au lit, où règnent les valeurs du jeune, du *fun*, du *sexy*, du frais, du neuf et des occasions rendues démultipliées de surconsommation. Un système qui a englouti tout le

social modelé précisément par cette industrie de la surconsommation et qui est parvenu dans une large mesure à brouiller les valeurs morales – fondations de relations humaines viables – à force de développer une offre marchande qui désire vendre à tout prix et sans aucun scrupule. En effet, foncièrement amoral – et asociale et apatride<sup>163</sup> comme le capitalisme qui l'accueille et l'innerve – l'offre marchande fait miroiter un idéal de vie consumériste, « *hot* », irresponsable et délétère, que personnifie parfaitement le *kid* définitif, tel que le voit Isabelle à travers son magazine *Lolita* : « ce que nous essayons de créer, c'est une humanité factice, frivole, qui ne sera plus accessible au sérieux ni à l'humour, qui vivra jusqu'à sa mort dans une quête du *fun* et du sexe : une génération de *kids* définitifs » (PDÎ : 36). Et puisque le marché de la surconsommation semble chez Houellebecq être arrivé à devenir une culture, ou plutôt *la* culture dominante mondiale, il constitue ni plus ni moins le système avec lequel ses personnages doivent vivre. « [U]n système conçu pour nous détruire » (PDÎ : 386). Un « suicide occidental » (PÉ : 237) selon les personnages houellebecquiens, sachant bien, comme toute l'œuvre de Houellebecq le crie, que les valeurs vides de ce système s'insinuent dans les relations humaines pour les rendre « progressivement impossibles » (EDL : 16).

---

<sup>163</sup> Nous nous inspirons ici des paroles de Michel Chartrand prononcées dans un discours en 1970.

## **CONCLUSION GÉNÉRALE**

### **QUELLE EST LA REPRÉSENTATION DE LA SEXUALITÉ HUMAINE QUI SE DÉGAGE DES ROMANS DE HOUELLEBECQ ?**

#### **Une nature sexuelle chez l'humain**

Pour dégager une représentation complète de la sexualité humaine contemporaine dans les romans de Michel Houellebecq, nous avons d'abord cherché à mieux comprendre la sexualité humaine et, partant, les corps houellebecquiens. Pour ce faire, nous avons recouru au modèle théorique de la micropsychanalyse qui se distingue des autres psychanalyses par l'ampleur de son déploiement : l'homme et son inconscient se voient intégrés dans un contexte énergétique qui a le vide comme support et l'essai comme unité universelle, mais surtout, ce modèle théorise que l'agressivité et la sexualité ne constituent non pas des sphères de l'existence humaine, mais leur moteur. Le modèle psychoorganique de l'homme que propose la micropsychanalyse déploie une représentation complète de la sexualité humaine qui, nous l'avons vu, identifie l'agressivité comme la force l'innervant en permanence au moyen de l'essai intrinsèquement agressif et par le sadisme et le masochisme indissociablement liés et continuellement en action.

La micropsychanalyse fournit une définition princeps de la sexualité : « le besoin irrépressible d'union psychobiologique » (X : 211). Cette activité cardinale vise, comme on l'a vu, à « abolir la solitude inhérente au vide omniprésent » (X : 210), donc à supprimer le vide. Nous avons d'abord observé que les scènes agressives dans l'œuvre de Michel Houellebecq étaient toutes sauf exception marquées par les signes du sexuel. Les romans houellebecquiens découvrent donc une agressivité sexuelle, mais aussi une sexualité agressive, comme nous l'avons relevé avec le viol de Bruno par Brasseur, le viol collectif

de Marylise et la masturbation de David di Meola dans « l'orbite saignante » (PÉ : 206) d'une vieille dame qu'il torturait. Signalons toutefois que les scènes sexuelles de l'œuvre houellebecquienne se révèlent le plus souvent investies d'une agressivité tout à fait saine, celle des essais, donc de l'élan vital. C'est dans ce fonds de scènes sexuelles non destructrices que nous avons dégagé d'autres éléments charnières de la sexualité humaine mis en lumière par la micropsychanalyse.

Nous avons vu que les modalités de l'éjaculation sont chargées d'une signification symbolique indéniable et revêtent une importance critique dans les romans de Houellebecq. Tel un sceau d'authenticité apposé sur la relation charnelle, l'accueil favorable et désiré<sup>164</sup> du sperme par la femme se révèle assurément un gage de respect, de communion et d'amour de sa part. La problématisation de l'accueil du sperme est sans aucun doute liée de près aux notions de contact, de pénétration, de fusion et d'incorporation que nous désignons – en nous référant toujours au modèle théorique de la micropsychanalyse – comme le socle universel de la sexualité humaine. Plus généralement, la micropsychanalyse « coalise » toutes les modalités et les manifestations d'une tension vers le contact avec un autre corps (mais également avec un animal, un végétal, un objet) à l'intérieur d'une même enceinte : « l'essai de ne pas être seul » (X : 227).

Il nous apparaît clairement que l'œuvre romanesque de Houellebecq se révèle toute entière travaillée par les élans de tous les personnages principaux masculins vers le contact le plus intime possible, le plus souvent exprimé dans la pénétration et par l'accueil du sperme par la femme aimée et/ou désirée. Ce désir de l'individu houellebecquien d'« entrer » dans une femme (aimée ou non) marque l'œuvre romanesque par la constance et la puissance de son expression et par l'importance de ses enjeux. En effet, après avoir observé et apprécié la quantité et la diversité des éléments que cet élan mobilise chez presque tous les personnages houellebecquiens masculins, force est de constater que l'abolition de la solitude – et ainsi, du vide – par la pénétration constitue pour eux un désir

et une « activité cardinale », dans la mesure où la fusion et la séparation des corps décide de leur bonheur et de leurs souffrances. C'est en effet le sentiment de séparation soi/monde, l'isolement affectif et la non-fusion avec un corps que l'on désire disponible, abandonné à l'union la plus intime, respectueux et affectueux qui a le visage de la souffrance – voire de toute souffrance – chez Houellebecq. Cela explique clairement pourquoi la sexualité et l'amour revêtent une telle importance dans l'œuvre. Concrètement, les élans vers le contact intime et fusionnel recouvrent chez Houellebecq – comme dans la vie – un spectre très large et parfois assez subtil<sup>165</sup>. La figure houellebecquienne du sexe féminin se révèle à cet égard particulièrement éloquente.

La vulve est l'objet dans tous les romans de Houellebecq d'une attirance soutenue, voire d'une fascination de la part des personnages masculins<sup>166</sup>. Appelée le plus souvent « chatte », l'organe féminin est sans conteste la figure sexuelle reine de l'œuvre houellebecquienne, et ce, très certainement parce qu'elle constitue un lieu intrinsèquement fusionnel : un orifice, et donc un accès extérieur à l'intérieur de la femme, ainsi que la voie de faveur vers l'union des corps et dans l'abolition de l'isolement. Chez Houellebecq, le sexe féminin apparaît très clairement comme le moyen de vaincre la solitude, car la pénétration de cet organe fait toujours passer le personnage houellebecquien d'un état de manque marqué par la sensation d'un vide à un état fusionnel et régressif<sup>167</sup>, où ce dernier existe *avec* la femme (aimée ou non). Il « devient » elle et lui à la fois : la séparation est vaincue, « la fusion sublime » (EDL : 156) avec le monde – « but de la vie » (EDL : 156) – telle que la nomme et la décrit le narrateur d'*Extension*, a lieu. Cette fusion, qu'elle soit

---

<sup>164</sup> Rappelons par exemple Christiane qui demande à Bruno : « " Jouis sur moi " » (PÉ : 149), pour ensuite « étal[er] le sperme sur son visage et sur ses seins » (PÉ : 149).

<sup>165</sup> Rappelons par exemple, Daniel25, dernier clone de la lignée des Daniel dans *La Possibilité d'une île*, est mu par ce même désir humain d'union : « je dormais par périodes d'une heure ou deux, mais sans savoir pourquoi j'éprouvais le besoin de me blottir dans une des anfractuosités » (PDÎ : 470) du sable.

<sup>166</sup> Rappelons par exemple Bruno, adolescent, qui « rêvait de vulves ouvertes » (PÉ : 60), Michel de *Plateforme* qui compare Dieu « d'abord, évidemment, à la chatte des femmes » (PLAT : 157) et Daniel qui affirme : « le seul endroit au monde où je m'étais senti bien c'était blotti dans les bras d'une femme, blotti au fond de son vagin » (PDÎ : 107).



strictement charnelle ou de surcroît amoureuse paraît chez Houellebecq réaliser un retour à une complétude ancienne, celle où le fœtus, puis le nouveau-né formaient un tout avec sa mère dans son ventre ou dans ses bras<sup>168</sup>. La micropsychanalyse est très claire à ce sujet : l'amour – qu'elle définit, rappelons-le, par l'essai de ne pas être seul – « résulte/d'un noyau de fixation maternelle » (X : 229). En d'autres mots, cela consiste chez Houellebecq comme pour la micropsychanalyse à retrouver la mère – inconsciemment, certes –, à redevenir « plein », « complet » à deux qui est un. Revenir ainsi à l'état fusionnel des six premiers mois de la vie. Consciemment, ce désir s'exprime par la volonté de pénétrer l'autre et d'en être pénétré<sup>169</sup> pour retrouver cette complétude brisée, pour pallier le manque en faisant disparaître le vide. Toutes les manifestations de cette motion vers l'union se révèlent, en somme, chez Houellebecq, la réalisation d'un contact le plus fusionnel possible, parfois de quelque manière que ce soit ou avec quelque objet que ce soit<sup>170</sup>.

Ce besoin-désir d'union souvent dévorant, parfois destructeur et incontrôlable – dans la vie comme chez Houellebecq – n'a d'autre nom, pour la micropsychanalyse comme chez notre auteur, qu'amour<sup>171</sup>. Dans les romans de Houellebecq, « l'essence » de l'amour apparaît bien comme le contact intime jusqu'à la fusion, la disparition-renaissance en l'autre et dans le monde, avec l'autre et le monde « devenus soi » : devenir le monde, être l'univers<sup>172</sup>, pour paraphraser Daniel de *La Possibilité d'une île*. Ce qui s'enclave

---

<sup>167</sup> « [C]elui-ci étant indissociable d'états fusionnels et régressifs » (PÉ : 282), tel que le dit Bruno dans une réflexion sur le sentiment amoureux « déchu » à l'époque contemporaine (chez les adolescents en particulier) et sur le bonheur.

<sup>168</sup> Rappelons toutefois que pour la micropsychanalyse, la période intra-utérine, malgré les apparences, n'est pas fusionnelle, dans la mesure où elle oppose la mère à son fœtus dans un combat l'un contre l'autre pour la survie.

<sup>169</sup> Rappelons cet extrait de *L'homme en micropsychanalyse* : « la co-pulsion sexuelle tend uniquement à satisfaire le désir de pénétrer-être pénétré indifféremment par l'une ou l'autre ouverture corporelle » (X : 210).

<sup>170</sup> Un extrait d'*Extension du domaine de la lutte* paraît éloquent à cet égard et s'accorde ainsi pleinement avec la micropsychanalyse : « je sais bien que les garçons bouchers se masturbent avec des escalopes... qu'ils continuent ! » (EDL : 95). Le contact, comme on l'a vu, peut par ailleurs simplement se réaliser en se blottissant contre quelqu'un ou quelque chose, comme une dune de sable (PDĴ).

<sup>171</sup> L'amour/est l'essai/de ne pas être seul (X : 227).

<sup>172</sup> « [J]'étais devenu<sup>172</sup> l'espace ; j'étais l'univers et j'étais l'existence phénoménale [...] Je fus alors saisi par un intense désir de disparaître, de me fondre dans un néant lumineux, actif, vibrant de potentialités perpétuelles » (PDĴ : 401-402).

parfaitement dans la définition micropsychanalytique de la sexualité qui suggère en fait que l'homme tente de mille manières de briser son isolement dans le monde. Et tout comme l'ouverture totale d'une femme aimée constitue le bonheur pour les hommes houellebecquiens, le rejet, le désamour ou seulement la crainte, voire la terreur du rejet chargent parfois, comme on l'a vu, une tension autoagressive et autodestructrice en eux. L'énergie intrinsèquement agressive dégagée par cette souffrance est en effet quelquefois retournée contre soi chez Houellebecq. En somme, la douleur du manque et de l'isolement produit de façon indéniable des essais autoagressifs, mais la privation sexuelle engendre également des élans agressifs, comme nous l'avons vu<sup>173</sup>.

Notre recours au modèle théorique de la micropsychanalyse désigne de façon très claire des fondements dans la sexualité humaine, des lignes de force, universelles et sans âge<sup>174</sup>, qui concourent dans leur totalité à l'abolition du vide dans le désir protéiforme de contact et de fusion. Nous avons vu que l'œuvre romanesque de Michel Houellebecq – très homogène – parle d'une seule voix pour représenter la force et la prégnance de l'élan vers l'autre, le désir perpétuel et universel d'union en voulant « entrer » dans l'autre, la souffrance causée par la solitude et le manque, le poids du vide qui s'infiltre dans la vie sans but des personnages houellebecquiens privés d'amour, le déchirement ressenti par la séparation réelle ou imaginée avec l'aimée, la conception de l'amour comme perpétuelle recherche d'une complétude ancienne, le contenu presque toujours agressif des rêves et enfin, l'étroite relation entre agressivité et sexualité. Pour tous les éléments énumérés à l'exception du dernier, il nous semble évident que la représentation de la sexualité dans les romans de Houellebecq s'accorde largement avec le concept micropsychanalytique de la sexualité constamment innervée par l'agressivité et de l'agressivité sublimée par la sexualité, de même qu'avec la notion de vide et une certaine conception du rêve au contenu marqué par l'agressivité et par une « omnisexualité ». Les nuances que nous devons faire

<sup>173</sup> Rappelons cet extrait cité dans notre développement: « *if you have no sex, you need ferocity* » (PDÎ : 360).

<sup>174</sup> Rappelons cet extrait de *L'homme en micropsychanalyse* : « la fellation [...] existe depuis la plus haute Antiquité, comme en attestent les décorations des coupes et cratères grecs ou les bas-reliefs de nombreux peuples hindous » (X : 223).

concernent spécifiquement la source de l'élan vital, qui diverge notablement de celle décrite par la micropsychanalyse. Selon cette dernière, toute énergie origine des essais intrinsèquement agressifs, et la sexualité constitue une activité cardinale. Elle sert donc de pivot dans la dynamique des occupations humaines, mais se révèle toujours et seulement une ramification et une sublimation de l'agressivité, cette énergie omniprésente. Chez Houellebecq, « toute énergie est [plutôt] d'ordre sexuel, non pas principalement mais exclusivement » (PDÎ : 217), ce qu'affirme le personnage de Daniel dans son récit de vie. La représentation qu'a Michel Houellebecq de la source de l'élan vital rejoint donc plus celle de Freud – avec sa conception de la libido et de la pulsion de vie – mais surtout celle de Schopenhauer dans *Métaphysique de l'amour sexuel*<sup>175</sup> que celle de Fanti, qui identifie l'agressivité comme moteur de l'existence humaine et de toute vie, de toute structuration, de toute destruction, etc. Il apparaît toutefois clairement chez Houellebecq que « [l]e plaisir sexuel [est] l'unique plaisir, l'unique objectif en vérité de l'existence humaine » (PDÎ : 383), tel que l'affirme encore Daniel de *La Possibilité d'une île*. Ce qui s'accorde pleinement avec la micropsychanalyse, formelle sur cet élément déterminant que nous rappelons : « même s'ils font semblant de s'affairer à mille choses [...], [les humains] n'existent et se perpétuent qu'au petit bonheur de leurs fortuites extériorisations sexuelles » (X : 225).

En somme, il appert que l'œuvre romanesque de Michel Houellebecq dessine une vision de la sexualité humaine pourvue d'une nature, donc de fondements universels et immuables<sup>176</sup>, tout comme le propose le modèle théorique de la micropsychanalyse. Nous remarquons que plusieurs personnages houellebecquiens (Valérie, Daniel et les deux Michel) cherchent à mieux comprendre non pas leur sexualité à travers la chronique de

<sup>175</sup> Arthur Schopenhauer, « Métaphysique de l'amour sexuel », chapitre XLIV des Suppléments au livre IV du *Monde comme volonté et comme représentation* (2<sup>e</sup> édition, 1844), Paris, Mille et une nuits, 2008. Schopenhauer y suggère (en substance) que les fondements de l'amour sexuel comme de toute manifestation d'amour et de désir sont issus de la volonté, qui se manifeste par le désir de reproduction de l'espèce humaine.

<sup>176</sup> Sauf bien entendu en cas de changement métaphysique venant modifier la nature humaine et, partant, la nature sexuelle, ce qui survient dans *Les Particules élémentaires* et, dans une plus importante mesure, dans *La Possibilité d'une île*.

leurs rapports sexuels et de la trajectoire de leurs désirs, mais *la* sexualité humaine, donc son essence, mais également la part de culture qui vient en modifier « la couche superficielle », c'est-à-dire la « strate » en surface à même d'être influencée par la religion, par l'hygiène, par la publicité, par le cinéma, par la pornographie, par la prostitution et bien sûr par les valeurs véhiculées par le marché de la surconsommation et par les changements sociétaux généraux (montée de l'individualisme, apparition de méthodes contraceptives, etc.). Ainsi, il y a bien des pratiques et des élans sexuels universels et permanents, mais il semble que leur contexte et leur signification se trouvent modifiés. Cela, parallèlement aux relations humaines changées par les mêmes facteurs (religion, hygiène, publicité, etc.). En d'autres mots, comme l'affirme Michel Foucault dans son *Histoire de la sexualité*, la sexualité est « une figure historique très réelle » (HST1 : 207), donc écrite en partie par la société.

### **Une culture sexuelle chez l'humain, écrite par la société**

Dans notre deuxième chapitre intitulé « Houellebecq contre le monde hostile : individualisme souverain et capitalisme sauvage », nous avons cherché à mieux comprendre comment la société contemporaine modèle la culture de la sexualité et celle des relations humaines. Plus précisément, dans quelle mesure et de quelle manière l'individualisme qui caractérise la société contemporaine est-il responsable de la dégradation des relations humaines et, partant, de la difficulté croissante à entretenir des relations intimes satisfaisantes ? Dans quelle mesure encore le capitalisme sauvage de l'époque contemporaine rend-t-il les rapports intimes de plus en plus problématiques ? Notre volonté d'étudier l'œuvre houellebecquienne à l'aide de cette grille nous semble rejoindre le regard cru, acéré et « intranquille » des personnages houellebecquiens sur l'homme occidental contemporain.

Il se dégage très nettement des romans de Houellebecq la conception d'une société du tout-marchandise et du tout-consommer. Pour reprendre et paraphraser Alain Finkielkraut dans *L'humanité perdue : essai sur le XX<sup>e</sup> siècle* lorsqu'il écrit : « de tout on peut passer

commande » (HP : 151), de tout on peut faire un produit, et le consommer. Dès son premier roman, mais également dans ses autres textes, Houellebecq est catégorique : l'homme occidental contemporain vit dans « un système économique parfaitement libéral » (EDL : 100) et habite un « système sexuel parfaitement libéral » (EDL : 100). Le principe libéral est désormais étendu à tout : le libéralisme et son bras droit – le capitalisme de surconsommation – ont élaboré un « système intégral de marchandises » (PC : 25) accouchant d'« une halle en forme de monde » (PC : 183). Nous avons remarqué que si Houellebecq a voulu transmettre dans son œuvre le sentiment angoissé de vivre dans « une société de marché » (INT : 63) envahie par les signes de la publicité et de la (sur)consommation comme condition de l'épanouissement<sup>177</sup>, il s'attache davantage au marché de l'humain avec les produits et services sexuels (*peep-show*, salons de massage « plus », bars à hôtesse, tourisme sexuel) et au « commerce » entre humains avec la séduction sans au-delà<sup>178</sup> rendant « l'univers liquide » (PA : 107), œuvres du libéralisme sexuel. Dans notre première sous-partie intitulée « Un monde de marchandises en transactions : chaleur humaine à l'étalage », nous avons voulu montrer que les romans de Houellebecq tissent des ressemblances frappantes entre les hommes et les femmes en situation de séduction et les transactions financières qui émaillent le quotidien, car humains et produits se voient, selon Houellebecq, soumis aux mêmes critères d'évaluation : « l'attractivité, la nouveauté et le rapport qualité-prix » (INT : 63). Le marché de la séduction apparaît justement comme un lieu où l'on fait « son marché » : les personnes-produits figurent « en vitrine » pour les plus attirantes ou sur des « étals » pour la masse des autres et sont évaluées, parfois palpées, puis choisies, ignorées ou écartées après une brève évaluation.

Dans les romans de Houellebecq, le point de vue se situe très nettement, comme nous l'avons vu, du côté des délaissés non pas du système libéral économique, mais de la « libre

<sup>177</sup> Rappelons par exemple cet extrait d'*Extension du domaine de la lutte* : « tous [ces adolescents] communient dans la certitude de passer un agréable après-midi, essentiellement dévolu à la consommation, et par là même de contribuer au raffermissement de leur être » (EDL : 70).

<sup>178</sup> « Il n'y a pas d'au-delà de la séduction », Pascal Bruckner (PA : 61).

entreprise » sexuelle. Dans notre deuxième sous-partie intitulée « Transactions sexuelles : lit de fortune et faute-de-mieux », nous avons observé que la plupart des personnages houellebecquiens qui n'arrivent pas à plaire vont recourir au sexe payant une fois la défaite consommée, une fois le rejet signé du marché des êtres. Le sexe tarifé se révèle donc dans plusieurs cas, chez Houellebecq, non pas un assaisonnement de la vie sexuelle et encore moins une « gâterie » – comme le seraient une pâtisserie ou une paire de d'escarpins – mais bien un palliatif, une chaleur humaine payante et apaisante pour ceux qui sont « réduits à la masturbation et la solitude » (EDL : 100). Un pis-aller, un sexe prothétique et de misère pour les délaissés, les disgraciés et les dépressifs meurtris par ce que leur auteur nomme la souffrance ordinaire. Ces mal-aimés s'avèrent prisonniers de cette société érotique-publicitaire qui « s'attache à [...] développer le désir dans des proportions inouïes » (PÉ : 161), comme le constate Bruno<sup>179</sup>. Une société de marché et de marchandises – matérielles comme humaines – en publicité dont le grand catalyseur est ce que Peter Sloterdijk nomme l'« érotisation capitaliste » (COL : 289). Plus précisément, c'est, toujours selon Sloterdijk, le monde même qui « devient une sorte de zone pan-érogène narcissique, pour ainsi dire » (EIV : 108), tournant dans l'immanence d'une « érotisation universelle » (EIV : 108). Nous retrouvons justement dans les romans de Houellebecq cette conscience de l'évolution de l'offre marchande – quelle qu'elle soit – vers une érotisation<sup>180</sup>. Mais il paraît de surcroît se dégager de l'œuvre une conception de l'érotisme érigé en valeur par la société contemporaine : loin d'être une banale et ponctuelle stratégie *marketing*, l'érotisme est hissé au rang d'idéal esthétique et devient *le* support publicitaire pour tout et tous. En effet, l'érotisation de la « mise en marché » matérielle ou humaine – qu'il soit question de produits<sup>181</sup> ou d'aspirantes Miss Bikini – relaie les gestes

<sup>179</sup> Rappelons la réflexion de ce personnage : « [p]our que la société fonctionne, pour que la compétition continue, il faut que le désir croisse, s'étende et dévore la vie des hommes » (PÉ : 161).

<sup>180</sup> Rappelons l'exemple le plus éloquent de ce *marketing* de l'érotisme en tout et « par-delà bien et mal » se trouvant dans *La Possibilité d'une île* lorsque Daniel et Vincent tombent sur un « " Miss Bikini Contest " » où les participantes « âgées de treize à quinze ans » (PDÎ : 256), leur tour venu sur scène, « effectu[ai]ent une sorte de danse érotique : elles tortillaient des fesses, s'enduisaient d'huile solaire, jouaient avec les bretelles de leur soutien-gorge, etc. » (PDÎ : 256-257).

<sup>181</sup> Par exemple, les vêtements portés par les jeunes filles dans le magazine *Lolita* que décrit Daniel : « en feuilletant le magazine, j'avais quand même été surpris par l'incroyable niveau de pétasserie qu'avaient atteint

du sexuel et parfois même de l'industrie pornographique sans but sexuel aucun, sans autre objectif que de vendre ou de *se* vendre. Si le *marketing* « d'avant » était celui de la qualité du produit, du service, ou encore de la beauté et/ou de la crédibilité de la personne qui en fait la promotion, il est désormais celui du sexuel<sup>182</sup> : pornographie, lesbianisme ou encore SM puissamment suggérés, le tout surplombé par la valeur-reine et la valeur sûre de l'érotisme absolument.

Nous avons vu que les romans de Houellebecq semblent également identifier d'autres valeurs du marché de la surconsommation, que les humains de tous âges et de toutes conditions viennent adopter comme critères et comme habitudes de consommation, mais aussi tel un nouveau savoir-être : jeunesse, nouveauté, variété et exotisme. Les valeurs commerciales de variété et d'exotisme s'illustrent pleinement, par exemple, chez Houellebecq, dans le tourisme sexuel. C'est d'ailleurs au sujet du tourisme en général de l'époque contemporaine que Peter Sloterdijk fait cette réflexion : « aujourd'hui, le tourisme constitue le phénomène de pointe du *way of life* capitaliste » (PC : 279). Un des exemples les plus parlants d'une telle assimilation des valeurs du marché au sein des relations humaines se retrouve dans le roman *Plateforme* : le touriste Robert s'exprime en consommateur hédoniste averti des femmes de différentes nationalités du monde qui se prostituent, tout comme il le ferait des vins ou des cafés du globe. Mais cette attitude du consommateur curieux et gourmand est loin de se réduire au domaine du sexe tarifé, là où la personne vendant son corps devient un produit et dispense un service à consommer. Rappelons par exemple Valérie qui interroge une jeune et belle Allemande sur le « racisme positif » de nombre de femmes à l'égard des Noirs : « les Noirs sont décontractés, virils, ils ont le sens de la fête » (PLAT : 226-227). En somme, chez Houellebecq, métissages et « racismes » au sein du sexe tarifé comme des relations humaines mettent en évidence les valeurs de l'économie de marché s'infiltrant dans les relations de tout acabit : lèche-vitrine,

---

les publications pour jeunes filles : les tee-shirts taille dix ans, les shorts blancs moulants, les strings dépassant de tous les côtés, l'utilisation raisonnée des Chupa-Chups... tout y était » (PDÍ : 30).

<sup>182</sup> En l'occurrence, nous avons préféré le terme « sexuel » à « sexualité », car il permet d'inclure les signes sexuels produits par des objets seuls, par exemple.

*shopping*, transaction sexuelle, commerce amoureux et relations intimes. L'œuvre houellebecquienne tire donc également sans complaisance sur les ressorts cassés de cette machine à consommer que sont devenues les relations humaines en monde libre. Nous avons vu que c'est dans *Les Particules élémentaires* et dans *La Possibilité d'une île* que les ravages humains causés par la constante survalorisation de la jeunesse – ou plutôt sa suprématie – se révèlent les plus criants, les plus béants. Finalement, l'œuvre houellebecquienne fait ressortir les possibilités démultipliées de consommation au sens le plus large, pensées, manufacturées et érotisées-publicisées par un monde de libre marché intégral, amoral et sans limites. En même temps, tous ces possibles du centre commercial mondial écrivent les « lois tristes » du libéralisme sexuel, que Pascal Bruckner nomme judicieusement « bourse des corps » (PA : 54) dans *Le Paradoxe amoureux*.

L'une de nos sous-parties : « L'économie du capital érotique : pouvoir et pouvoir-faire, seigneurs et serfs » tente de montrer que les belles personnes des pages houellebecquiennes telles Esther, David di Meola, Annabelle et Thomassen sont investies d'un pouvoir certain dans la société en général et auprès de leur entourage en particulier. Et puisque Houellebecq problématise cette autorité détenue par ces gracieuses personnes, il nous est donné d'apprécier le départ, cruel, entre gagnants et perdants. Au sujet de la bourse des corps en monde libéré, il appert que le libéralisme constitue un féodalisme<sup>183</sup>. Des gagnants et des perdants, « seigneurs » et « serfs », pourrions-nous dire. Les premiers tirent les rennes d'une « sélection sexuelle » (RING) dont les derniers – personnages houellebecquiens – sont tantôt seulement témoins<sup>184</sup>, tantôt victimes. Et cette autre loi triste rend justement la nature abominable de cruauté à toutes les hauteurs : gazelles sauvagement tuées<sup>185</sup>, serpents détestables<sup>186</sup> et la société, sans pitié : les mêmes hommes

<sup>183</sup> Nous nous inspirons ici de cette remarque de Pascal Bruckner : « l'hédonisme, un féodalisme parmi d'autres », *Le Paradoxe amoureux*, p. 53.

<sup>184</sup> Nous nous inspirons ici de l'article intitulé : « Houellebecq témoin de la sélection sexuelle » (RING) auquel nous nous sommes référés au chapitre deux du mémoire.

<sup>185</sup> Comme nous l'avons vu en citant dans notre chapitre deux un extrait des *Particules élémentaires* (PÉ : 36).



constamment rejetés<sup>187</sup>. Gagnants et perdants économiques et/ou sexuels inspirent d'ailleurs cette remarque à Peter Sloterdijk dans son *Essai d'intoxication volontaire*, que nous rappelons : « [n]ous entrons dans une ère où la différence entre vainqueurs et perdants apparaît de nouveau avec la dureté antique, avec une cruauté préchrétienne » (EIV : 169). Les lois tristes houellebecquiennes se révèlent donc naturelles *et* culturelles, brutales et impitoyables et se résument par le règne du plus fort, du plus viril, de la plus érotique. Par ailleurs, il semble que seul l'amour sincère se profile pour briser l'image de l'autre comme la stricte somme de sa valeur érotique et de ses défauts.

Il nous est apparu très clairement que la capitale figure houellebecquienne de l'amour authentique – c'est-à-dire pétri de respect, de compassion, de tendresse et de désir sexuel – semble un rempart contre un monde hostile pour les disgraciés. Mais plus qu'une « valeur refuge », l'amour chez Houellebecq se révèle toujours l'unique possibilité de rédemption, le seul espoir de réconciliation avec un monde étranger à soi parce que froid, hostile et cruel. Nous avons vu que seuls deux couples : Michel-Valérie de *Plateforme* et Bruno-Christiane des *Particules élémentaires* arrivent à vivre brièvement une relation amoureuse sincère, dont l'accueil total de l'homme par la femme aimée et aimante et sa générosité envers lui forment les fondations. Mais il semble que ces alliages heureux le soient tant grâce à leur amour innervé par une sexualité hédoniste, variée et exploratrice. Et si de telles ententes amoureuses sont possibles chez Houellebecq, c'est certes parce que ces amants partagent une même éthique sexuelle : celle de l'hédonisme amoureux. En d'autres mots, une éthique

---

<sup>186</sup> L'extrait que nous avons cité au chapitre deux nous suggère que le serpent inspire à Bruno du dégoût, voire de la haine, certes parce qu'il se révèle un prédateur sans prédateur naturel dans la chaîne alimentaire. En d'autres mots, un « seigneur » très puissant :

« Ça doit être un coin à serpents... » inféra Bruno. [...] « Les serpents ont leur place dans la nature... fit observer Hippie-le-Gris avec une certaine sévérité. – La nature je lui pisse à la raie, mon bonhomme ! Je lui chie sur la gueule ! » Bruno était à nouveau hors de lui. « Nature de merde... nature mon cul ! » marmonna-t-il avec violence pendant encore quelques minutes (PÉ : 262).

<sup>187</sup> Nous avons par exemple relevé les échecs successifs de Raphaël Tisserand à séduire les femmes et retenu le passage de *La Possibilité d'une île* où Daniel25 observe le comportement des rares humains – qu'il nomme « sauvages » – n'étant pas devenus des néohumains clonés et immortels comme lui, et remarque que les femelles de la « tribu » « se mettaient à quatre pattes et présentaient leur vulve » (PDÎ : 448) lorsque les mâles dominants s'approchaient d'elles, mais qu'« elles repoussaient par contre avec violence les avances des autres mâles » (PDÎ : 448).

sexuelle du plaisir libertin, mais en couple, bien différente de l'éthique d'un « matérialisme hédoniste » (TCA : 35) partagée par deux « libertés célibataires<sup>188</sup> » (TCA) que décrit Michel Onfray dans *Théorie du corps amoureux*. Il paraît en effet se dégager des relations échangistes de ces couples ou de leur consommation à deux de services sexuels tarifés le désir de prendre du plaisir avec la personne aimée, *dans sa présence*, et que celle-ci fasse de même. Ces expériences érotiques semblent chaque fois resserrer l'union du couple houellebecquien : plus que des produits et services consommés comme on le ferait d'une manucure ou d'un film X, c'est toute une vision du monde que le couple partage et veut poursuivre. Mais puisque, comme on l'a vu également, l'amour ne dure jamais chez Houellebecq, nous ne pouvons affirmer que l'hédonisme amoureux parvient à mener les personnages vers un épanouissement. Chose certaine du moins, nous voyons apparaître *les germes* d'un épanouissement dans un *goût de la vie* et un altruisme, neufs et étonnés, s'étant développés chez Michel et Bruno, mais également chez Daniel. Toutefois, le « cœur vide » d'Esther qui n'est pas amoureuse non seulement détruit Daniel – comme le dit son dernier clone – mais découvre devant ses yeux horrifiés le nouveau monde libre : l'amour comme vestige, le sexe comme divertissement et comme « support publicitaire » (PDÎ : 411-412) et la quête effrénée et à vide du *fun*.

Comme nous l'avons observé, c'est certes dans *Plateforme* que sont exposées le plus clairement et le plus synthétiquement les difficultés croissantes des Occidentaux à entretenir des relations intimes satisfaisantes. Michel se confie à Valérie : « donner gratuitement du plaisir, voilà ce que les Occidentaux ne savent plus faire. Ils ont complètement perdu le sens du don » (PLAT : 236). Cela rejoint la notion de souveraineté de l'individu constatée notamment par Sloterdijk qui altère jusqu'à la faire disparaître la capacité à *se donner sans compter*. Michel parle également des produits pornographiques qui établissent des « standards » et développent chez les Occidentaux la « honte de leur propre corps » (PLAT : 236). Mais Michel va plus loin et s'accorde en cela avec le constat

---

<sup>188</sup> Quatrième de couverture de l'ouvrage.

de Daniel sur les « cœurs vides » et libres de la génération d'Esther : « nous souhaitons avant tout éviter l'aliénation et la dépendance ; en outre, nous sommes obsédés par la santé et par l'hygiène » (PLAT : 236). L'amour s'apparente à des « niaiseries romantiques, [d]es fictions, [d]es chaînes » (PDÎ : 333), constate Daniel pendant ce *party* cruel d'Esther qui signa pour lui la chute d'un monde « humain ». Les relations amoureuses semblent en effet vues par les Occidentaux en général – tels Esther et ses amis – dans la perspective de la faiblesse, du kitsch et de la dépendance « limite pathologique ». Mais si Valérie et lui ainsi que Bruno et Christiane s'en sortent bien, c'est assurément parce que les Occidentaux « n'arrivent plus à ressentir le sexe comme *naturel*<sup>189</sup> » (PLAT : 236), contrairement à eux. La sexualité apparaît plutôt chez Houellebecq comme consubstantielle à l'amour et la sexualité solitaire ou parfois payante telle une conséquence de l'absence d'amour, jamais comme une simple activité de récréation narcissique, autopromotionnelle, hygiénique et sportive. Tous ces éléments relevés par Michel de *Plateforme*, mais aussi problématisés et illustrés dans l'ensemble des romans houellebecquiens, paraissent symptomatiques de l'influence du capitalisme sauvage – celui de la surconsommation et de l'individualisme souverain – sur la culture des relations humaines et des rapports intimes en particulier et semblent bien chez Houellebecq les dégrader dans leur ensemble. Les valeurs d'amour, de respect, de compassion et de sympathie, toutes sous-tendues par l'élan « gratuit » vers l'autre et le don désintéressé de soi, se révèlent chez Houellebecq sérieusement malmenées<sup>190</sup>, certes parce que dévalorisées avec constance par le monde du marché. Cette économie de marché qui a, comme on l'a vu, l'ambition d'enfermer le monde dans son palais de cristal – ou dans sa caverne colorée – apparaît clairement chez l'auteur comme étant pleinement capable de remodeler les relations humaines selon ses valeurs surexposées et ainsi de réécrire notablement la culture amoureuse et sexuelle contemporaines. Si les romans de Michel Houellebecq semblent transmettre une conception de relations humaines

---

<sup>189</sup> Je souligne.

<sup>190</sup> Rappelons par exemple les narrateurs des *Particules élémentaires* qui débute leur récit en remarquant : « Les sentiments d'amour, de tendresse et de fraternité humaine avaient dans une large mesure disparu ; dans leurs rapports mutuels [l]es contemporains [de Michel Djerzinski] faisaient le plus souvent preuve d'indifférence, voire de cruauté » (PÉ : 7).

qui périlclitent pour se refroidir et de rapports sexuels (non tarifés) qui se dénaturent vers la performance, la marchandise et l'autopromotion, ils effectuent également une plongée historique au cœur des décennies soixante et soixante-dix, qui répond selon nous à la question angoissée : « Comment en sommes-nous arrivés là ? » Et Houellebecq désigne dans un féroce cri, comme grand responsable de la décadence de l'humanité chez l'humain, Mai 68.

### **Mai 68 : architecte maudit de la culture sexuelle contemporaine**

Dans notre troisième chapitre intitulé « Houellebecq ou le ressac de 68 », nous avons souhaité montrer que l'œuvre houellebecquienne désignait les artisans de Mai 68 d'un doigt accusateur, leur reprochant « formellement » d'avoir initié une « atomisation sociale » (PÉ : 155) qui se poursuit encore de nos jours. En effet, loin d'être présenté dans l'œuvre comme un mouvement généreux et hospitalier enjoignant tous et toutes à s'affranchir sexuellement, Mai 68 se révèle pour Houellebecq « un nouveau palier dans la montée de l'individualisme » (PÉ : 28). Nous avons voulu présenter la conception houellebecquienne de Mai 68 ainsi que le rôle qu'il a joué en Occident plutôt que d'adopter une position plus critique sur ce mouvement, afin de mieux expliciter, en bout de piste, la vision originale de la sexualité humaine qui se dégage des romans de l'auteur. Nous avons donc pu constater que, pour Houellebecq, c'est bien ce mouvement de libération sexuelle qui est à lui seul le grand architecte d'une culture interpersonnelle et sexuelle changées dans le sens de l'affranchissement et de l'individualisation, et non pas, comme le signale Michel Lobrot dans *La libération sexuelle*, un ensemble de facteurs de poids à l'origine d'« une révolution culturelle et sociale » et d'une « mutation au niveau *sic* des mœurs » (LS : 16) : la dénatalité et l'essor industriel d'après-guerre – amenant les femmes à travailler à l'extérieur de la maison – et l'apparition de méthodes contraceptives<sup>191</sup>. Et, on l'aura compris, cette

<sup>191</sup> Signalons toutefois que Houellebecq fait mention de l'apparition de la pilule contraceptive, mais il considère celle-ci non pas comme une des conditions d'émergence de la libération sexuelle, mais simplement tel un élément qui a démocratisé cette révolution sexuelle déjà formée et « agissante » : « C'est à partir de ce

« grande montée du souci sexuel depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle » (HST1 : 199) observée, comme on l'a vu, par Michel Foucault dans *L'histoire de la sexualité* de même que « [l]e " droit " à la vie, au corps, à la santé, au bonheur, à la satisfaction des besoins » (HST1 : 191) revendiqué depuis le XIX<sup>e</sup> siècle ne figurent pas non plus au compte des facteurs d'évolution des mœurs dans la société occidentale pour Houellebecq.

Nous avons observé dans notre dernier chapitre que tous les romans de Houellebecq s'unissent pour adresser les mêmes reproches au mouvement de Mai 68, que l'on a regroupés dans nos sous-parties sous plusieurs thèmes liés entre eux : la fracture dans la transmission intergénérationnelle au sens le plus large (tendresse, soins à l'enfant, « éducation sentimentale », valeurs, vision générale de la vie), l'abandon pur et simple d'enfants, la quête souveraine du plaisir et de l'épanouissement personnel (« égoïsme jouisseur » (PDÎ : 314)), la souveraineté totale de l'individu – menant à leur affranchissement les uns des autres plutôt qu'ensemble, en communauté –, la destruction de l'adéquation mariage = amour = sexualité, « la suprématie de la jeunesse sur l'âge mur (*sic*) » (PÉ : 107), le « culte du corps » (PÉ : 107), l'incompétence présumée des parents à jouer leur rôle, et enfin, la confusion et les carences des enfants devenus adultes, puis parents qui résultent de cette incompétence. Mais également, dans une importante mesure, une libération des désirs qui serait à l'origine d'une vision hédoniste de la vie en général et de la sexualité en particulier venant réifier les corps et les rendre prisonniers d'eux-mêmes : « nos corps sont estropiés/ [m]ais nos chairs sont avides » (PDÎ : 387). La liste est longue et les accusations, comme on l'a vu, généreusement étayées dans l'œuvre par des illustrations éloquentes. En effet, nous avons remarqué que tous les personnages houellebecquiens principaux – masculins et féminins – se révèlent les « vieux enfants » carencés de parents jouisseurs qui les ont abandonnés – comme c'est le cas chez Michel des *Particules*, Bruno, Vincent et Daniel – ou de parents hagards et désespérés, donc « incompetents », tel que Michel de *Plateforme*, Christiane et Jed Martin nous le suggèrent.

---

moment que de larges couches de la population eurent accès à la *libération sexuelle*, auparavant réservée aux cadres supérieurs, professions libérales et artistes – ainsi qu'à certains patrons de PME » (PÉ : 116).

L'œuvre houellebecquienne expose les conséquences dramatiques de ces abandons, négligence et manquements : carence affective marquée chez Bruno, inhibition notable de l'affectivité chez son demi-frère Michel, manque de savoir-faire, sentiment d'étrangeté – et non d'identité – face aux autres humains, carence de l'attachement envers son enfant chez Bruno et Christiane, et finalement « incompétence » en matière de relations humaines se traduisant par une résistance à nouer des relations (professionnelles, amicales, amoureuses) et la peur de s'y investir chez Jed, Michel de *Plateforme* et le narrateur d'*Extension*. Ces entraves à interagir avec les autres se concrétisent souvent par l'évitement des contacts humains libres – c'est-à-dire extérieurs aux cadres de la transaction sexuelle ou de la discussion théorique, par exemple – ou la fuite quand le contact s'approfondit<sup>192</sup>. Cela vient synthétiser une première moitié des avatars de Mai 68 identifiés et problématisés dans l'œuvre houellebecquienne, dont les constituantes semblent toutes loger sous la bannière de la rupture. Une deuxième partie nous paraît surplombée par le thème tristement fédérateur de la réification.

Nous avons exposé dans notre développement quel était le destin de bon nombre de soixante-huitards : isolement, rejet, solitude, masturbation, dérégulation. Houellebecq semble bien, dans ses romans, établir un lien de causalité très net entre les valeurs défendues par les soixante-huitards – sous-tendues par une conception de la vie hédoniste, individualiste et matérialiste – et la réification des corps de la génération de Bruno et de la suivante. Cela, parce que ces « valeurs » de « suprématie de la jeunesse sur l'âge mur *sic* » (PÉ : 107), du « culte du corps » (PÉ : 107) et de la souveraineté de l'individu font prisonnières de leurs désirs libérés dans un corps vieillissant et/ou disgracieux les personnes comme Bruno et Christiane, comme Daniel et Raphaël Tisserand. Ces personnages houellebecquiens se révèlent, à leur grand désarroi, des corps sur le marché de la séduction dont les imperfections plastiques, les défauts et les maladresses peuvent de moins en moins être transcendés ou juste aplanis par la compassion, par le respect ou par l'amour sincère.

---

<sup>192</sup> Par exemple, comme nous l'avons vu, Michel de *Plateforme* « quitt[e] Valérie devant les tables du restaurant » (PLAT : 97) au lieu de manger avec elle, alors qu'ils viennent de passer du temps ensemble.

Pourquoi ? Parce que ces « valeurs » du mouvement de Mai 68 pleinement endossées par les générations suivantes (et si puissamment par l'économie de marché, tel qu'on l'a vu), les ont éduquées à évaluer les personnes comme on le fait d'un fruit : de manière superficielle. Concrètement, cela signifie de juger celles-ci strictement selon leurs attributs physiques : de les choisir, par exemple, pour leurs gros seins et de les écarter pour leurs grosses fesses. Ensuite, de « s'amuser » avec la personne choisie comme on étrenne un jeu vidéo – selon le « principe de plaisir » – puis de la « jeter » quand la jouissance s'émousse. Cela, sans concevoir jamais l'union avec la personne comme une dynamique où « l'individualité se fissure » (PDÎ : 170) et doit se fissurer. En effet, pour être animées d'élans désintéressés vers l'autre, du don de soi, du goût de « donner gratuitement du plaisir » (PLAT : 236) et d'« aime[r] faire plaisir » (PLAT : 236), comme le disent les personnages houellebecquiens, les parties du couple doivent comprendre que la relation excède la somme de ses constituantes. Sinon, les corps demeurent réifiés, agrégat de qualités et de défauts auxquels on ne s'attache jamais réellement et que l'on pourra remplacer dès que l'on aura « trouvé mieux », avec autant d'états d'âme (ou plutôt moins) que lorsque l'on change de modèle de voiture. La véritable relation se révèle donc grandement entravée par l'égoïsme des partenaires qui ne sont prêts à aucun sacrifice – tel celui de faire parfois passer ses désirs seconds ou de renoncer à une envie que l'autre ne partage pas – au nom du couple.

Dans quelle mesure, selon Houellebecq, Mai 68 a-t-il transformé le rapport des individus à la séduction, à la sexualité, à l'érotisme et à leurs relations amoureuses ? Houellebecq semble d'abord nous montrer dans ses romans que ce mouvement a constitué le terreau d'un libéralisme sexuel qui s'étend depuis des décennies et que l'affranchissement moral et sexuel qu'il a engendré a transformé une conception des rapports intimes comme prolongement, accomplissement et « aliment » de l'amour en une apogée de la quête matérialiste et souveraine du plaisir. Mai 68 aurait donc, selon l'auteur, désenclavé les rapports sexuels du cadre des relations amoureuses par la diffusion des valeurs de liberté pour la liberté, de plaisir pour le plaisir, de sexe pour le sexe et d'individualisme souverain. Le mouvement aurait en conséquence réaménagé le marché de

la séduction, l'étendant à tous, sans exception, parce que tous, justement, sont libres de se lier et de se délier, ne se sentant pas tenus de préserver une relation s'il y a mieux ailleurs. Le monde devient ainsi « liquide » et la séduction sans lois ni au-delà. Mais il apparaît également de façon très nette que ce sont les codes mêmes de la séduction qui ont évolué à la suite de la libération sexuelle : le plaisir et la liberté souverains ainsi que le « plein droit » – amoral – au sexe pour le sexe a ouvert le champ à une industrie de la pornographie mettant en scène la sexualité comme performance, comme activité narcissique, bénigne et complètement dégagée de toute notion de relation amoureuse et, dirions-nous, de toute notion de relation authentique. L'érotisme se voit alors généralement conçu comme une performance sexuelle sans sexe<sup>193</sup> (dans la publicité, dans les bars et dans toute mise en valeur de soi) et se trouve modelé chez les couples par « des images nettes [...] [l]aides, mais nettes » (PDÎ : 156), esthétiquement travaillées et retouchées (magazines, vidéos et réclames sur Internet), frénétiques et scénarisées, au lieu d'être élaboré et entretenu par le contact entre les corps. Dans le monde de Houellebecq, Mai 68 a bel et bien initié un carnage d'atomisations et de réifications dans son rêve dit communautaire d'affranchissement et d'épanouissement personnel, consommé à n'importe quel prix.

### Limites de la démarche

Les romans de Houellebecq parviennent souvent brillamment à mettre en scène l'âpreté d'une vie sans chaleur humaine, le néant des années désertées par l'amour, la cruauté du marché de la séduction, la déréliction des délaissés et des disgracieux vieillissants. Toutefois, force est de constater que les personnages principaux houellebecquiens se rejoignent étrangement dans leur manière de tous « casser » devant un monde trop froid plutôt que de présenter une diversité de manières d'aborder la souffrance, comme de trouver refuge, par exemple, dans les joies de la consommation ou dans l'art. En effet, nous avons remarqué que tous les personnages masculins qui « portent » les romans

---

<sup>193</sup>Rappelons par exemple Esther qui se frotte vigoureusement les fesses contre tous et personne à la fois lors de son *party* dans *La Possibilité d'une île*.



se sentent au départ dévastés par le manque affectif et par le célibat prolongé. Ensuite survient la rencontre amoureuse chez Bruno avec Christiane, Michel avec Annabelle, Michel de *Plateforme* avec Valérie et Daniel avec Isabelle, puis Esther, rencontre venant donner un sens à la vie grise et sans but du narrateur ou du personnage masculins. Mais l'amour ne dure jamais, et c'est la vie elle-même qui semble terminée irrémédiablement lorsque la relation se brise. Cette grande homogénéité des personnages ne paraît pas vouloir accorder plus d'espace et d'importance à d'autres avenues permettant de canaliser la souffrance en une activité utile et apaisante, comme la prise en charge des parents ou de proches malades. Mais ces personnages, comme on l'a vu, ont vécu dans le sentiment de rupture et d'abandon, et ce trait commun les rend peu enclins à se sentir profondément liés à leurs géniteurs ou à quelque proche que ce soit. Nous avons donc observé une assez grande parenté dans la souffrance des hommes isolés et désirants et des femmes blessées par leurs expériences amoureuses (Annabelle) ou meurtries dans leur chair (Isabelle et Christiane). Tous sont frappés d'apathie, terrassés par une souffrance qui n'arrive jamais à être terrassée, sublimée. Chez les femmes, le suicide s'impose tôt, alors que les hommes vont vivre plus longtemps, mais retirés du monde et en pensant à « interrompre l'expérience » (Daniel et les deux Michel) ou internés dans un hôpital psychiatrique (Bruno et le narrateur d'*Extension*). Il semble donc que Michel Houellebecq pose un regard d'une grande acuité sur des types plutôt que sur des individus. Cela n'altère en rien la qualité des scènes hyperréalistes qu'il élabore, mais restreint sensiblement l'étendue du champ d'analyse des individus contemporains et, partant, de la société contemporaine. Précisons cependant que les personnages comme Michel de *Plateforme*, Daniel, Bruno et le narrateur d'*Extension* disent respectivement : être conscient que le désir sexuel n'est pas dévastateur chez tous, qu'il est même inhibé chez certains, avoir accordé trop d'importance à la sexualité, que les objectifs de sa vie étaient exclusivement sexuels et que le bricolage peut offrir une voie pour employer son temps « vide ». Les personnages semblent ainsi savoir que les enjeux de la sexualité n'ont pas, chez tous, une telle portée manifeste<sup>194</sup> dans

---

<sup>194</sup> Nous insistons sur ce mot, car nous avons vu, avec le modèle théorique de la micropsychanalyse, que la

l'économie de la vie, sans toutefois que ce point de vue plus nuancé prenne une place significative dans l'œuvre houellebecquienne et parvienne à mieux ménager une pluralité de voix, un spectre plus large des enjeux du désir sexuel, à mettre en scène, des manières plus représentatives du genre humain d'aborder la souffrance sexuelle, et enfin, à offrir un bassin d'individus plus divers et moins prévisibles.

Nous avons d'autre part relevé une homogénéité dans les destins brutaux et tragiques des personnages rejetés, malades ou déclinants physiquement qui soutient mal une comparaison avec la vie réelle, beaucoup plus longue, beaucoup plus lente. Le rythme houellebecquien nous paraît trop rapide, les événements trop comprimés dans le temps : le déclin physique d'Isabelle s'étend sur trois ans au maximum avant que l'amour ne se déconditionne et que le couple n'éclate, Christiane se suicide à peine une semaine après être devenue paraplégique et Daniel s'enlève la vie moins de deux ans après le rejet d'Esther. Cependant, Michel de *Plateforme* survit à la mort de Valérie en relatant par écrit sa vie avec elle et Michel survit au suicide d'Annabelle près de dix ans, mais strictement pour mener à bien ses recherches. Il n'empêche qu'il subsiste à la lecture le sentiment de trajectoires de vie plus abruptes et beaucoup plus rectilignes et sans issues que celles de la vie réelle.

Dans un monde houellebecquien différent où les personnages seraient très lentement grugés puis dévastés par les défis et les difficultés de la vie à deux à l'époque contemporaine, nous aurions pu apprécier mieux encore la texture de relations humaines calculatrices et de rapports intimes réifiés entre jeunes et moins jeunes directement

---

sexualité comme l'agressivité constituaient des piliers de l'élan vital et donc de l'existence humaine. Toutefois, la force du désir sexuel et l'étendue des tourments qu'il occasionne varient énormément d'un individu à l'autre et au sein de la vie même d'un individu. C'est pourquoi un individu se verra assailli par son énergie sexuelle, alors qu'un autre ne sentira que très peu le désir se chargeant et cette tension créée tentant de se résoudre. Mais une inhibition du désir sexuel ne veut jamais signifier que l'énergie agressive-sexuelle est absente, mais plutôt latente. Nous pouvons donner l'exemple d'une personne vivant une période inédite de confort matériel ou de frénésie créatrice, ces passions et occupations détournant l'énergie agressive et sexuelle vers leur résolution dans d'autres types de plaisir. Comme nous l'avons vu avec la sublimation, une tension agressive ou sexuelle peut être détournée pour être résolue dans une activité utile ou autodestructrice extérieure à la sexualité ou à l'agressivité.

influencés par le potentiel érotique des partenaires. Cela nous aurait permis d'observer plus en détails, par exemple, dans quelle mesure les liens affectifs (attirance, amitié, estime, admiration et amour) unissant les couples de personnages parviennent-ils à altérer la réification de l'individu contemporain ? Dans quelle mesure, finalement, les valeurs morales arrivent encore à se poser en rempart contre un monde consumériste de l'image, de l'érotisation et de l'hypersexualisation ? Et ainsi, en plus de « viser en plein centre<sup>195</sup> » et avec talent dans une frange significative d'individus avalés par le gouffre humain de « la souffrance ordinaire », Houellebecq pourrait s'approcher davantage de son objectif avoué de rendre compte du monde<sup>196</sup> et de s'y situer « au milieu<sup>197</sup> ».

---

<sup>195</sup> Il s'agit du titre de l'un de ses essais publiés dans *Interventions*, Paris, Flammarion, 1998.

<sup>196</sup> Le personnage principal Jed Martin dans *La carte et le territoire* répond aux questions d'une journaliste qui l'interviewe sur ses plus récents projets artistiques : « " Je veux rendre compte du monde... Je veux simplement rendre compte du monde... " répète-t-il pendant plus d'une page » (CT : 420).

<sup>197</sup> « Depuis Lanzarote [2000], il surtitre ses livres de fictions " Au milieu du monde " », écrit Dominique Noguez dans *Houellebecq, en fait*, Paris, Fayard, 2003, en parlant de l'auteur.





## **RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES**

### **Œuvre de Michel Houellebecq**

#### **Romans**

*La carte et le territoire*, Paris, Flammarion, 2010 ;

*La Possibilité d'une île*, Paris, Fayard, 2005 ;

*Plateforme*, Paris, Flammarion, 2001 ;

*Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998 ;

*Extension du domaine de la lutte*, Paris, J'ai Lu, 1997 [1994].

#### **Poésie**

*Poésie*, Paris, J'ai Lu, 2010. Nouvelle édition intégrale ;

*Renaissance*, Paris, Flammarion, 1999 ;

*La poursuite du bonheur*, Paris, Flammarion, 1997 ;

*Rester vivant. Méthode*, Paris, Flammarion, 1997 [1991] ;

*Le sens du combat*, Paris, Flammarion, 1996.

#### **Autres textes (essais, récits)**

*Interventions 2*, Paris, Flammarion, 2009 ;

*Lanzarote et autres textes*, Paris, Librio, coll. « Les contemporains. Texte intégral », 2002 ;

*H.P. Lovecraft. Contre le monde, contre la vie*, Paris, J'ai Lu, 1999 [1991]

*Interventions*, Paris, Flammarion, 1998.

### Ouvrages sur l'œuvre de Michel Houellebecq

BARDOLLE, Olivier, *La Littérature à vif (Le cas Houellebecq)*, Paris, L'esprit des péninsules, 2004.

BELLANGER, Aurélien, *Houellebecq, écrivain romantique*, Paris, Léo Scheer, 2010.

CLÉMENT Murielle Lucie, *Michel Houellebecq revisité*, Paris, L'Harmattan, 2007.

—, *Houellebecq, sperme et sang*, Paris, L'Harmattan, 2003.

—, et WESEMAEL, Sabine (sous la dir. de), *Michel Houellebecq sous la loupe*, Amsterdam/New York, Rodopi, coll. « Faux-titre », n° 304, 2007.

DEMONPION, Denis, *Houellebecq, non autorisé. Enquête sur un phénomène*, Maren Sell Éditeurs, 2005.

GORKE, Maxim, *Articuler la conscience malheureuse - À propos du cynisme dans l'œuvre de Michel Houellebecq*, Grin Verlag, München, 2007.

NOGUEZ, Dominique, *Houellebecq, en fait*, Paris, Fayard, 2003.

STEINER, Liza, *Sade-Houellebecq, du boudoir au sex-shop*, Paris, L'Harmattan, 2009.

VAN WESEMAEL, Sabine, *Houellebecq : le plaisir du texte*, Paris, L'Harmattan, 2005.

—, (études réunies par), *Michel Houellebecq*, Amsterdam/New York, Rodopi, C.R.I.N. 43, 2004.

VIARD, Bruno, *Houellebecq au laser. La faute à Mai 68*, Nice, Les Éditions Ovadia, coll. « Chemins de pensée », 2008.

### Articles sur l'œuvre de Michel Houellebecq

AJAVON, François-Xavier, « Houellebecq témoin de la sélection sexuelle », mis en ligne le 15 février 2007, <http://www.surlering.com/article/article.php/article/houellebecq-temoin-de-la-selection-sexuelle-5114>.

- ALPOZZO, Marc, « Houellebecq, le devoir d'être abject », 2009, disponible en ligne sur le blog d'Alpozzo : « Ouvroir de réflexions potentielles, blog critique et métaphysique », <http://marcalpozzo.blogspot.com/archive/2009/12/18/soleils-noirs-3-michel-houellebecq-le-devoir-d-etre-abject-1.html>.
- CHASSAY, Jean-François, « Apocalypse scientifique et fin de l'humanité : *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq », 2002, in *Revue Discours social* (nouvelle série), volume VII, Montréal, 2002, en ligne sur [www.houellebecq.info/revuefile/35\\_Discourssocial.doc](http://www.houellebecq.info/revuefile/35_Discourssocial.doc).
- DAHAN-GAIDA, Laurence, « La fin de l'histoire (naturelle) : Les particules élémentaires de Michel Houellebecq », 2003, in *Tangence* n° 73, automne, p. 93 à 114.
- DORÉ, Kim, « Doléances d'un surhomme ou la question de l'évolution dans *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq », 2002, in *Tangence*, n° 70, automne, p. 67 à 83.
- IPPOLITO, Paolo, « " Génération Houellebecq " : exhibition outrancière de l'abîme intime », travail de candidature pour un poste de professeur au Lycée Technique d'Esch-sur-Alzette, 2001-2002, disponible en ligne sur le site officiel de Michel Houellebecq dans la rubrique « revues », [www.houellebecq.info](http://www.houellebecq.info).
- MONNIN, Christian, « Extinction du domaine de la lutte : l'œuvre romanesque de Michel Houellebecq », 2001, in *L'Atelier du Roman*, n° 22, juin, p. 134 à 143, [1999], *Liberté*, n° 242, p. 11 à 28, en ligne sur [http://www.houellebecq.info/revuefile/37\\_Monnin.pdf](http://www.houellebecq.info/revuefile/37_Monnin.pdf).
- , « Le roman comme accélérateur de particules : sur *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq », 1999, in *Liberté*, vol. 41, n° 2 (242), p. 11 à 28, en ligne sur [www.houellebecq.info/revuefile/20\\_ArticleChristianMonnin.doc](http://www.houellebecq.info/revuefile/20_ArticleChristianMonnin.doc).
- MORANTIN, Mathilde, « " Usage du roman pour une littérature usagée " : l'instrumentalisation du roman au service de la fin de la Littérature », 2009, in *Revue LHT*, N° 6, LHT, Dossier, 2 juin, en ligne sur [Fabula.org](http://www.fabula.org/lht/6/index.php?id=122), URL : <http://www.fabula.org/lht/6/index.php?id=122>.
- MURRAY, Philippe, « Et, en tout, apercevoir la fin... », 1999, in *L'Atelier du Roman*, n° 18. Tout le numéro est consacré à Michel Houellebecq.
- ROBITAILLE, Martin, « Houellebecq, ou l'extension d'un monde étrange », 2004, in *Tangence*, n° 76, automne, p. 87 à 103.



VARROD, Pierre, « De la lutte des classes au marché du sexe », 1998, in *Le Débat*, Paris, n°102, p. 182 à 190.

### **Actes de colloque sur l'œuvre de Michel Houellebecq**

LE MONDE DE HOUELLEBECQ, 2007, Amsterdam, *Houellebecq à la Une*, Murielle Lucie Clement, Sabine van Wesemael (dir.), Amsterdam, Rodopi, coll. « Faux titre », 2011.

### **Entretiens et entrevues accordés par Michel Houellebecq aux médias sur son œuvre, sur sa pratique créatrice, sur la littérature et sur la société**

Michel Houellebecq en entrevue avec Joseph Vebret pour [www.BibliObs.com](http://www.BibliObs.com), Causeries Littéraires, BibliObs/Le magazine des Livres, 9 novembre 2010, disponible en ligne sur *YouTube* ;

Michel Houellebecq en entretien avec Joseph Vebret, 2010, disponible en ligne sur *YouTube* ;

« Michel Houellebecq à Buenos Aires », entretien avec ses lecteurs, 5 décembre 2007, disponible en ligne sur *YouTube* ;

Entretien accordé au Figaro, 4 septembre 2001, p. 27, titré « Houellebecq : " Je suis l'écrivain de la souffrance ordinaire " », disponible en ligne sur [lefigaro.fr](http://lefigaro.fr) ;

- « Houellebecq de A à Z : D comme Dépression », entrevue avec Sylvain Bourmeau, réalisation de Céline Hecquet, disponible en ligne sur *YouTube* ;

Michel Houellebecq en entrevue à l'émission « Bibliothèque Médicis », disponible en ligne sur *YouTube*.

### **Ouvrages de référence générale**

BLANCHOT, Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1955.

HUSTON, Nancy, *L'espèce fabulatrice*, Paris, Actes Sud, 2008.

NIETZSCHE, Friedrich, *Par delà le bien et le mal. Prélude à une philosophie de l'avenir*, Paris, Mercure de France, 1913 [dixième édition], chapitre IV, « Maximes et intermèdes ».

ROBERT, Paul et al, *Le Petit Robert de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert-SEJER, 2007.

SCHOPENHAUER, Arthur, *Le monde comme volonté et comme représentation*, Paris, Presses Universitaires de France, « Quadrige », 2009 [1966].

—, *Métaphysique de l'amour sexuel*, Paris, Mille et une nuits, 2008.

STENDHAL, *De l'amour*, Paris, Gallimard, 1987 [1822].

### **Ouvrages de psychanalyse**

FREUD, Sigmund, *Au-delà du principe de plaisir* [1920], trad. J. Laplanche et J.B. Pontalis, dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981.

—, *Malaise dans la civilisation*, Paris, Presses Universitaires de France, 1929.

—, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1905.

—, *Névrose, psychose et perversion*, Paris, Presses Universitaires de France, 1894.

### **Ouvrages de micropsychanalyse**

CODONI, Pierre et al, *Micropsychanalyse*, Nice, L'Esprit du temps, 2007.

FANTI, Silvio, *Dictionnaire pratique de la psychanalyse et de la micropsychanalyse*, 2003 [1983].

—, *Après avoir*, Paris, Buchet/Chastel, 1998 [1971].

—, *L'homme en micropsychanalyse*, Paris, Buchet/Chastel, 1988 [1981].

—, *Confidences d'une Japonaise frigide*, Paris, Buchet/Chastel, 1986.

—, *Le fou est normal*, Paris, Flammarion, 1971 [1956].

### Articles de micropsychanalyse<sup>198</sup>

- CAILLAT, Véronique, « La micropsychanalyse », 2008, in *Nervure. Journal de Psychiatrie*, n° 3 – Tome XXI – avril.
- CODONI, Pierre, « L'agressivité, des pulsions au même titre que les pulsions sexuelles, ontogénétiques d'origine phylogénétique », 1997, in *Micropsychanalyse*, n° 2, L'inconscient – L'agressivité, Lausanne, Favre.
- FANTI, Silvio, « Introduction à la micropsychanalyse », version écrite de la dernière conférence du micropsychanalyste, 1995, École Normale Supérieure, Paris, 4 avril. Non publiée.
- , « Plaisir de lire », in *Revue de la Société Internationale de Micropsychanalyse*, 1994, Symposium de Neuchâtel et séminaire de l'Institut suisse de Micropsychanalyse, Rome, Borla.
- LYSEK, Daniel, « La sublimation de l'agressivité », 1997, in *Bulletin de L'Institut italien de micropsychanalyse*, n° 22, Turin, Tirrenia Stampatori.
- , « De la surdétermination à l'incompatibilité énergie-vide : l'appréhension micropsychanalytique du vide », 1994, in *Revue de la société internationale de Micropsychanalyse*, Rome, Borla.

### Ouvrages sur la société contemporaine et sur les relations humaines

- BRUCKNER, Pascal, *Le Paradoxe amoureux*, Paris, Grasset, 2009.
- , *L'Euphorie perpétuelle. Essai sur le devoir de bonheur*, Paris, Grasset, 2000.
- , *Le nouveau désordre amoureux* (en collaboration avec Alain Finkielkraut), Paris, Éditions du Seuil, 1977.
- FINKIELKRAUT, Alain, *L'humanité perdue. Essai sur le XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points, Essais », 1996.
- LANGELIER, Nicolas, *Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles*, Montréal, Boréal, 2010.

<sup>198</sup> Tous disponibles en ligne sur le site de L'Institut français et suisse de micropsychanalyse, [www.micropsychanalyse.net](http://www.micropsychanalyse.net).

- SLOTTERDIJK, Peter, *Colère et Temps. Essai politico-psychologique*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Libella-Maren Sell Éditions, Meta-Éditions, 2007 pour la traduction française [2006].
- , *Le Palais de Cristal. À l'intérieur du capitalisme planétaire*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Maren Sell Éditions, 2006 pour la traduction française [2005].
- , FINKIELKRAUT, Alain, *Les battements du monde. Dialogue*, Paris, Fayard, coll. « Hachette littératures », 2003.
- , *Essai d'intoxication volontaire* suivi de *L'heure du crime et le temps de l'œuvre d'art*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, 1999 pour la traduction française [1996] et 2000 pour la version originale et la traduction française, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Hachettes Littératures, 2001.
- , *Critique de la raison cynique*, traduit de l'allemand par Hans Hildenbrand, Paris, Christian Bourgeois, 1987 [1983].

### **Ouvrages sur la sexualité humaine**

- BATAILLE, Georges, *L'Érotisme*, Paris, Éditions de Minuit, 2011 [1957].
- BRUCKNER, Pascal, FINKIELKRAUT, Alain, *Le nouveau désordre amoureux*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Fiction et Cie », 1979.
- BOZON, Michel, *Sociologie de la sexualité*, Paris, Armand Colin, coll. « 128 », 2009.
- DI FOLCO, Philippe, (dir.), *Dictionnaire de la pornographie*, Paris, Presses universitaires de France, 2005.
- FOUCAULT, Michel, *Histoire de la sexualité* (3 tomes), Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1976 et 1984.
- HALPERIN, David M, *Oublier Foucault. Mode d'emploi*, Paris, Hepel, 2004, traduit de l'anglais par Isabelle Châtelet.
- LOBROT, Michel, *La libération sexuelle*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1975.

ONFRAY, Michel, *Théorie du corps amoureux. Pour une érotique solaire*, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, 2000.

### Articles sur la sexualité humaine

BOZON, Michel, « Les significations sociales des actes sexuels », 1999, in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 128, juin, p. 3 à 23, en ligne sur [www.persée.fr](http://www.persée.fr), [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss\\_03355322\\_1999\\_num\\_128\\_1\\_3288](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_03355322_1999_num_128_1_3288).

—, LERIDON, Henri, « Les constructions sociales de la sexualité », 1993, in *Population*, 48<sup>e</sup> année, n°5, p. 1173 à 1195, disponible en ligne sur [www.persée.fr](http://www.persée.fr), [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/pop\\_00324663\\_1993\\_num\\_48\\_5\\_4095](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/pop_00324663_1993_num_48_5_4095).

LEFEVRE, Pierre, « La part maudite de Georges Bataille, six questions à Guy Scarpetta », 2009, in *Liberté*, vol. 51, n° 2, (284), p. 51 à 65, disponible en ligne sur [www.érudit.org](http://www.érudit.org), <http://id.erudit.org/iderudit/34722ac>.

### Ouvrages sur la sexualité en littérature

BESSARD-BANQUY, Olivier, *Sexe et littérature aujourd'hui*, Paris, La Musardine, 2010.

PAUVERT, Jean-Jacques, *La littérature érotique*, Paris, Flammarion, coll. « Dominos », 2000.

WALBERG, Martin, KOLDERUP, Trude, (dir.), *Amour, violence, sexualité. De Sade à nos jours*, Paris/Oslo, L'Harmattan/Solum Forlag, 2007.

### Articles sur la sexualité en littérature

CHAMBERLAND, Roger, « Les machines désirantes et l'écriture du sexe : des femmes et de la littérature », 2003, in *Québec français*, n° 28, p. 43 à 46, disponible en ligne sur [www.érudit.org](http://www.érudit.org), <http://id.erudit.org/iderudit/55776ac>.

- LAFHAMME, Steve, « De chair et de sang : pourquoi pornographie et fantastique s'interpénètrent », 2009, in *Québec français*, n° 155, p. 92-94, disponible en ligne sur [www.érudit.org](http://www.érudit.org/iderudit/1794ac), <http://id.erudit.org/iderudit/1794ac>.
- LEMIRE, Richard, « Un pari érotique », 2007, recension de l'ouvrage *Des corps et du papier*, Marc Chabot, Montréal, Leméac, « L'écritoire », 153 p., in *Spirale : Arts • Lettres • Sciences humaines*, n° 216, p. 42-43.
- POTVIN, Claudine, « Auteur, " Où qu't'as mis l'corps? ", 2003, recension des ouvrages de Marie-Pierre Andron, *L'imaginaire du corps amoureux. Lectures de Gabrielle Roy*, Paris, L'Harmattan, 2002, 262 p. et de Louise Dupré, Jaap Lintvelt et de Janet M. Paterson (sous la dir. de), *Sexuation, espace, écriture. La littérature québécoise en transformation*, Québec, Nota bene, 2002, 488 p., in *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, n° 111, p. 44-45, disponible en ligne sur [www.érudit.org](http://www.érudit.org/iderudit/37800ac), <http://id.erudit.org/iderudit/37800ac>.
- PURKHARDT, Brigitte, « De l'ère érotique : âge d'or ou âge ingrat », 1990-1991, in *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire*, n° 60, p. 7 à 10, disponible en ligne sur [www.érudit.org](http://www.érudit.org/iderudit/38345ac), <http://id.erudit.org/iderudit/38345ac>.
- ROITEL, Fabienne, « Les dangers d'un érotisme au singulier ou le plaisir à l'œuvre », 1994, in *Moebius : Écritures/littérature*, n° 61, p. 99 à 105, disponible en ligne sur [www.érudit.org](http://www.érudit.org/iderudit/13944ac), <http://id.erudit.org/iderudit/13944ac>.







